

Pierre Janet (1926)

De l'angoisse à l'extase

Études sur les croyances et les sentiments.
Un délire religieux. La croyance.

Tome I

Deuxième partie :
Les croyances

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,
professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi
Courriel: mgsaquet@videotron.ca

dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
fondée dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole, professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi à partir de :

Pierre Janet (1926)

De l'angoisse à l'extase. Tome I.
Études sur les croyances et les sentiments. Un délire religieux. La croyance.

Deuxième partie :
Les croyances.

Une édition électronique réalisée à partir du livre de Pierre Janet (1859-1947) (philosophe devenu médecin et psychologue), *De l'angoisse à l'extase. Étude sur les croyances et les sentiments. (Un délire religieux. La croyance) TOME I* (1926), deuxième partie "Les croyances" (pp. 171 à 328). 1re édition, Librairie Félix Alcan, 1926. Réédité en 1975. Paris: la Société Pierre Janet et le Laboratoire de psychologie pathologique de la Sorbonne avec le concours du CNRS, 1975, 432 pp. Une édition numérique réalisée par mon amie, Gemma Paquet, bénévole.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.
Pour les citations : Times 10 points.
Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 20 avril 2003 à Chicoutimi, Québec.



Table des matières

Introduction, par Pierre Janet, mai 1925.

Première partie : Un délire religieux chez une extatique

Chapitre I. - Biographie

1. - Enfance et jeunesse chez les parents
2. - L'idéal de la misère
3. - Le séjour à la Salpêtrière
4. - Le retour au foyer

Chapitre II - Les états de consolation et les extases

1. - Les divers degrés des états de consolation
2. - La suppression des actions extérieures
3. - Le désintérêt de l'action
4. - L'activité spirituelle et l'union avec Dieu
5. - Les opérations intellectuelles dans l'Union
6. - La foi dans l'histoire continuée

Chapitre III - Les sentiments de joie dans l'extase

1. - La jouissance dans le calme et dans la force.
2. - Les jouissances des sens
3. - Les jouissances artistiques
4. - Le sentiment d'intellection
5. - La pureté morale
6. - La vie divine
7. - Les caractères psychologiques de l'extase

Chapitre IV - Les états inférieurs

1. - L'état de tentation, son importance dans la maladie
2. - Les obsessions pendant l'état de tentation.
3. - Les troubles de l'action et de la croyance dans l'état de tentation
4. - L'état de sécheresse
5. - L'état de torture

Chapitre V. - L'état d'équilibre et l'évolution

1. - L'état d'équilibre
2. - Les maladies organiques
3. - L'évolution des états psychopathiques

Deuxième partie : [Les croyances](#)

Chapitre I - [L'ordre hiérarchique des tendances](#)

1. - [La psychologie de la conduite](#)
2. - [Les tendances psychologiques inférieures](#)
3. - [Les tendances moyennes](#)
4. - [Les tendances supérieures](#)
5. - [La convergence des études psychologiques](#)

Chapitre II - [Les deux croyances](#)

1. - [Le caractère logique des croyances](#)
2. - [La mythomanie et la fabulation](#)
3. - [L'être asséritif](#)
4. - [Le réel réfléchi](#)
5. - [Les degrés du demi-réel](#)
6. - [Le presque réel](#)
7. - [Le personnage asséritif](#)
8. - [Le moi réfléchi](#)
9. - [La corrélation des stades psychologiques](#)

Chapitre III - [Le délire psychasténique](#)

1. - [De l'obsession au délire](#)
2. - [Les diverses formes de ce délire](#)
3. - [Interprétations](#)
4. - [Les modifications de la volonté et de la croyance](#)
5. - [Le problème des deux croyances](#)
6. - [Le personnage du délire](#)
7. - [Les oscillations du niveau mental](#)
8. - [Les oscillations de l'esprit dans le délire psychasténique](#)

Troisième partie : Les troubles intellectuels dans le délire religieux

Chapitre I - L'état névropathique primitif

1. - Le doute et la timidité
2. - L'ascétisme
3. - L'état psychasténique et l'état d'équilibre normal

Chapitre II - Les troubles de la croyance dans le délire religieux

1. - Les caractères communs des deux états de torture et de consolation
2. - La croyance complète et immédiate
3. - La croyance exagérée et brutale
4. - La personnalité
5. - Le délire de l'extase et le délire psychasténique
6. - Les attitudes et les stigmates

Chapitre III - Le contenu du délire religieux

1. - Les tentatives de délire
2. - Le délire d'union
3. - L'amour obsession et l'amour délire
4. - Le Directeur divin
5. - Le problème des sentiments

TABLE DES FIGURES

- Figure 1. - Tableau de la Nativité, peinture de la malade
 Figure 2. - Attitude sur la pointe des pieds, photographie
 Figure 3. - Attitude
 Figure 4. - Attitude et démarche
 Figure 5. - Écriture
 Figure 6. - Empreinte des pieds sur le sol pendant la marche.
 Figure 7. - Attitude des jambes dans la marche
 Figure 8. - Contracture des jambes
 Figure 9. - Le stigmaté sur le pied
 Figure 10. - Spécimens d'écriture
 Figure 11. - Reproduction d'un grand tableau en couleurs, la Vierge couronnée
 Figure 12. - Extase avec attitude de crucifixion debout
 Figure 13. - Physionomie pendant l'extase avec idée de crucifixion ce qui détermine le pli du front. Les signes que l'on voit peu distinctement sur la poitrine représentent une croix et les lettres I M, ce sont les cicatrices de brûlures que la malade s'est faites elle-même.
- Figure 14. - Graphique de la respiration pendant l'extase. T respiration thoracique, A respiration abdominale, S le temps en secondes ; Respiration thoracique superficielle avec pauses prolongées ; la flèche horizontale indique le sens dans lequel s'inscrit le graphique, la flèche verticale le sens dans lequel s'inscrit l'inspiration.
- Figure 15. - Graphique de la respiration normale
 Figure 16. - Graphique du pouls pendant l'extase
 Figure 17. - Courbe ergographique obtenue pendant l'extase
 Figure 18. - Dessin au crayon, la Vierge et l'enfant Jésus
 Figure 19. - La Sainte Trinité telle que Madeleine la conçoit pendant l'extase : Le personnage principal est toujours pour elle le Dieu-homme, Dieu le père est représenté par le soleil sur lequel se détache le Christ et dont les rayons ne sont pas ici reproduits nettement et le Saint Esprit est représenté par les flammes qui sortent du cœur de Jésus.
- Figure 20. - La Trinité, par Benedetto Montagna, Vicence
 Figure 21. - Le Christ sur la croix, dessin
 Figure 22. - Graphique du pouls
 Figure 23. - Graphique de la respiration pendant l'état d'équilibre
 Figure 24. - Divers graphiques de la respiration pendant l'extase
 Figure 25. - Schéma des premières crises de dépression
 Figure 26. - Schéma des crises de dépression plus complexes
 Figure 27. - Schéma de la succession des états
 Figure 28. - Schéma de l'évolution des crises de dépression au cours de la vie
 Figure 29. - [Tableau de Jésus enfant, au travail](#)
 Figure 30. - [Costume et attitude de Omu, délire religieux](#)
 Figure 31. - Tableau de la Vierge et les Anges
 Figure 32. - Graphique de la catatonie pendant l'extase. Tremblement du bras droit étendu pendant l'extase, les trois premières lignes indiquent le tremblement au début, les trois dernières le tremblement après 35 minutes, les lignes verticales indiquent le temps en secondes.

- Figure 33. - Courbe des temps de réaction simple à des stimulations tactiles chez une malade hystérique dont l'attention est assez rapidement fatiguée. Les temps de réaction mesurés par le chronomètre de d'Arsonval sont reportés sur le papier quadrillé, la courbe est tracée à la main, la ligne plus forte indique la courbe des moyennes calculées de dix en dix réactions. En A ascension brusque de la courbe déterminée par une distraction en rapport avec un bruit dans la salle.
- Figure 34 bis. - Courbe des temps de réaction de Madeleine à des stimulations auditives pendant l'extase. La courbe a été inscrite par la méthode graphique de M. Patrizzi. Le graphique total pris pendant deux heures est trop long pour être reproduit en entier, les graphiques 1, 2 et 3 en reproduisent des fragments caractéristiques. Dans le premier le sujet est bien éveillé et fait attention consciemment, les ascensions de la courbe en A et B sont dues à des distractions déterminées par des bruits dans la salle, dans le second le sujet a fermé les yeux, il est envahi par des pensées religieuses, en C début de l'extase, le sujet lève les bras en croix et se soulève, pendant ces mouvements, le graphique est souvent interrompu ; en 3 l'extase est complète et le graphique est parfaitement régulier pendant une heure, je n'en reproduis que la dernière partie, en 0 réveil et interruption du graphique.
- Figure 35. - Contracture des jambes pendant les délires de crucifixion, légère torsion des pieds en dedans qui indique la tendance à appliquer un pied sur l'autre « pour que les deux pieds soient percés par le même clou ».
- Figure 36. - Les stigmates sur les deux pieds de Madeleine
- Figure 37. - Tableau de Giotto, Saint François d'Assise
- Figure 38. - Tableau de Sodona, Sainte Catherine de Sienne
- Figure 39. - Appareil en place sur le pied
- Figure 40. - Le stigmate apparaissant sous le verre



Figure 29. –
Tableau de Jésus enfant, au travail

De l'angoisse à l'extase. Tome I :

Deuxième partie

Les croyances

[Retour à la table des matières](#)

De l'angoisse à l'extase. Tome I :
Deuxième partie "Les croyances"

Chapitre I

L'ordre hiérarchique des tendances

[Retour à la table des matières](#)

L'étude d'un délire religieux aussi complexe soulève une foule de problèmes psychologiques : nous essayerons seulement de réfléchir à propos de quelques-uns d'entre eux. Il y a dans ces états, surtout quand ils prennent ces formes douloureuses ou ces formes heureuses si caractéristiques dans les tortures ou dans les extases, des modifications considérables et importantes des sentiments. D'une manière générale dans les consolations il y a excès de joie, ou plutôt il n'y a que de la joie, dans les tortures il n'y a que de la tristesse, dans les sécheresses il n'y a ni joie, ni tristesse, dans les tentations il y a un trouble, un désordre de la joie et de la tristesse, dans les équilibres, enfin, il y a une combinaison stable, un équilibre de la joie et de la tristesse. Des malades de ce genre qui semblent passer successivement par toutes sortes de sentiments violents sont particulièrement intéressants pour permettre l'interprétation si difficile des sentiments. Les sentiments sont à mon avis, comme j'essaierai de le montrer, des modifications de l'état interne de l'organisme et surtout des réactions à ces modifications elles-mêmes. Ils demandent une étude toute particulière et comme je l'ai déjà indiqué dans l'introduction, je compte consacrer à cette étude. le second volume de cet ouvrage.

Mais il y a aussi dans les états de notre malade une partie que l'on peut appeler intellectuelle. L'intelligence considérée d'une manière générale consiste surtout dans une adaptation des actes et particulièrement des langages aux choses extérieures. Spencer, comme nous l'avons déjà remarqué dans l'introduction, considérait l'intelligence comme une concordance de la représentation mentale avec les choses extérieures, il conservait encore la vieille conception philosophique de la pensée image représentative des choses. Je dirais plutôt que, la réaction aux choses consistant toujours en une action et le langage lui-même n'étant qu'une représentation d'action, l'intelligence est une représentation des actions, des conduites, que nous devons avoir vis-à-vis des choses dans diverses circonstances. Ces représentations d'actions sont objectivées et nous nous figurons penser les choses elles-mêmes et non nos actions à propos des choses. Notre conduite intellectuelle vis-à-vis des choses éloignées et des événements futurs se présente donc toujours comme un ensemble de croyances, c'est-à-dire de combinaisons entre le langage et l'action et l'étude de ces conduites intellectuelles est surtout une étude des croyances. Chez Madeleine cette étude des croyances est particulièrement intéressante, non seulement parce que leur contenu est assez bizarre, mais encore parce que la malade prétend les avoir acquises d'une manière tout à fait particulière et mystérieuse. C'est à l'étude de cette partie intellectuelle de son délire, et en particulier à l'étude de son délire, que seront consacrés les chapitres suivants.

Je me propose d'examiner d'abord ces problèmes relatifs à la croyance, d'une manière générale, en rappelant certaines de mes études déjà anciennes sur les diverses manières d'agir, de parler et de croire avant de les appliquer à l'interprétation de la croyance que notre malade nous présente dans ses divers états.

1. - La psychologie de la conduite

[Retour à la table des matières](#)

L'étude d'un délire chez un malade nous oblige à adopter non seulement une méthode, mais je dirais presque une psychologie particulière. C'est ce que j'essayais d'exposer dans deux conférences, l'une à l'asile de Bloomingdale, aux États-Unis en 1921¹, l'autre à l'Université de Londres, mai 1920², j'en résume ici les idées principales. Cette psychologie doit être objective et ne peut étudier que les actions, les attitudes, les langages du malade. Il n'est pas prudent, il est quelquefois absurde d'essayer de nous représenter la pensée intime du malade en nous mettant à sa place et en imaginant ce que nous aurions senti nous-mêmes dans les mêmes circonstances. Nous ne sommes pas identiques au malade que nous supposons par définition dans un état d'esprit différent du nôtre. Nous ne pouvons nous représenter les pensées du malade qu'en partant de ses actions visibles et non en partant de notre propre pensée. La psychologie sortie du Cartésianisme considérait notre pensée comme le phéno-

¹ *The relation of the neuroses to the psychoses*. Celebration of the one hundredth anniversary of Bloomingdale hospital, May 26, 1921.

² La tension psychologique, ses degrés, ses oscillations, *The British Journal of psychology (medical section)*, october 1920, january 1921, july 1921.

mène primitif et l'action comme une conséquence ou une expression secondaire. Cette psychologie est à la rigueur possible chez des hommes normaux que nous admettons plus ou moins identiques à nous-mêmes, elle est impossible quand il s'agit d'anormaux. Nous sommes obligés de concevoir une psychologie dans laquelle l'action visible à l'extérieur est le phénomène fondamental et la pensée intérieure n'est que la reproduction, la combinaison de ces actions extérieures sous des formes réduites et particulières.

C'est le même problème qui a arrêté si longtemps la psychologie animale quand on discutait indéfiniment pour ou contre la conscience de l'animal. Ces études ne sont devenues possibles et fructueuses que lorsqu'on a renoncé à prendre comme fait fondamental la conscience interne hypothétique de l'animal et que l'on a mis résolument au premier plan l'étude des mouvements, des actions extérieures dans diverses circonstances : c'est ce que l'on a appelé la psychologie du comportement (behaviorism). Ce mot « comportement » désignait l'ensemble des actes d'ordre élémentaire que l'on peut assez facilement rapprocher des réflexes et une psychologie de ces réactions semblait suffisante chez l'animal, puisqu'il n'est pas question chez lui d'une pensée compliquée. Peut-on appliquer même à des hommes une pareille psychologie ? C'est ce que j'ai essayé de faire dans mon enseignement depuis trente ans,

Cela est possible à deux conditions, d'abord il faut dans cette psychologie de l'action faire une place à la conscience que l'on peut à la rigueur supprimer quand on parle des animaux inférieurs, mais que l'on ne peut méconnaître chez les hommes ou même chez les animaux supérieurs. Mais il faut parler du phénomène de la conscience comme d'une conduite particulière, comme d'une complication de l'acte qui se surajoute aux actions élémentaires. On peut y parvenir en étudiant les conduites sociales élémentaires et surtout les sentiments qui sont, comme on le verra, des régulations de l'action, des réactions de l'individu à ses propres actions.

Une seconde condition c'est que dans cette description des conduites, il faut se préoccuper des conduites supérieures, des croyances, des réflexions, des raisonnements, des expériences. Ces faits ont été exprimés d'ordinaire en terme de pensées et pour conserver dans toute la science psychologique le même langage il faut les exprimer en termes d'actions. Le grand défaut de beaucoup de psychologies contemporaines c'est l'absence totale d'unité dans le langage scientifique. Dans le même chapitre, à propos du même fait, elles emploient le langage anatomique, le langage physiologique et le langage philosophique de la pensée cartésienne. Parler de cette manière confuse c'est rendre la psychologie inintelligible. Il faut en psychologie renoncer aux prétentions anatomiques et physiologiques et se borner humblement à être psychologue en parlant toujours le langage de la conduite et de l'action. Cela est possible même quand il s'agit des conduites les plus élevées en tenant compte d'une conduite essentielle, caractéristique de l'homme, celle du langage.

Le langage est une action particulière, propre à l'homme qui est au début une véritable action externe, c'est-à-dire une action d'un sujet qui détermine des réactions chez les autres. Mais le langage peut devenir très facilement une action interne, c'est-à-dire une action d'un sujet qui ne détermine des réactions qu'en lui-même. J'ai cherché à prendre les conduites très variées dans lesquelles intervient le langage comme des intermédiaires entre les conduites extérieures et les pensées ; elles m'ont permis d'aborder d'une manière objective et d'exprimer en termes d'actions les phénomènes psychologiques les plus élevés, les plus propres à l'homme. On peut désigner

cette psychologie sous le nom de psychologie de la conduite pour indiquer qu'il s'agit d'une forme élargie et supérieure de la psychologie du comportement. C'est de cette manière qu'il faut étudier les troubles psychologiques des malades.

Dans mes conférences à Londres j'insistais également sur un second point, c'est qu'il fallait introduire la quantité dans l'étude de ces conduites en tenant compte de la puissance ou de l'efficacité des actions. Les actions sont des réactions de l'être vivant aux différentes propriétés du monde extérieur et ces réactions introduisent dans le monde des modifications plus ou moins considérables, plus ou moins étendues dans l'espace et dans le temps. De l'efficacité des conduites dépend leur valeur et par conséquent les caractères qui permettent de les considérer comme normales ou comme malades.

Or cette efficacité paraît dépendre en premier lieu de la *force* matérielle des mouvements capables de déplacer un objet plus ou moins considérable, de soulever un poids plus ou moins lourd, de la vitesse de ces mouvements qui déterminent des déplacements plus ou moins étendus dans un temps donné, de la durée plus ou moins grande de ces mouvements qui peuvent se prolonger ou se répéter pendant un temps plus ou moins long. Ce sont-là des quantités mesurables qui expriment la force d'un être vivant.

La psychologie subjective qui mettait au premier rang la pensée ne parlait pas de la force plus ou moins grande des hommes, car la pensée considérée de cette manière semblait indépendante de la force. C'est là une des lacunes les plus étranges de la psychologie classique, car les variations de la force d'un homme, les modifications de la puissance, de la vitesse, de la durée de ses actes transforment complètement sa conduite et jouent un rôle de première importance dans l'interprétation des maladies mentales. Au lieu d'essayer d'introduire la quantité en psychologie par les constructions hypothétiques de la psychophysique, il faut introduire la quantité par l'appréciation de la force du sujet et de ses variations.

Mais cette étude de la force des actions et des conséquences sera à sa place dans le second volume de cet ouvrage à propos des sentiments. Elle est d'ailleurs insuffisante pour apprécier la valeur des conduites, car l'efficacité de celles-ci dépend encore d'un autre caractère de l'action.

De même que la puissance d'une chute d'eau ne dépend pas seulement de sa quantité mais de sa pression en rapport avec la hauteur de chute, de même l'efficacité totale de l'action ne dépend pas seulement de sa force, mais de sa *tension*. La tension d'une action dans le sens précis est une certaine modification de l'action, une qualité difficile à définir d'une manière générale qui concentre la force, qui permet une efficacité plus grande avec une force moindre. Un ingénieur qui, à la suite de calculs et d'expériences fait sauter un rocher en allumant une mine dépense évidemment quelque force dans ses calculs, ses expériences, son acte d'allumer et même on peut dire que le total de cette dépense est plus grand que celui de l'ouvrier qui aurait donné quelques coups de pioche pendant le même temps. Mais le résultat obtenu est incomparable et il aurait fallu pour l'obtenir avec des coups de pioche une dépense de forces infiniment plus grande. Les conduites scientifiques comme l'a montré E. Mach sont des conduites économiques. Elles ne le sont pas d'une manière absolue et nous aurons à nous en souvenir, elles demandent une force quelquefois considérable dans un temps donné, mais elles produisent des effets disproportionnés avec cette même force si elle avait été employée autrement.

Cette différence des actions peut être constatée même dans la vie pratique: considérez l'administration d'un petit commerce à la campagne et la direction d'un des grands magasins de Paris, le commandement d'une escouade et le commandement d'une armée, la comptabilité élémentaire et le calcul algébrique. La seconde opération n'est pas seulement le grossissement de la première, c'est une opération toute différente: un grand chef n'a pas les mêmes fonctions qu'un sergent, il a d'autres méthodes, d'autres moyens d'action. Il en est de même dans les opérations de l'esprit: une conduite expérimentale qui tient compte du souvenir du passé, de la prévision de l'avenir suivant des règles déterminées auxquelles elle se conforme est toute autre chose qu'un simple réflexe, si cette conduite expérimentale est énormément plus puissante dans l'espace et dans le temps ce n'est pas parce qu'elle est un réflexe mille et mille fois répété, c'est parce qu'elle est autre chose.

Cette propriété n'appartient pas seulement à une action isolée, mais à toute une conduite qui est composée en général d'actes du même niveau. La perfection plus ou moins grande de l'ensemble ou de la moyenne des actes d'une conduite modifie toute l'allure de cette conduite. Falret n'avait-il pas remarqué autrefois, que l'attitude générale, la tenue, la manière de marcher, de manger, de parler change dans son ensemble au cours des diverses maladies. C'est qu'il y a un ton général, un certain degré de tension qui caractérise telle ou telle conduite.

Cette mesure de la tension d'une conduite devrait être combinée avec celle de sa force pour permettre une appréciation de l'efficacité et de la valeur d'une conduite, pour comprendre la gravité d'une maladie mentale qui est aujourd'hui sentie d'une manière si superficielle. Il y a en effet des relations très importantes entre la force et la tension et j'ai essayé de les indiquer¹. Si les proportions entre ces deux termes ne sont pas conservées, si la tension est trop grande pour une force trop faible et surtout si la tension est trop petite pour une force trop grande, il y a des troubles et des désordres tout à fait caractéristiques. Nous aurons à revenir sur ces troubles à propos des sentiments. Pour le moment il faut insister sur les caractères qui permettent d'apprécier la tension d'une conduite.

J'ai proposé autrefois² de caractériser la tension par l'exercice plus ou moins parfait de la fonction du réel. Les caractères d'une action déterminée par ses relations avec ce que nous appelons la réalité me semblent encore fort intéressants, ils permettent une appréciation assez juste de la tension chez un certain nombre de malades, les abouliques. Chez eux l'adaptation à ce que nous appelons le réel, le désir d'agir sur le réel, le sentiment de percevoir le réel caractérisent les actions élevées et les degrés supérieurs de la tension, les troubles de ces conduites, la perte des sentiments du réel, les variétés si nombreuses du sentiment de l'irréel caractérisent un abaissement certain de la tension. Mais cette mesure de la tension, par le sentiment du réel soulève des difficultés. D'abord il faut préciser cette expression plus que je ne l'ai fait pour éviter des malentendus. Il faut dire qu'il ne s'agit pas du réel absolu, dans le sens philosophique, de la réalité même telle qu'elle existe peut-être en dehors de nous. Nous ne savons jamais si nous l'atteignons d'une manière quelconque, et un réflexe violent, un coup de poing est à ce point de vue aussi réel qu'une démonstration mathématique. Il s'agit simplement de la représentation et du sentiment du réel: ce sont là des attitudes particulières apparaissant à un certain degré de tension et disparaissant en dessous.

¹ *Les médications psychologiques*, 1920, II, pp. 94, 301-303.

² *Les obsessions et la psychasthénie*, 1903, p. 441.

Précisément parce que ce sentiment appartient à un certain degré de tension, sa présence ou son absence ne me paraissent plus susceptibles de déterminer les autres degrés de tension. Dans tous les degrés inférieurs ce sentiment est toujours absent, dans tous les degrés supérieurs il est toujours présent. C'est pourquoi je considère aujourd'hui cette mesure de la tension par la fonction du réel comme un peu trop particulière et restreinte à des cas spéciaux.

On peut faire intervenir dans l'appréciation de l'élévation des actes leurs degrés de complexité et de systématisation : un acte, supérieur à un autre contient plus d'actions élémentaires groupées, systématisées dans l'unité d'une même conduite et l'analyse des actes permet de constater ce caractère.

Un caractère très intéressant qui permet souvent de reconnaître qu'un stade est supérieur à un autre c'est ce qu'on pourrait appeler la prise de conscience d'une opération psychologique. Très souvent une opération psychologique commence sous une forme impliquée, comme partie intégrante d'une autre opération simple. Puis pour une raison quelconque l'intérêt se porte sur cette opération qui est remarquée, recherchée en elle-même et utilisée d'une manière active. Le langage sort ainsi des actes de direction et de commandement, la croyance sort du langage, la réflexion sort de la croyance par une prise de conscience de la croyance elle-même. On pourrait donner de ce fait d'innombrables exemples. M. Claparède dans une étude intéressante sur la psychologie de l'intelligence (*Scientia*, 1917, p. 361) montre que l'une des raisons de cette prise de conscience c'est une désadaptation de l'opération qui crée un besoin particulier. Quoiqu'il en soit de cette origine, le fait de prendre conscience d'une opération transforme celle-ci dans sa nature et je me suis souvent servi de cette remarque pour indiquer les progrès d'une même opération au travers des divers stades psychologiques.

Mais un signe plus important ou du moins plus général et plus apparent doit être tiré de l'évolution. Les actes se sont perfectionnés dans le temps comme les êtres vivants eux-mêmes ; il y a une évolution des conduites comme une évolution des plantes et des animaux et autrefois, il y a vingt ans, je donnais ces titres à quelques-uns de mes cours : « Évolution des conduites industrielles et des explications, évolution de la personnalité, évolution de la mémoire, évolution de la notion de temps, etc. » Les actes effectués par les animaux, puis par les premiers hommes étaient simples et possédaient une petite tension, il fallait y joindre une grande force pour obtenir une petite efficacité. Et, quand un acte a dans l'évolution une place nettement postérieure à celle d'un autre, il y a bien des chances pour qu'il soit plus élevé.

Mais cela n'est pas certain, car il y a des régressions, il faut pouvoir montrer que l'acte nouveau dérive des précédents immédiats, qu'il y ajoute des perfectionnements, une systématisation nouvelle. C'est pourquoi la psychologie des conduites doit se présenter en grande partie comme une psychologie génétique, suivant l'expression de J. M. Baldwin. Il ne suffit plus comme autrefois de donner d'un phénomène psychologique une définition abstraite et générale, comme s'il avait apparu tout d'un coup tout seul ; il faut montrer de quels éléments il est constitué. Il ne suffit pas de le rattacher à des principes vagues et primitifs qui se retrouvent partout, mais il faut montrer avec précision le terme qui le précède immédiatement et la modification par laquelle il en dérive. Je discutais autrefois à ce point de vue la vieille conception de la mémoire qui en fait une fonction vague toujours présente dans la vie psychologique et dépendant de l'habitude, de la conservation des tendances, c'est-à-dire de caractères généraux appartenant à toute conduite. Autant dire que le chimiste a expliqué

complètement le sulfate de soude, quand il a dit que c'est un composé d'atomes. Il faut que le chimiste parle autrement et qu'il fasse sortir le sulfate de soude de l'acide sulfurique et de la soude par élimination d'eau. Il faut considérer la mémoire comme une opération du stade intellectuel et non comme une opération élémentaire banale, il faut montrer qu'elle est du niveau des signes et du langage, qu'elle est une transformation de la conduite sociale de l'absence, c'est-à-dire de la conduite qui reste sociale tout en étant relative aux absents et aux morts, que ces conduites elles-mêmes dérivent de formes spéciales de l'attente, appartenant au niveau inférieur, etc. Cette démonstration doit être faite par des analyses précises des faits psychologiques chez les individus de divers niveaux, les animaux, les enfants, les primitifs et surtout chez les malades qui nous présentent par les arrêts de développement et les régressions toutes les formes et tous les degrés de ces évolutions psychologiques. C'est cette longue étude que j'ai présentée dans mes cours depuis 35 ans à peu près sur toutes les variétés des conduites.

Si nous possédions un traité de psychologie rédigé avec précision de cette manière, nous pourrions situer la conduite de nos malades, apprécier leur degré de tension dans tel ou tel état, le rapprocher de la mesure de leurs forces et arriver à un diagnostic utile. Nous sommes encore bien loin de cet idéal . mais pour utiliser un peu quelques-uns des résultats acquis ou plutôt pour indiquer simplement la direction qui me semble bonne je crois intéressant de reproduire ici un tableau général encore bien imparfait de la hiérarchie des tendances psychologiques tel que je l'ai présenté il y a quelques années à l'Université de Londres ¹.

2. - Les tendances psychologiques inférieures

[Retour à la table des matières](#)

Il est facile d'affirmer d'une manière générale que la force et la tension psychologiques jouent un rôle considérable dans la conduite humaine et qu'il serait nécessaire de les apprécier pour se rendre compte de la nature et de la gravité d'une maladie mentale. Mais en pratique il est extrêmement difficile de mesurer ces qualités de l'action, car nous connaissons bien mal les caractères qui mettent en évidence la force et l'élévation d'un acte. Sans doute de belles études, dont plusieurs ont été faites en Angleterre, ont permis de classer quelques-unes des actions les plus élémentaires. M. Sherrington nous a appris à distinguer parmi les réflexes ceux qui sont prochains et ceux qui sont lointains, ceux qui sont simples et ceux qui dépendent d'une intégration plus avancée du système nerveux. M. Head nous a montré des sensations primitives et d'autres plus évoluées en rapport avec l'activité de l'écorce cérébrale. Mais ces notions fondamentales qui rendent de grands services dans le diagnostic des lésions élémentaires sont encore bien peu applicables aux troubles de la conduite qui se présentent dans les névroses et dans les psychoses. Pour comprendre ceux-ci il nous faudrait établir les mêmes classements dans les actions bien plus compliquées qui constituent les relations sociales, qui remplissent la vie humaine de chaque jour ; il faudrait établir non seulement le tableau hiérarchique des réflexes élémentaires,

¹ Conférence du 12 mai 1920, *British journal of psychology, medical section*, janvier 1921.

mais le tableau hiérarchique de toutes les actions humaines, même de celles qui entrent dans les conduites morales ou scientifiques. Cela est évidemment aujourd'hui un rêve bien téméraire ; mais l'utilité d'un tel tableau fait excuser les tentatives trop audacieuses. C'est pourquoi je vais essayer de vous présenter une esquisse rapide d'un tableau hiérarchique des actions humaines que depuis bien des années je m'efforce de construire dans mes cours au Collège de France.

Au début de ce tableau nous placerons la conduite animale, car l'homme a d'abord une conduite animale sur laquelle il a édifié une conduite humaine, mais qu'il n'a pu supprimer car elle est indispensable¹. Cette conduite animale est relativement aux conduites proprement humaines une conduite simple : chaque action provoquée par la stimulation extérieure peut être composée de mouvements nombreux, quelquefois compliqués et systématisés, mais elle reste simple parce qu'elle est accomplie d'une seule manière par des mouvements des membres sans être compliquée par le langage qui ajoute aux mouvements des membres une seconde exécution de l'action. En un mot la conduite animale c'est la conduite simple sans la complication du langage, c'est la conduite avant le langage.

L'hypothèse de Condillac qui a dominé toute la psychologie moderne c'est que le point de départ de la vie psychologique doit être cherché dans les sensations et même, dans les sensations telles qu'elles nous sont connues quand nous les exprimons par le langage. Cette conception me paraît aujourd'hui inadmissible, car il s'agit là de phénomènes psychologiques beaucoup trop complexes. Les premiers actes psychologiques dérivent des propriétés de la matière vivante et des grandes fonctions de la vie animale : l'irritabilité, l'agitation diffuse, puis la protection du corps, l'alimentation, l'excrétion, la fécondation. Ces fonctions donnent naissance à des actes psychologiques quand elles ne se bornent pas à déterminer des modifications à l'intérieur de l'organisme, mais quand elles donnent lieu à des mouvements de ce corps. Ces fonctions, pour s'exécuter dans des conditions plus complexes, ont besoin de mouvements de rapprochement et d'écartement qui sont les faits psychologiques élémentaires, points de départ de toutes les autres conduites plus élevées.

Au début nous aurons donc comme premier fait psychologique *l'agitation diffuse*, la contraction irrégulière qui se produit en grande partie à l'intérieur du corps, dans les divers viscères, dans les vaisseaux sanguins, mais aussi, au moins en partie, dans les muscles des membres où elles déterminent des déplacements plus ou moins considérables. Ces agitations incoordonnées, ces diverses convulsions sont les actions les plus basses, celles qui réapparaissent quand les actions mieux adaptées et supérieures sont supprimées ou deviennent insuffisantes. C'est pourquoi l'être vivant n'a plus que des convulsions dans les grands abaissements de la vie psychologique, dans les accès épileptiques par exemple et même dans les émotions profondes.

Dès que cette agitation est un peu organisée, systématisée, les mouvements siègent de préférence dans les membres et prennent la forme de *l'action réflexe*. Les physiologistes donnent de l'action réflexe une définition fort juste à leur point de vue, mais incomplète quand nous tenons compte du point de vue psychologique. Ils constatent que les réflexes sont des mouvements de telle ou telle partie du corps ayant

¹ Ces études sur les conduites élémentaires ont été présentées dans les cours de psychologie du Collège de France, 1904-05, Cours sur les mouvements des membres ; 1909-10, sur les tendances élémentaires ; 1910-11, sur les sensations et les perceptions. Des résumés de ces cours ont été publiés dans l'Annuaire du Collège de France, j'espère pouvoir un jour les publier complètement dans mes éléments de psychologie clinique, en préparation.

une étendue et une force bien déterminées, qui se produisent régulièrement à la suite d'une modification également bien déterminée de telle ou telle partie de la périphérie du corps. Si l'on se bornait à cette définition tous nos actes même les plus élevés seraient des réflexes : je viens de commencer à parler quand M. le président m'a donné la parole, c'est aussi une réaction déterminée à la suite d'une certaine réception et cette conférence est en un sens un réflexe. Comme nous nous proposons de distinguer les actes les uns des autres et de séparer ceux qui sont inférieurs de ceux qui sont supérieurs, je vous proposerai de compléter un peu le sens du mot réflexe quand nous parlons psychologie en ajoutant certains caractères négatifs à la définition précédente. Les réflexes sont en outre des *actes explosifs* qui commencent quand la stimulation atteint un certain degré et qui une fois commencés se déroulent complètement, au moins quand ils ne rencontrent point d'obstacles, jusqu'à ce que la tendance soit complètement déchargée. Ils ne peuvent s'arrêter d'eux-mêmes à tel ou tel degré de leur développement, ils ne peuvent pas davantage être complétés par une addition de force quand la décharge est insuffisante. Les réactions d'écartement, phénomène essentiel de la douleur, les réactions de rapprochement, phénomène essentiel du plaisir, les réactions d'introduction dans le corps et d'excrétion qui en sont des complications se présentent au début de cette manière.

Bien entendu les actes réflexes ainsi entendus sont énormément nombreux et présentent divers degrés de complication. Ceux qui, comme nous, se préoccupent d'arriver aux stades plus élevés et d'étudier la croyance, peuvent se contenter de ce groupe unique des actes réflexes. Mais ceux qui étudient surtout les conduites élémentaires chez les animaux, chez les très jeunes enfants avant l'apparition du langage, chez les anormaux déficients, auront avantage à subdiviser ce groupe. Ils établiront des stades intermédiaires entre ce stade réflexe et le stade des actes perceptifs ou suspensifs et celui des actes socio-personnels. C'est ce que me paraît faire M. H. Wallon dans sa thèse sur les stades et les troubles du développement psycho-moteur (1925). Si je comprends bien l'auteur, ce stade paraît prendre pour point de départ l'analyse que M. Baldwin donne des actes d'imitation, les actes encore de forme réflexe n'ont plus entièrement leur point de départ, leur stimulation dans la modification déterminée par un phénomène extérieur sur la périphérie du corps. Ils seraient déclenchés par une stimulation déterminée par l'acte précédent lui-même, ils rentreraient dans le groupe des proprio-réflexes de Sherrington. Je plaçais les actes de ce genre dans un groupe particulier dépendant du stade perceptif, le stade socio-personnel et je me servais de ce caractère pour établir la constitution des sentiments comme on le verra plus tard. Mais il est juste de remarquer que ce caractère existe de très bonne heure dans des actes très simples et on pourrait justement s'en servir pour établir un stade intermédiaire.

Quoi qu'il en soit, au-dessus des réflexes simples ou plus complexes se sont constitués des actes qui se réalisent d'une manière un peu plus compliquée.

Les tendances ne se déchargent pas d'une manière complète après la première stimulation suffisante, elles ne sont plus explosives. La décharge se fait en deux temps après deux ou plusieurs stimulations distinctes. La première stimulation éveille la tendance, provoque une certaine mobilisation des forces, elle est préparante ; mais la tendance ainsi éveillée reste à un degré incomplet d'activation jusqu'à ce qu'une nouvelle stimulation déchaînante amène l'acte complet à la consommation. Le chien qui sent dans la plaine l'odeur du lapin ne fait pas immédiatement d'une manière explosive l'acte de manger du lapin, car il le ferait à vide, le lapin n'étant pas dans sa bouche. Le chien se borne à éveiller la tendance à manger du lapin jusqu'à un premier

degré que l'on peut appeler la phase de l'érection, il la maintient à ce degré pendant qu'il va, vient, court de tous côtés ; maintenant il voit le lapin, la tendance monte à une phase supérieure d'activation, mais ne se décharge pas encore. Enfin il a dans la bouche la stimulation produite par le contact de la peau du lapin, il laisse la tendance se décharger complètement et il mange le lapin. Ces *tendances suspensives*, ou à activation échelonnées, sont l'élément essentiel des perceptions, elles permettent la constitution de l'objet ou si l'on préfère des conduites en rapport avec l'objet. Les notions relatives aux objets dépendent de ces actions variées, fuites ou attaques de différentes espèces qui sont déterminées par la présence prochaine ou lointaine de l'objet. Mais il s'agit toujours d'activations incomplètes de ces tendances arrêtées à la première phase, qui se présentent sous la forme d'attitudes, comme je le disais dans mes cours, ou de schèmes. La suspension de l'activation des tendances reste le caractère essentiel des conduites perceptives.

Par une confusion et une extension des tendances relatives au corps propre se sont constituées les premières *tendances sociales* ¹. La conservation du corps des semblables, l'imitation des actions commencées par eux et que l'on continue comme si elles étaient des actions du corps propre, l'acte de suivre le chef, la pitié, la collaboration aussi bien que la rivalité, la lutte et la haine sont devenues des actions bien systématisées. En même temps par un retour sur soi-même apparaissent les tendances égoïstes, les tendances à se distinguer des autres, à jouer un rôle, à augmenter le corps propre par toutes sortes d'acquisitions. Ce sont toutes ces actions qui ont préparé les conduites conscientes que l'on a trop souvent le tort de considérer comme primitives.

Le caractère essentiel de ces conduites socio-personnelles me paraît être la collaboration des tendances. L'individu ne réagit plus seulement aux stimulations qui viennent du monde extérieur, il réagit à ses propres actions. Un nouveau mouvement est provoqué par le mouvement précédent, comme si celui-ci était devenu une stimulation particulière. L'animal social ne collabore pas seulement avec les autres, il collabore avec lui-même, il surveille, il arrête, il complète ses propres actions. C'est là, si l'on veut, une variété des réflexes appelés proprio-ceptifs, mais une variété particulière qui est devenue le point de départ des régulations de l'action, des sentiments et des phénomènes de conscience ². L'acte conscient s'est constitué en même temps que les actes sociaux et ce degré d'évolution peut être appelé le stade des *tendances socio-personnelles*.

La plupart des animaux n'ont que des conduites appartenant à l'un ou à l'autre des trois groupes précédents, des actes réflexes, des actes perceptifs ou des actes socio-personnels. Certains hommes dégénérés, certains idiots se comportent de la même manière et ne dépassent pas ce niveau.

Nous trouvons au-dessus les actes qui constituent l'intelligence élémentaire, les premières *tendances intellectuelles*. Ces actes apparaissent en germe et exceptionnellement chez certains animaux supérieurs et ce stade est en quelque sorte intermédiaire entre l'animal et l'homme. Nous ne connaissons guère de peuplade sauvage qui soit encore uniquement à ce niveau : les individus que l'on appelle des primitifs et auxquels on attribue l'intelligence dite prélogique sont comme nous allons le voir au

¹ *Les tendances sociales et le langage*, cours de 1911-12 ; *les premières tendances intellectuelles*, cours de 1912-13.

² Ces régulations de l'action et cette genèse des sentiments seront étudiées au début du second volume de cet ouvrage.

niveau immédiatement supérieur. On pourrait dire que parmi les dégénérescences l'imbécillité au moins dans ses formes inférieures correspond à cet état d'esprit.

Pour comprendre cette forme d'activité je vous proposerai d'étudier les conduites relatives à certains objets tout particuliers, par exemple les conduites relatives à un panier de pommes. Nous trouvons là d'abord les conduites perceptives relatives à des pommes, objets comestibles, petits, pleins, nombreux. Chacun de ces caractères correspond à des mouvements particuliers. Nous y trouvons aussi les conduites perceptives relatives au panier, objet non comestible, grand, vide, unique, c'est-à-dire réclamant des mouvements différents. La conduite du panier de pommes, pour résumer ainsi les actes qui sont provoqués par lui, contient évidemment quelque chose de chacune de ces conduites, mais elle ne correspond exactement ni aux unes ni aux autres. Elle comprend en particulier deux sortes d'actions qui n'appartiennent ni aux pommes, ni au panier, l'acte de remplir le panier de pommes et l'acte de vider le panier. Ces deux actes qui sont caractéristiques de la conduite du panier de pommes contiennent l'un et l'autre des parties appartenant aux pommes et des parties appartenant au panier, mais ces actes sont mélangés, combinés ensemble à des degrés divers, dans l'un la conduite du panier prédomine, dans l'autre la conduite des pommes. Nous pouvons faire les mêmes remarques sur les conduites relatives à l'image, à la statue ou au portrait : il y a là actes perceptifs correspondant à l'animal ou à l'individu dont c'est la statue ou le portrait et des actes perceptifs correspondant à la pierre ou au papier dont est faite l'image. On ne peut supprimer complètement ni l'un ni l'autre : se comporter complètement devant une image d'un animal comme on ferait devant l'animal lui-même, c'est se laisser prendre à un trompe-l'œil et non avoir la conduite de l'image. Celle-ci réclame une combinaison des deux conduites perceptives précédentes comme on le voit dans les deux actes caractéristiques de faire le portrait et de reconnaître le portrait où les deux éléments apparaissent à des degrés inégaux.

Un certain nombre d'objets réclament des conduites analogues, par exemple, le drapeau, l'outil, le tiroir de l'armoire, la place du village, le chemin, ce sont des objets intellectuels. À propos de tels objets il y a toujours combinaison de deux conduites perceptives et suivant la prédominance de l'une ou de l'autre il y a toujours deux actes caractéristiques, fabriquer l'outil et se servir de l'outil, tracer le chemin et suivre le chemin ou respecter le chemin, etc. Cette combinaison de deux conduites perceptives en un seul acte synthétique me paraît le caractère propre des premières conduites intellectuelles. Ces conduites ont, si je ne me trompe, leur point de départ dans les actes sociaux, dans le besoin de modifier les actes individuels par l'addition de caractères particuliers afin de les rendre sociaux, de les rendre intelligibles aux autres, c'est-à-dire de permettre les réactions sociales.

C'est au milieu de ce groupe de tendances combinées et en même temps qu'elles, que s'est constitué le langage qui est une conduite du même genre. La conduite de l'homme qui parle et la conduite de l'homme qui est parlé (si je puis me permettre l'emploi si utile de ce verbe au passif) sont sorties des actes du commandement et de l'obéissance qui existaient déjà chez l'animal. Mais chez les premiers êtres vraiment intelligents il y a eu à ce propos une combinaison des conduites relatives au cri, à la parole, et des conduites relatives à l'exécution des actes. Cette combinaison a donné naissance aux conduites relatives au signe, comme précédemment aux conduites vis-à-vis du panier de pommes et du portrait.

Ces conduites combinées et en particulier la plus importante, le langage, ont transformé les conduites précédentes et les ont intellectualisées. Le mot s'est ajouté à tous les actes et il a précisé la notion d'objet et d'individu. La plus grande intellectualisation a été la formation de la mémoire, qui est une opération beaucoup plus tardive qu'on ne le croit généralement, quand on confond la mémoire avec la simple conservation des tendances¹. La mémoire est une certaine transformation de l'action de telle manière qu'elle puisse être communiquée même à des absents. La mémoire est d'abord le commandement aux absents avant d'être le commandement des absents. C'est grâce à cette adaptation à l'absence que la mémoire a pu être adaptée à une propriété remarquable des choses, celle de devenir passées. Le passé et la mort ne sont primitivement qu'une absence prolongée. Mais il a fallu pour cela une modification remarquable de la conduite. Les tendances ne peuvent pas s'activer d'ordinaire indépendamment de l'événement qui leur a donné naissance et qui est leur stimulant. Le soldat se bat en présence de l'ennemi, mais il ne se bat plus quand celui-ci n'est plus là. La sentinelle placée aux portes du camp a dû à l'approche de l'ennemi constituer une tendance à une action particulière, le récit, qui pourra être reproduite plus tard en l'absence de l'ennemi, simplement par réaction à une question du chef. Cette transformation est des plus remarquables, elle rend la mémoire indépendante de l'action, ce qui aura plus tard une importance très grande.

Ce groupe des opérations intellectuelles élémentaires qui a donné naissance aux symboles, au langage, à la mémoire est l'un des plus importants et des plus difficiles à étudier ; il constitue la transition entre la conduite animale et la conduite humaine. Les troubles qu'il peut présenter amènent les plus graves perturbations de l'esprit.

3. - Les tendances moyennes

[Retour à la table des matières](#)

Par suite de diverses circonstances le langage de l'homme s'est développé démesurément et il s'est étendu à tous les actes, car chacun d'eux a été accompagné par une parole. Non seulement l'homme se servait du langage pour communiquer avec ses semblables, mais encore, comme il obéit toujours à la loi fondamentale de se conduire avec lui-même comme il se conduit avec les autres, il s'est mis à se parler à lui-même. Cette parole adressée à soi-même n'avait plus besoin d'être bien haute, car elle était saisie non seulement par l'ouïe, mais par ces réceptions internes qui avaient permis dès le début les réactions de la conscience à nos propres actes. L'homme s'est parlé tout bas, la pensée est née, cette parole intérieure à laquelle aucun autre homme ne peut réagir excepté celui-là même chez qui elle se développe. De cette manière des paroles intérieures ou extérieures ont dorénavant accompagné toutes les actions ou à peu près toutes. C'est là ce qui caractérise les débuts de la conduite proprement humaine, car l'homme est avant tout un animal bavard qui parle ses actes et qui agit ses paroles.

¹ Cf. *Les médications psychologiques*, 1919, II, p. 272.

À partir de ce moment l'homme a eu à sa disposition deux manières de se conduire à propos de toutes les circonstances. L'une était la conduite ancienne constituée par des mouvements des membres et des déplacements du corps, l'autre était également constituée par des mouvements, mais par des mouvements tout petits, d'une seule partie du corps, du larynx et de la bouche, par des paroles. S'agit-il de franchir la distance qui sépare deux points, l'homme peut marcher réellement avec ses jambes, mais il peut aussi, comme les chanteurs de l'Opéra, rester sur place en criant : « Marchons, marchons ». S'agit-il de la lutte contre les ennemis, il peut se battre en réalité, donner des coups et en recevoir, mais il peut aussi rester chez lui en parlant de combat et de victoires. Sans doute ces deux conduites ont des relations étroites l'une avec l'autre, car le mot n'était primitivement qu'un fragment de l'acte. Mais elles ont cependant des propriétés fort différentes : l'action corporelle, si nous pouvons l'appeler ainsi, a des avantages anciens qui sont la raison même du mouvement des êtres vivants. Elle seule est capable de modifier le monde et de permettre le développement de la vie, elle est la seule vraiment indispensable, mais elle est lente et lourde, et fatigante. L'action verbale semble impuissante et incapable de changer le monde par elle-même, mais aisément communicable, elle peut faire faire par d'autres le mouvement que nous ne faisons pas, elle peut même le faire exécuter par nous-mêmes un peu plus tard; mais surtout elle est rapide, ailée et si peu fatigante, si peu coûteuse que comparée à l'autre elle représente une énorme économie de nos forces si précieuses.

Ces deux conduites qui ont ainsi des avantages différents sont juxtaposées et combinées de bien des manières différentes et toute la psychologie des fonctions supérieures devient une analyse de ces relations entre l'action corporelle et la parole. Cette dualité de la conduite humaine est importante même au point de vue philosophique, car elle a été le point de départ de la célèbre distinction du mouvement et de la pensée, du corps et de l'âme ; elle a donné naissance à la fameuse théorie du parallélisme entre les phénomènes cérébraux et les phénomènes de la conscience qui a eu une influence si funeste sur les études psychologiques. Bornons-nous à constater que l'établissement de relations de plus en plus compliquées entre la parole et l'acte ont déterminé les progrès de la conduite humaine et constitué d'abord les deux stades moyens de la hiérarchie psychologique.

Au début, le mot et l'acte étaient inséparables, le mot n'était que le début de l'action, le cri que le chef poussait en commençant un acte pour en rendre l'imitation plus facile ¹. Mais déjà dans le commandement le mot s'est séparé de l'acte, puisque le mot existait chez l'un chez le chef et que l'acte existait chez un autre individu, chez celui qui obéissait. Afin d'être mieux compris par le plus grand nombre, le mot n'est plus resté attaché à une seule action précise, individuelle, il a été rattaché à plusieurs actions légèrement différentes les unes des autres, des mots sont devenus des symboles communs. La mémoire a construit des discours indépendants des actions au milieu desquelles ils étaient nés et capables d'être reproduits dans des circonstances différentes. Dans les plaisanteries, dans les conversations les hommes ont appris à jouer avec le langage, à tirer une excitation du langage lui-même, indépendamment de l'action à l'action à laquelle il était primitivement lié. Sans doute cette séparation entre le langage et l'action n'a jamais été tout à fait complète, car le mot aurait perdu toute espèce de sens, le sens du mot n'étant pas autre chose que l'action ou au moins

¹ Cours de 1913-14 sur les *tendances réalistes*, de 1914-15 sur les *tendances réfléchies*. Cf. Les médications psychologiques, I, p. 215 et sq.

l'attitude avec laquelle il est associé. Mais la séparation est devenue assez considérable pour que le langage perde une grande partie de son utilité.

Le langage séparé de l'action était devenu en quelque sorte inconsistant, ainsi que l'on peut le constater dans le bavardage de bien des malades. Ils modifient leur langage sous la plus légère impulsion sans se préoccuper le moins du monde du désaccord qui grandit entre leurs paroles et les actions faites par eux-mêmes ou par les autres. Une phase très importante de l'évolution de l'esprit a été celle du langage inconsistant : on peut la retrouver chez certains imbéciles, chez les débiles mentaux, chez les primitifs, chez les enfants. Nous verrons plus tard que cette phase correspond à « l'égoïsme » que M. Piaget décrit chez des enfants de 3 à 6 ans qui parlent au milieu des autres sans se préoccuper si les autres les écoutent, sans attendre aucune réponse et qui font une sorte de « monologue collectif ». Dans mes leçons au collège de France de 1912-1913 sur les tendances intellectuelles et les tendances réalistes, je décrivais à ce propos. deux malades imbéciles du service de M. Nageotte à la Salpêtrière, l'une âgée de 12 ans, l'autre de 32 ans. Par moments elles se mettaient à parler indéfiniment seules, ou au milieu des autres ; elles racontaient, elles décrivaient une foule de choses sans attendre, sans solliciter et d'ailleurs sans écouter aucune réponse. Je me suis surtout occupé de chercher si elles croyaient ou si elles ne croyaient pas ce qu'elles racontaient, et ce qui était d'ailleurs complètement faux. L'une répétait en employant d'ailleurs pour se désigner elle-même la 3^e personne ce dont on verra l'importance : « Tata a été bien contente, sa mère est venue lui apporter des perles ». Or personne n'était venu la voir depuis des années. L'autre racontait : « On s'amuse bien dans la salle parce qu'un petit chien y est entré et qu'on l'a gardé ». Je faisais observer à cette enfant qu'il n'y avait pas de chien dans la salle, elle répondait tranquillement : « Non, Monsieur, il n'y a pas de chien ». - Mais tu viens de dire que les enfants s'amuse avec un chien. - Oui, Monsieur, avec un chien, c'est très amusant. - Mais il n'y a pas de chien. Non, Monsieur, il n'y a pas de chien, etc. » on pouvait continuer indéfiniment comme dans l'histoire célèbre : « Oui, Monsieur, deux lapins, oui, Monsieur, trois lapins ». Les formules de ces individus semblent exprimer pour nous une foule de choses, des descriptions, des récits, des promesses, mais rien de tout cela n'est réel dans l'esprit du sujet qui est complètement indifférent non seulement aux réponses qu'on lui fera, mais encore aux actes qu'il fera lui-même en réponse à ses propres paroles. Ils parlent pour parler sans chercher jamais à mettre quelque concordance entre leurs paroles et leurs actions. Cette forme du langage inconsistant, aujourd'hui rare, a dû être, si je ne me trompe, autrefois très fréquente : on en trouve encore la trace aujourd'hui dans bien des conversations qui ne sont que des jeux de paroles sans consistance.

Les hommes ont éprouvé le besoin de faire des actes spéciaux pour rétablir intentionnellement cette union entre le langage et l'action ou pour établir et préciser le degré de leur séparation. Des opérations nouvelles ont cherché à rendre au langage une certaine consistance : la promesse est devenue une action qui transforme nos paroles et en fait de nouveau des ordres pour nous-mêmes. Les promesses, les serments, les engagements d'honneur sont devenus le point de départ de l'affirmation qui a réuni de nouveau au moins dans certains cas l'action verbale et l'action corporelle.

Cette union entre la parole et l'acte s'est faite de deux manières qui ont donné naissance aux volontés et aux croyances. La volonté est une affirmation dont l'exécution est immédiate : je veux marcher et je marche, je veux sortir et je sors. - Dans la croyance l'exécution immédiate est impossible : si je vous dis : « Je crois que le jardin de Hyde Park est ouvert au public », je fais allusion à certaines actions, entrer

dans le jardin, m'y promener... Mais je ne peux pas les exécuter immédiatement parce que le jardin n'est pas ici. Je me borne à unir la parole à l'acte conditionnellement : « Si je me trouve devant la porte de Hyde Park, j'y entrerai, je m'y promènerai », c'est une sorte de suggestion à échéance.

Des variétés de la volonté et de la croyance ont créé de nombreux phénomènes psychologiques : je ne vous parlerai pas des acceptations, des refus, des négations, des affirmations intéressantes relatives à des souvenirs. Mais je vous rappellerai qu'à ce moment seulement ont commencé à se constituer les phénomènes si importants des désirs inséparables des croyances, comme l'ont montré autrefois les sociologues, en particulier G. Tarde ¹. Sans doute l'appétit élémentaire existe dans la vie animale, il existe également chez l'idiot au niveau des tendances suspensives. Il n'est pas autre chose qu'une phase d'activation incomplète, supérieure à l'érection dont nous avons parlé à propos des perceptions. Mais le désir proprement humain, le désir conscient et formulé dans le langage n'existe qu'au moment où nous nous représentons la fin de l'action, où nous la formulons par avance grâce à une croyance. De même que la conduite perceptive avait créé les objets, la conduite affirmative crée les êtres, car un être n'est pas autre chose qu'un objet auquel le nom et la croyance ajoutent la persistance, la stabilité.

Cette forme d'affirmation présente donc des avantages incontestables, mais elle est encore bien peu précise. Il n'existe pour elle que deux formes de paroles, celles qui restent inconsistantes sans aucune importance pour l'action et celles qui sont affirmées avec ténacité ; entre les deux, point d'intermédiaires. Une parole que l'on entend prononcer, une parole que l'on prononce soi-même tout haut, celle que l'on se borne à penser, une imagination, une métaphore, tout cela se confond : ou bien ce n'est rien, ou bien c'est un être affirmé avec conviction. Cette affirmation même, si brutale qu'elle soit, est-elle au moins appliquée avec quelque précaution ? Évidemment l'homme à ce niveau ne transforme pas toutes les paroles en volontés et en êtres, il en laisse un grand nombre conserver la forme inconsistante. Cela est inévitable puisque les paroles beaucoup plus rapides que les actions sont infiniment plus nombreuses. Comment se fait-il que certaines formules verbales soient affirmées plutôt que les autres ? Nous avons envie de répondre que l'homme fait ce choix pour des motifs raisonnables en raison de l'utilité ou de la vérité que présentent certaines formules. Hélas ! C'est se figurer que l'homme est raisonnable avant qu'il n'y ait une raison et qu'il discerne la vérité avant de l'avoir inventée. Il suffit d'avoir fréquenté des névropathes ou même des gens qui se figurent ne pas l'être pour savoir que bien souvent l'homme veut et croit sans raisons. Bien des individus ont affirmé jusqu'au martyre les plus grandes absurdités, bien des malades, dès que leur esprit s'abaisse affirment avec un entêtement désespéré des choses manifestement fausses.

À ce moment du développement, l'affirmation se fait presque au hasard. Elle dépend de la force momentanée qui accompagne telle ou telle formule. Tantôt les croyances qui l'accompagnent sont faibles, mal activées, mobilisant d'une manière insuffisante leurs forces latentes, tantôt il s'agit au contraire de tendances puissantes ou de tendances excitables qui mobilisent rapidement comme la fuite de la douleur, la peur, la colère, l'amour ou simplement l'obéissance chez les dociles. Dans le premier cas les langages passent inaperçus et restent inconsistants, dans le second les langages accompagnés par ces fortes tendances sont immédiatement transformés en volontés

¹ L'étude des désirs sera faite d'une manière plus complète dans le second volume à l'occasion de l'effort.

et en croyances par le mécanisme de l'impulsion. Nous sommes à l'époque où l'on croit ce que l'on désire ou ce que l'on craint et où les croyances fondées sur des motifs aussi accidentels s'imposent avec une énergie, une ténacité que l'on ne retrouvera plus dans des croyances plus raisonnables.

Comment désigner ces tendances à l'affirmation immédiate qui créent à tort et à travers des volontés et des croyances sans aucune critique simplement pour suivre l'impulsion momentanément la plus forte ? J'ai employé, dans mes cours, divers termes, je les ai appelées des tendances assertives, parce qu'elles affirment, des tendances appétitives parce qu'elles créent le désir, ou même des tendances réalistes parce qu'elles donnent naissance aux êtres. Peut-être pourrait-on employer un terme plus frappant qui a aujourd'hui quelque succès quand on l'applique à tort à une maladie. Le mot pithiatisme me paraît fort mal placé quand on l'emploie pour remplacer l'ancien mot si célèbre d'hystérie ; il pourrait peut-être être conservé pour désigner ce stade du développement de l'esprit humain si important, le stade des *tendances pithiatiques*.

Les défauts d'une telle conduite sont trop évidents : tous les degrés de la croyance sont ignorés et la croyance est appliquée brutalement à tort et à travers suivant des influences accidentelles. La volonté et la croyance peuvent être momentanément très violentes, mais elles ne correspondent pas en réalité aux véritables dispositions de l'esprit : trop souvent l'homme est amené à regretter des affirmations de ce genre.

Aussi peu à peu se sont développées, sinon une autre volonté et une autre croyance, au moins une autre méthode de localisation des volontés et des croyances. Cette transformation s'est faite par l'évolution d'un phénomène social extrêmement important, qui devrait avoir une place plus grande dans les études de psychologie, je veux parler de l'opération de la discussion entre plusieurs individus qui opposent les unes aux autres leurs volontés et leurs croyances naissantes. Cette discussion sortie du bavardage et de la conversation a eu un long développement. Elle a fini par s'étendre à un grand nombre d'affirmations, même quand l'homme se trouvait seul. La *réflexion* est une conduite qui reproduit en dedans de nous-mêmes la discussion d'une assemblée et qui ne laisse l'assentiment se faire qu'après une discussion interne. Ce travail se décompose en une série d'opérations psychologiques qui n'existaient pas au stade du pithiatisme. Le doute est un arrêt de l'affirmation, un maintien actif de la parole à la forme de langage inconsistant. « La plus grande marque de puissance sur soi-même, disait William James, est de suspendre sa croyance en présence d'une idée qui excite les émotions. » Nous ne serons pas étonnés de voir cette opération fragile présenter bien des désordres chez les malades.

Pour sortir du doute l'esprit cherche par une interrogation active à évoquer les diverses tendances en rapport avec la formule proposée, pour constater leur force véritable et permanente et non leur puissance momentanée. Cette évocation et la reproduction sous forme de parole intérieure de ce qui se passe dans les discussions des assemblées. Dans la délibération les diverses formules qui s'opposent et qui arrêtent l'affirmation sont souvent personnifiées et représentées par des personnages. Quel genre de réponse cette interrogation va-t-elle obtenir ? Il ne faut pas se figurer que dès le début la réflexion va être complète et qu'elle va se servir des notions psychologiques les plus élevées. Par exemple, nous pensons volontiers que la réflexion va évoquer des souvenirs : « dans une circonstance semblable j'ai déjà fait ceci et j'ai échoué » et nous pensons que la réflexion va se servir de ce souvenir pour éviter un nouvel échec. En réalité cela n'est pas possible ; les souvenirs dont nous

avons vu la formation ne sont pas des tendances puissantes capables de donner des ordres. Ce sont justement des tendances à des récits, très séparées des circonstances dans lesquelles elles ont été formées et très isolées de l'action. M. Lévy-Bruhl dans son livre sur l'intelligence primitive s'étonne que ses sauvages ne tiennent pas compte de l'expérience, c'est que tout justement ils n'ont pas encore la mentalité d'un Claude Bernard. L'expérience ne fait pas au début partie de la réflexion. La réflexion évoque-t-elle au moins des règles morales et des règles logiques ? Oui sans doute, il s'agit de règles transformées en tendances à l'obéissance par un long usage social, s'il s'agit de rites traditionnels entourés de peurs et de respects. Mais non en aucune façon, il s'agit de règles purement morales ou logiques qui demandent à être respectées pour elles-mêmes et qui ne sont pas transformées en tendances puissantes.

La réflexion primitive favorise seulement la lutte de nos tendances antérieurement acquises, mais elle les évoque toutes et leur permet de se présenter avec toute leur force latente. Ce sont ces tendances antérieures qui, exprimées sous forme verbale deviennent des motifs ou des arguments et la force de ces tendances augmente ou diminue celle de la formule en discussion.

La lutte de ces tendances constitue la délibération quand elle doit aboutir à une volonté, elle constitue le raisonnement quand elle doit aboutir à une croyance. M. E. Rignano, de Milan, a bien montré que le raisonnement est une sorte d'essai de l'action par l'imagination ; cette observation s'applique également à la délibération dans laquelle les choses se passent exactement de la même manière. Après cette lutte on note souvent une pause, un arrêt comme si un certain travail était nécessaire pour concilier les tendances opposées, pour inventer une nouvelle formule qui les synthétise. Cette nouvelle formule n'est pas la reproduction de l'une des précédentes, elle est par quelque côté nouvelle, puisqu'elle réunit toutes les formules précédentes ce que aucune ne faisait auparavant. Elle est le résultat d'une opération intellectuelle analogue à celle qui a constitué « la conduite du panier de pommes ». Alors intervient l'acte de la décision qui transforme cette nouvelle formule en volonté ou en croyance. Cette dernière opération est analogue à l'impulsion qui caractérisait les tendances pithiatiques, mais elle est précédée et transformée par tout le travail précédent. La décision réfléchie est en réalité une action nouvelle, une invention de génie, si l'on veut, comme toute nouvelle forme d'activité.

Je n'insiste pas ici sur les modifications remarquables que ces deux formes des tendances moyennes, les tendances assératives et les tendances réfléchies, imposent aux croyances et aux notions qui résultent des croyances, car il sera nécessaire d'étudier plus particulièrement cette question dans le chapitre suivant.

4. - Les tendances supérieures

[Retour à la table des matières](#)

L'activité réfléchie, supérieure sans doute à l'assentiment immédiat n'est pas tout dans l'esprit : elle est certainement dépassée par des activités psychologiques supérieures. Nous en serons facilement convaincus en étudiant les individus qui, soit constitutionnellement pendant toute leur vie, soit accidentellement au cours des

dépansions, présentent d'une manière complète cette activité réfléchie, mais sont incapables d'aller au delà. Ils présentent régulièrement quatre caractères principaux, la passion, l'égoïsme, la paresse, le mensonge qui découlent naturellement de la réflexion quand elle n'est pas dépassée. L'individu intéressé n'est pas le type idéal de la société contemporaine, nous sommes quelquefois capables de nous élever au-dessus.

Recherchons ce qui manque à l'activité réfléchie. on peut voir les insuffisances de cette conduite si on examine non les résolutions elle-mêmes, mais les exécutions de ces résolutions : « *Video meliora, disais Ovide, deteriora sequor* ». « Je vois le bien, je l'approuve et c'est le mal que je fais ». Un alcoolique prend devant nous d'excellentes résolutions et deux heures après il s'enivre dans un cabaret. Bien mieux, il y a des troubles de la volonté, des aboulies qui ne portent pas sur la décision, mais qui portent uniquement sur l'exécution : certains sujets n'hésitent pas pour voir le bon parti et pour l'adopter, ils sont pris de doutes, d'hésitations, ils présentent tous les troubles de la dérivation psychologique quand il s'agit d'exécuter.

Comment cela est-il possible ? On pourrait dire d'abord qu'il y a un intervalle de temps entre le moment où la résolution est prise et le moment où il s'agit de l'exécuter. Je ne crois pas que ce soit bien important, la réflexion ne tient pas compte uniquement de l'état momentané des forces, elle s'appuie sur la force profonde de toutes les tendances et celle-ci n'a guère changé. Il y a surtout tout une différence dans la manière dont les motifs se présentent pendant la délibération qui précède la décision et dans les moments qui précèdent l'exécution. Dans la délibération les diverses tendances ne sont pas réellement toutes éveillées et n'ont pas réellement mobilisé leurs forces. Elles sont simplement exprimées par des formules verbales qui ont chacune une force très petite, mais proportionnelle à celle de la tendance qu'elle représente. C'est d'ailleurs à cette réduction des forces verbales qu'est due l'économie des essais faits purement en paroles. La décision par la victoire de la formule qui représente la tendance la plus puissante a été obtenue en arrêtant simplement d'autres formules représentatives. Mais au moment de l'exécution il ne s'agit plus de lutter simplement contre des formules représentatives, on se trouve en présence des tendances elles-mêmes, réellement éveillées et de grandes forces mobilisées, il n'est pas étonnant que la formule victorieuse se montre insuffisante.

Permettez-moi, je vous prie, une comparaison. La délibération se passe dans une assemblée magnifiquement composée des représentations de toutes les nations, elle aboutit à une décision acceptée par tous ces représentants. Êtes-vous bien sûr que les États vont immédiatement obéir à cette décision de la Société des Nations ? Hélas, un de nos grands chefs militaires, un peu désabusé peut-être, me disait dernièrement : « La Société des Nations n'aboutira à rien, car on a oublié l'essentiel. Il ne suffit pas de prendre des décisions entre représentants, il faut les faire exécuter par les nations représentées. Pour cela il faudrait une gendarmerie et on a oublié la gendarmerie. » Quand la Médée d'Ovide nous dit en gémissant :

« *Aliudque cupido
Mens aliud suadet, video meliora proboque
Deteriora Sequor* »

elle a bien pris la résolution dans le parlement de l'esprit ; mais elle ne peut pas faire obéir les tendances, car elle aussi, elle manque de gendarmerie.

Il y a cependant des parlements qui font exécuter les lois qu'ils ont votées, il y a des individus qui exécutent leurs décisions réfléchies : c'est qu'ils ont à leur disposition cette gendarmerie qui manquait aux précédents. Cela signifie qu'il y a dans l'esprit de nouvelles fonctions qui se sont constituées pour ajouter de la force aux formules verbales qui n'en ont pas une suffisante et qui doivent cependant triompher¹. Je résumerai ces fonctions par un mot, il s'agit du travail et de la tendance au travail. Les psychologues n'ont pas à mon avis donné une place suffisante à l'analyse du travail, peut-être parce qu'ils ne se placent pas suffisamment au point de vue de l'action et qu'ils ne se préoccupent pas assez de la force ou de la faiblesse. Le travail est un genre d'action plus difficile et plus rare qu'on ne le croit. Il n'existe pas chez l'animal ni chez l'homme primitif malgré les apparences : nous les faisons agir et peiner pour notre avantage en utilisant leurs tendances inférieures à la recherche de l'alimentation et à la fuite de la douleur, mais ils ne font pas eux-mêmes l'acte du travail. Les criminologistes, comme Maudsley, Lombroso, Ferri, Tarde nous ont montré comment le travail disparaît chez les criminels et les prostituées. Nous savons que le travail s'altère et disparaît dans une foule de névroses professionnelles, qu'il est absent dans les aliénations. C'est que le travail, l'effort, appartient à des tendances supérieures à la réflexion, que j'ai souvent essayé de décrire sous le nom de *tendances rationnelles* ou de *tendances ergétiques*.

Ces opérations sont caractérisées par une distribution particulière de la force : elles ne se bornent pas à utiliser la force accumulée dans des tendances inférieures, elles tirent leur force d'une réserve spéciale pour l'ajouter aux idées qui ne sont pas assez fortes par elles-mêmes. Un homme qui a du caractère est un homme capable d'exécuter ses décisions, ses promesses, ses engagements, même si cette exécution ne lui cause aucune satisfaction actuelle. Il y a en anglais une excellente expression pour désigner *a reliable man*, un homme sur qui on peut compter, car il exécute sa parole même si cette exécution lui coûte un effort.

Ces tendances jouent un rôle considérable dans la conduite morale : sans doute il y avait déjà de l'ordre, de la légalité, dans les conduites précédentes. Des tendances sociales s'étaient développées, des tendances à la sympathie, au dévouement étaient puissantes chez certains individus, la peur de la loi, la peur du châtimeut pouvaient déjà arrêter bien des criminels. Mais ce n'était pas la vraie morale, pas plus que le labour du bœuf n'est le vrai travail. Kant a bien compris le caractère essentiel de l'acte moral, quoiqu'il n'en ait pas donné la théorie psychologique. La morale consiste à faire son devoir, non pas parce qu'il plaît ou parce qu'on a peur du châtimeut, mais simplement parce que c'est le devoir. Il faut une réserve de forces particulières pour rendre un homme capable d'exécuter un acte de cette manière. Ce n'est pas là seulement une notion morale, c'est une observation psychologique et même une observation clinique. La valeur d'un homme se mesure par sa capacité à faire des corvées. Le devoir n'est qu'un cas particulier de ces corvées que l'homme supérieur est capable de s'imposer.

Bien des faits psychologiques dépendent de cette notion fondamentale du travail : l'attention volontaire, bien différente de l'attention spontanée, la patience pour supporter l'attente, l'ennui, la fatigue, l'initiative, la persévérance, l'unité de la vie, la cohérence des actes et des caractères, toutes choses qui ne sont pas seulement des vertus mais des fonctions psychologiques supérieures. Je veux seulement rappeler l'import-

¹ Cours de 1914-15, les tendances rationnelles, de 1915-16, les tendances explicatives. Cf. Les médications psychologiques, 1919, II, p. 77.

tance des principes de la raison, de ces règles de logique analogues aux règles morales auxquelles l'homme s'impose d'obéir. Le principe d'identité est, disait-on autrefois, une loi absolue de l'esprit à laquelle la pensée ne peut pas échapper. Quelle erreur ! Dans les bavardages, dans les rêves, dans les religions, dans les délires, les contradictions et les absurdités sont perpétuelles : les rêveurs, les malades continuent à penser et même à croire avec conviction malgré ces contradictions. Le principe d'identité n'est pas une loi que l'homme impose à la pensée quand il veut être raisonnable et quand il peut l'être. De même que l'homme ne doit pas dans la cité avoir des pensées trop opposées à celles des autres citoyens, de même il ne doit pas être en contradiction avec lui-même et quand il est capable d'effort, il s'impose cet accord avec lui-même comme il s'impose l'exécution de ses promesses. Par ce travail il transforme aussi l'aspect du monde : à l'être et à la réalité, il ajoute la vérité, car la vérité c'est ce que nous croyons non seulement après réflexion, mais après soumission aux règles.

Vraiment il semble que chacune des grandes fonctions psychologiques se soit particulièrement conservée et développée dans certaines professions. Nous avons vu que le parlementaire, l'avocat, représentaient la fonction délibérative de la réflexion. Il me semble que le professeur représente ces tendances au travail, à l'ordre, au système. Dans les niveaux précédents de l'activité psychologique les progrès, les inventions nouvelles se transmettaient d'abord par l'hérédité, puis par l'imitation, puis par l'ordre, puis la discussion. Maintenant commence l'enseignement qui transforme les perceptions, les formules d'action pratique, les explications de telle manière que les élèves puissent les retenir, les répéter, les retrouver avec facilité. Une foule d'opérations psychologiques ou logiques ne sont que des procédés d'enseignement systématique qui se sont développés à ce moment de l'évolution.

Rien n'est parfait et nous devons toujours progresser. L'homme à système, l'esprit systématique qui résume ces tendances énergétiques a bien des faiblesses dans la lutte pour la vie, il devient facilement un esprit faux, dénué de sens pratique et il est vite écrasé par un individu plus adroit. Ce nouveau personnage sait unir compte d'autre chose que de la loi et des principes, il sait unir compte des faits. Nous nous figurons que tenir compte des faits est une chose bien simple et on a voulu faire de l'utilisation des souvenirs un caractère de la psychologie animale. Il a fallu bien du temps pour s'apercevoir que bien des hommes, cependant supérieurs à l'animal, ne savaient aucunement tenir compte de l'expérience.

Le souvenir n'est pas une tendance à agir, c'est une tendance à raconter. Si par accident le récit détermine des actes, c'est qu'il reproduit maladroitement quelques-unes des actions qui ont accompagné sa formation, c'est qu'il cesse d'être un souvenir pour devenir une hallucination. Pour que le véritable souvenir soit de quelque utilité pratique dans la vie présente, il faut qu'il soit transformé. J'ai mangé tel fruit et j'ai été malade, j'ai pris tel chemin et je me suis égaré. Ces accidents ne sont arrivés qu'une fois et n'ont pu par la répétition créer des tendances ; pour que le premier événement soit considéré comme aussi dangereux que le second il faut que l'esprit établisse un rapport de production entre les deux événements, il faut qu'il tire de -ce récit un ordre : « ne mange pas ce fruit, ne prends pas ce chemin », mais il faut surtout donner de la force à cet ordre qui -n'en a aucune. Il est déjà difficile de donner de la force à un précepte généralement adopté par la tribu quand cet ordre n'est pas devenu une tendance puissante. Il a fallu la longue éducation de l'humanité par les religions de morale austère, il a fallu l'acquisition de la domination sur soi-même, l'habitude de sacrifier ses préférences pour que l'humanité devint capable de donner de la force à

l'ordre issu du souvenir. *La conduite expérimentale* est une conduite vertueuse dans laquelle il y a de l'humilité pour exprimer son système avec hésitation et doute, de la fermeté morale et du caractère pour attendre le fait et pour éviter « de donner le coup de pouce à l'expérience », de la résignation pour (accepter le verdict de la nature. La religion ne devrait pas être trop sévère pour la science, car c'est elle qui l'a enfantée.

On croit d'ordinaire que cette conduite est réservée au savant qui construit la science et qui expérimente dans son laboratoire. C'est une erreur, le savant précise cette conduite d'une manière particulière, mais il ne l'invente pas. Dans les temps modernes l'esprit expérimental est répandu partout : une cuisinière, a-t-on dit, fait de la science expérimentale quand elle vérifie le temps de cuisson d'un œuf à la coque. L'habileté pratique, la critique des systèmes par leur succès pratique, le besoin de vérification d'un appareil aussi bien que d'un récit, le besoin de confirmation par les observations d'autrui, le sentiment du possible à la place de l'absolu, la conception de la nature, de la loi naturelle, du déterminisme sont des choses partout répandues. Les premiers progrès se sont faits, a-t-on dit, par la méthode de *trial and error* ; cela est juste, si nous comprenons bien que c'est nous qui parlons d'essai et d'erreur et que l'animal lui-même ne fait pas d'essais et ne reconnaît pas d'erreurs. C'est chez l'animal une certaine agitation et une certaine cessation de l'agitation qui nous présente l'apparence de l'essai et de l'erreur. Il a fallu bien des siècles pour que les progrès se fassent réellement par *trial and error* pour que l'homme soit devenu capable d'essayer, de constater ses erreurs, d'utiliser de tels souvenirs et de tenir compte de l'expérience.

Nous ne pouvons essayer de prévoir l'avenir ni de deviner quel sera le nouveau progrès de l'esprit et la nouvelle étape de son développement. Peut-être pourrions-nous avoir une indication en étudiant les idées de progrès et d'évolution qui depuis quelque temps s'ajoutent aux idées de loi naturelle et de déterminisme. Sans doute le progrès et l'évolution existent depuis longtemps et toutes les tendances que nous avons décrites sont sorties successivement des tendances primitives à l'écartement et au rapprochement par une invention et un progrès incessants. Mais, de même que la méthode de *trial and error* était appliquée, inconsciemment, les progrès étaient accomplis sans être recherchés ni compris comme tels. Prendre conscience du progrès, de sa possibilité malgré le déterminisme, comprendre les idées de hasard, de liberté et d'évolution, tout cela me semble une étape nouvelle dans laquelle l'humanité paraît s'engager. J'ai souvent appelé de telles tendances des tendances artistiques parce que les arts ont toujours cherché à cultiver l'originalité, la nouveauté, parce que tous les actes nouveaux se sont d'abord présentés sous la forme artistique avant de prendre la forme pratique. Mais il est évident que ce mot n'est pas absolument juste car des arts ont existé à toutes les étapes du développement. L'art n'est pas autre chose que la mise en pratique des procédés d'excitation et il y a eu de l'excitation à toutes les époques. Il serait plus juste d'appeler ces tendances *des tendances progressives*, car l'idée de progrès et la recherche du progrès en sont le caractère essentiel.

Une des conséquences les plus remarquables de ces nouvelles tendances me paraît être le développement des conduites individuelles et originales, comprises et recherchées comme telles. On admet que chaque homme a son individualité sans réplique, on veut avoir vis-à-vis de lui une conduite également spéciale et individuelle. C'est la recherche de l'intimité, « parce que c'était lui, parce que c'était moi ». L'individualité est étendue même aux événements qui semblent avoir chacun des caractères propres, qui n'ont pas existé tels auparavant et qui ne se reproduiront jamais exactement les mêmes. Les sciences de l'histoire dont le développement caractérise cette période ont

sur ce point une attitude embarrassée. Elles répètent bien avec Aristote qu'il n'y a pas de science de l'individuel et qu'elles cherchent des lois générales, mais elles se complaisent dans l'érudition, dans la biographie qui met en lumière le fait individuel. Vraiment, si j'ose faire une comparaison semblable, l'historien se conduit comme le géographe qui décrit minutieusement les détails individuels propres à une région. Mais le géographe a une excuse, c'est qu'il nous fournit un guide précieux quand nous nous promènerons dans la région. Est-ce que l'historien ne conserve pas au fond de l'esprit une pensée qu'il n'ose pas avouer, c'est que l'homme se promènera un jour dans le passé ?

Les plantes se bornent à pousser dans l'espace, les premiers actes des animaux ont permis les mouvements, puis les déplacements du corps qui ont triomphé de plus en plus de l'espace. Les conduites en rapport avec le temps ont été bien postérieures et bien moins heureuses, car nous nous bornons encore à pousser dans le temps comme des plantes dans l'espace. La mémoire, ce commandement aux absents, ne s'applique au passé que fort indirectement et n'a pas de prise sur lui. Ce n'est qu'au niveau des conduites expérimentales que l'action humaine a utilisé le passé et encore dans une bien faible mesure. Les actes où interviennent les notions de progrès et de la création libre essayent de mordre sur le temps et de rapprocher le futur. Est-ce qu'un jour l'homme ne fera pas dans le temps des progrès analogues à ceux qu'il a faits dans l'espace ? L'évolution n'est pas terminée et l'action humaine a été et sera encore une source de merveilles.

Ces espoirs bien chimériques sans doute, mais consolants pourront peut-être faire pardonner l'aridité de ce long résumé. Excusez-moi d'avoir voulu vous présenter un tableau raccourci des diverses conduites humaines dans leur ordre d'évolution afin de vous donner le sentiment de la hiérarchie des fonctions psychologiques. Cette notion me semblait indispensable pour comprendre les oscillations de l'esprit.

5. - La convergence des études psychologiques

[Retour à la table des matières](#)

Les trois grands groupes de ces tendances inférieures, moyennes supérieures se séparent assez nettement et donnent naissance à des considérations particulières. Le fonctionnement des tendances supérieures constitue la vie normale des hommes de notre époque et de notre civilisation, il donne naissance aux conduites scientifiques, logiques et morales. Quand ce fonctionnement présente des troubles, on les considère comme des fautes ou des erreurs. Les tendances inférieures, intimement liées à la forme des organes, constitués eux-mêmes pour et par leur fonctionnement, constituent la vie animale, même chez l'homme et sont considérées volontiers comme des fonctions du système nerveux. Leurs défaillances et leurs troubles constituent les symptômes des maladies organiques du système nerveux, symptômes correspondant à des lésions que l'on peut constater.

Entre les deux, les tendances moyennes sont les plus embarrassantes et les plus intéressantes aujourd'hui. Ce sont des fonctions psychologiques par quelques côtés

analogues aux fonctions morales et logiques, mais elles ne sont pas uniquement régies par la logique et la morale, elles sont influencées par des besoins et des passions inférieures ; elles dépendent du corps et des tendances inférieures, mais n'ont pas des organes et des sièges bien déterminés. Leurs troubles sont trop graves et trop involontaires pour qu'on les confonde complètement avec les fautes et les erreurs, ils ne sont pas assez précis ni assez liés à des modifications organiques visibles pour qu'on les appelle des maladies organiques du système nerveux ; on considère ces fonctions comme le véritable objet de la psychologie, on fait de leurs troubles des névroses, des psychonévroses, des aliénations ¹. L'étude de ces fonctions moyennes a pris de nos jours, à la suite de rencontres particulières, une importance considérable.

Les études de psychologie parvenues à une époque de leur développement où elles cherchaient à sortir de la philosophie générale pour prendre un caractère scientifique, où elles cherchaient un objet d'observation et d'expériences ne pouvaient aborder immédiatement les tendances supérieures trop complexes et variables, objet réservé à la logique et à la morale. Plus tard on sera amené à faire la psychologie de la logique et de la morale, psychologie plus intéressante et plus utile qu'on ne le croit. Ces études de psychologie objective ne pouvaient pas non plus au début se porter sur les tendances inférieures, qui semblaient plus intéressantes pour l'anatomie et la physiologie que pour elles. L'étude du langage et des aphasies en particulier a été pendant longtemps troublée par des considérations anatomiques trop précoces. M. Marie a eu raison de chercher à rattacher les études de l'aphasie à des études plus psychologiques sur les démences et j'ai souvent déploré le peu d'intérêt que les psychologues accordaient à l'étude des démences, car cette étude nous amènerait à mieux comprendre le groupe des tendances intellectuelles primitives. D'autre part les phénomènes de la suggestion et l'hypnotisme, que les évolutions interminables du magnétisme animal ramenaient à la surface à cette époque, offraient des facilités plus apparentes que réelles à l'observation et à l'expérimentation. C'est pourquoi, il y a cinquante ans, la psychologie scientifique naissante s'orienta vers l'étude des névroses, des psychoses, des perturbations, de cet étage moyen des tendances, et devint la psychologie pathologique.

Le grand travail de la psychologie pathologique pendant cinquante ans n'a pas été stérile : il a d'abord mis en évidence un fait fondamental que l'on eut beaucoup de peine à admettre. C'est que les individus suggestibles pendant qu'ils reçoivent ou exécutent une suggestion, que les névropathes dans leurs crises, les aliénés quand ils délirent présentent une certaine et sérieuse transformation de leurs opérations psychologiques. La psychologie philosophique était une, les facultés de l'âme étaient les mêmes chez tous, les principes de la raison étaient universels et absolus et les philosophes étaient bien en peine pour expliquer comment un homme pouvait délirer. C'est la psychologie pathologique qui la première a répété inlassablement que tous les hommes n'étaient pas pareils, qu'ils ne pensaient pas tous de la même façon, que le même homme pouvait avoir à un certain moment un mode de pensée et à certain autre, un autre mode tout différent, qu'il y avait chez les névropathes deux psychologies, celle de leur état normal et celle de leur crise. Ce fut l'opposition de la pensée synthétique et de la pensée automatique, de la pensée supérieure et de la pensée inférieure, de la réflexion et du pithiatisme, etc.

¹ Cf. The relation of neuroses to psychoses. *Conférence au centenaire de Bloomingdale hospital*, 1921.

Comme on étudiait des suggestionnés et des délirants, c'est-à-dire des individus qui affirment d'une manière anormale, ce fut dans le domaine de la croyance que se firent les études les plus approfondies et c'est dans le mécanisme de la croyance que l'on constata les différences les plus frappantes entre les deux psychologies. Les croyances absurdes, contraires aux principes de la raison, remplies de contradictions, acceptées hâtivement sans motifs conscients, sous l'influence de sentiments trop personnels et trop momentanés s'opposaient aux modes de croyance plus rationnels, plus calculés, plus réfléchis. Les doutes, les aboulies, les délires, comme les suggestions étaient toujours des désordres de la croyance réfléchie et manifestaient la prédominance du mode d'une croyance inférieure. Nos premières études qui remontent déjà à trente ans essayaient de distinguer plusieurs de ces stades moyens dans lesquels s'édifient les diverses formes de la croyance. C'est pour donner une place au moins approximative à ces stades de la croyance dans un tableau général de l'évolution psychologique que je me suis aventuré dans une entreprise téméraire. J'ai essayé dans mon enseignement depuis vingt ans d'indiquer une esquisse de ce tableau et d'étudier l'évolution de toutes les fonctions psychologiques depuis les stades élémentaires jusqu'aux plus élevés.

C'est cette esquisse qui a été présentée dans mes leçons à l'Université de Londres que je viens de reproduire ici.

Les études de la psychologie pathologique devaient nécessairement s'étendre : elles ne pouvaient pas rester limitées à la considération et à la distinction des stades appartenant au groupe moyen des tendances ; elles n'ont pas tardé à se préoccuper des stades inférieurs. La psychiatrie n'avait pas seulement déterminé le débile mental qui, comme nous le verrons, est arrêté au premier stade du groupe moyen, elle avait déjà, avec plus ou moins de précision, dessiné les types de l'imbécile et de l'idiot. Plusieurs ouvrages importants montraient que l'idiot a une mentalité spéciale distincte de celle des enfants normaux et qu'il a besoin d'une éducation spéciale adoptée à cette mentalité. Le dernier ouvrage intéressant sur cette étude « stades et troubles du développement psycho-moteur et mental chez l'enfant » de M. Henri Wallon, (1925) exprime cette notion avec beaucoup de précision et cherche à déterminer chez les enfants déficients plusieurs stades de ce développement qu'il appelle le stade émotif, le stade sensitivo-moteur, le stade projectif. Cet auteur se rattache, sans le dire à mon avis avec assez de précision, à cette psychologie pathologique française qui depuis trente ans interprète les troubles des malades comme des arrêts ou des régressions à des stades différents de l'évolution. Mais ce qui est intéressant c'est qu'il essaye d'appliquer cette même interprétation aux stades les plus élémentaires. En un mot, si je ne me trompe, c'est la psychologie pathologique qui a la première abordé ces interprétations qui donneront naissance à la psychologie génétique.

À côté de la psychologie pathologique s'est développée une autre étude qui croyait avoir un objet tout à fait différent, la psychologie des enfants. Il ne s'agit pas des enfants anormaux -et déficients, il s'agit des enfants normaux qui ne diffèrent des adultes que par l'insuffisance de leur développement. Cette psychologie, malgré quelques travaux remarquables sur l'adolescence, n'étudiait pas précisément les jeunes gens qui présentaient comme l'adulte des fonctions supérieures ; elle n'insistait pas en général sur l'enfant tout petit, pendant les premiers mois, quand il est encore réduit aux fonctions inférieures. En général cette étude psychologique de l'enfant s'est surtout intéressée à l'enfant de 3 à 10 ans, qui parle assez pour être compris facilement, qui donne lieu à des notations faciles. Ces travaux qui ont commencé avec les

livres célèbres de Preyer, de Pérez, ont abouti récemment à l'ouvrage remarquable de M. Jean Piaget, « *Le langage et la pensée chez l'enfant* », 1923.

L'idée fondamentale qui se dégage de ce dernier ouvrage c'est qu'on a eu grand tort « de considérer la pensée de l'enfant en lui appliquant les moules, les patrons de l'esprit de l'adulte, de l'envisager en logicien plus qu'en psychologue ». L'enfant dans les 7 premières années a une psychologie à lui et ce n'est que vers 7 ans qu'il commence à prendre celle de l'adulte. « L'esprit de l'enfant se tisse sur deux métiers différents en quelque sorte superposés l'un à l'autre. » Bien des faits bizarres nous montrent des transitions, des mélanges entre ces deux modes de pensée. Dans le premier de ces modes qui s'étend surtout de 3 à 6 ans, il a une manière de croire et de vouloir qui lui est propre. Cette croyance entre autres traits particuliers est symboliste, autiste, égocentrique, elle tient compte des dispositions momentanées du sujet lui-même, de ses tendances, de ses sentiments beaucoup plus que des objets extérieurs, des autres personnes et surtout des règles de la raison. Elle s'oppose à la pensée de l'adulte objective, socialisée, logique.

Une troisième étude psychologique s'est développée un peu plus tard sous le nom de sociologie : elle prenait comme objet les conduites sociales des hommes normaux et adultes, ce qui, disait-elle, la séparait absolument de toute autre psychologie. Mais en réalité toute psychologie étudie des conduites sociales puisque l'homme ne vit qu'en société : les conduites psychologiques un peu élevées étant construites sur les conduites inférieures les supposent comme les étages de la maison supposent le rez-de-chaussée. Les tendances sociales étant parmi les tendances les plus élémentaires, la plupart des faits psychologiques, sauf les réflexes et les premiers actes perceptifs, sont sociaux de quelque manière. Mais la sociologie ne s'occupait pas particulièrement des phénomènes sociaux supérieurs, objets des sciences morales déjà existantes, elle ne s'occupait pas non plus des phénomènes sociaux inférieurs qu'elle laissait à la psychologie et la physiologie animale. Les sociologues ne considéraient pas des populations très primitives comme étaient par exemple celles de l'âge de la pierre taillée. Il y aurait à faire une étude psychologique intéressante sur les hommes qui fabriquaient les haches en pierre taillée et qui s'en servaient, elle nous expliquerait les tendances intellectuelles élémentaires. Mais la sociologie n'a pas abordé cette étude si difficile. Elle a cherché des populations capables de parler, d'utiliser le langage dans l'action, d'établir des institutions, c'est-à-dire de stabiliser des croyances, en un mot elle s'est tournée également vers les hommes du niveau psychologique moyen. Les sociologues ont trouvé des documents assez précis sur des populations sauvages correspondant à la partie inférieure de ce stade. De même que la psychologie pathologique avait été séduite au début par les hystériques suggestibles, la sociologie fut conquise par les Aruntas de l'Australie et les Indiens de l'Amérique du Nord. Nous pourrions nous rendre compte des résultats obtenus par la thèse de M. Gérard Varet, *L'ignorance et l'irréflexion*, 1898, par le livre de Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, 1912, par les ouvrages de M. Lévy-Bruhl, *Les fonctions mentales dans les sociétés primitives*, 1910, *La mentalité primitive*, 1922.

Le premier résultat de ces études semble être un étonnement : « Ces gens-là ne pensent pas comme nous ». Nous ne pouvons par notre logique nous rendre compte des croyances, des idées de ces primitifs. Leur croyance n'obéit pas à nos règles logiques et, chose abominable, elle n'obéit pas au principe d'identité, elle réunit des choses qui nous semblent contradictoires. Les Australiens croient à des communions intimes que nous ne comprenons pas, le sujet est tour à tour lui-même et l'être auquel il participe. La raison de ces mélanges inattendus c'est que ces individus déterminent

leur croyance par des sentiments profonds, par des satisfactions que procure le contact intime de l'être ¹. Une foule de choses, des images, des rêves, des prévisions provoquent des affirmations brutales aussi certaines que les perceptions de l'état de veille. Ces auteurs en arrivent à cette conclusion qu'il y a une mentalité prélogique tout à fait différente de notre mentalité prétendue logique. Les études de cette psychologie sociologique arrivent donc elles aussi à déclarer que la pensée des hommes n'est pas toujours et partout la même, que dans son évolution elle a traversé une série d'étapes ; que certaines populations sont arrêtées à une étape, les autres à une autre et qu'en un mot il y a des stades du développement psychologique.

Enfin la psychologie proprement dite, qui, par peur de la métaphysique s'était jetée dans les mathématiques, dans une prétendue anatomie du cerveau, dans une pseudo-physiologie des vasomoteurs, a fini par revenir à son véritable objet, l'étude des conduites humaines et, sous l'influence d'une école qui est surtout américaine, avec les Royce, les J. M. Baldwin, les Mac Dougall elle a pris de plus en plus les caractères d'une *psychologie génétique*. Elle a cherché à montrer les formes primitives, les grandes transformations, les stades qu'ont présentés les diverses fonctions de l'esprit humain.

En réalité ces diverses disciplines qui se sont développées ou qui ont cru se développer indépendamment l'une de l'autre sont arrivées à des conclusions dont la ressemblance est frappante. Elles essayent bien de conserver leur indépendance en disant que les faits étudiés par elles se présentent dans des conditions très différentes qui les transforment. La psychologie infantile nous dira que la forme de croyance symbolique, égocentrique, irrationnelle que nous appelons la croyance élémentaire dépend de l'état d'enfance, puisqu'elle se transforme vers 6 ou 7 ans, qu'elle est accompagnée par le parler enfantin, par l'absence d'expérience et de connaissances du petit enfant. M. Lévy-Bruhl est disposé à rattacher la croyance des sauvages aux institutions dans lesquelles ils vivent, à l'ensemble des croyances analogues qui les environnent. Sans aucun doute ces conditions différentes modifient un peu les phénomènes et donnent naissance à des variétés. Je suis disposé à accorder plus tard une certaine importance à une de ces conditions. L'état d'esprit n'est pas exactement le même dans la croyance élémentaire quand le sujet a connu autrefois la forme de croyance supérieure : il en garde les expressions et les souvenirs qui altèrent la pureté de la croyance élémentaire. Mais ce sont là des modifications que l'on peut prévoir et qu'il est facile d'analyser.

Il reste ce fait brutal, c'est que des individus adultes et vivant à notre époque, dans notre milieu, présentent dans certaines circonstances une forme de pensée et de croyance identique à celle des petits enfants et à celle des sauvages. N'a-t-on pas déjà remarqué que les psychopathes ont une pensée enfantine et une pensée de primitifs ? Combien de fois n'ai-je pas répété à des scrupuleux qu'ils raisonnaient comme des bébés et qu'ils avaient des superstitions dignes de peuplades nègres. On peut dire inversement que les primitifs nous donnent l'impression d'enfants ou de demi-fous. Une malade intéressante, dont je rappellerai tout à l'heure l'observation, Sophie, nous répète qu'elle est un rat et qu'elle va nous mordre en faisant couic, couic, qu'elle participe aux vertus de sa mère en léchant le crachat qu'elle a mis par terre, parce que sa mère l'a nourrie de son lait et que tout ce qui vient de son corps est sa mère. Elle croit que sa mère est en même temps à Grenoble où elle habite et à Paris sous le tapis de la chambre et elle déclare que toutes ces belles croyances lui sont révélées, qu'elles

¹ LEVY-BRUHL. *Les fonctions mentales primitives*, 1910, p. 454.

sont sacrées, sacrées ! Nous venons de voir que Madeleine, pendant qu'elle est enfermée dans une armoire bien chaude est à la fois Marie qui accouche, Jésus qui naît et Madeleine qui voit et raconte. Nous verrons encore dans cet ouvrage bien des observations analogues de malades âgés, vivant au XXe siècle parmi nous et affirmant de la même manière que des enfants de quatre ans et des Aruntas d'Australie, avec le même symbolisme, le même égocentrisme et les mêmes contradictions.

L'identité se poursuit jusque dans les détails. M. Lévy-Bruhl remarque avec un certain étonnement que les sauvages peuvent avoir des croyances absurdes et les idées les plus bizarres sur la causalité et cependant se conduire en pratique d'une manière parfaitement correcte : « Ils usent de la liaison effective des causes et des effets dans la construction des ustensiles et des pièges et font souvent preuve d'une ingéniosité qui implique une observation très fine. » Il ajoute très justement que « posséder un mode d'activité, ce n'est pas posséder du même coup l'analyse de cette activité et la connaissance réfléchie des processus qui l'accompagnent ¹ », ce qui est une remarque psychologique et non sociologique. On voit d'ailleurs dans ces livres que ces sauvages attribuent aux esprits des rochers la fécondation des femmes devenues enceintes parce qu'elles ont passé trop près d'eux, mais que cependant ils font des enfants comme tout le monde.

Les névropathes présentent exactement les mêmes contradictions de conduite. Une femme que j'ai décrite autrefois croit dans son délire qu'elle est transformée en lionne, qu'elle est une lionne. Elle marche à quatre pattes, elle rugit, elle gratte avec ses griffes dans un tiroir, en fait sortir des photographies, choisit des photographies d'enfants et les dévore. Peut-on imaginer un plus beau symbolisme et une plus belle absurdité? Mais quand il s'agit de dîner, elle refuse des papiers et mange sa soupe avec une cuiller. Une femme dans une crise de doute m'écrit la lettre suivante : Je suis de nouveau bien malheureuse, incapable d'écrire ou de lire un mot. J'ai devant moi une lettre de ma fille et je ne puis la lire parce que je ne comprends absolument pas comment des points noirs sur du papier peuvent porter la pensée de quelqu'un, voulez-vous m'écrire un mot pour me dire quand je puis venir vous voir ? » Mais enfin ! Si elle ne peut pas comprendre un mot écrit, pourquoi m'écrit-elle et pourquoi me demande-t-elle une réponse écrite ? Dans tous ces cas qui sont innombrables le trouble n'existe que dans les actes de croyance réfléchie, dans l'établissement réfléchi d'une relation entre la parole et l'action faite par les membres. Quand la question de croyance ne se pose pas, quand il s'agit de l'acte tout seul effectué avec les membres, il n'y a aucun trouble. La modification psychologique est bien la même, qu'il s'agisse des sauvages ou qu'il s'agisse des malades.

De temps en temps M. Lévy-Bruhl reconnaît qu'il s'agit chez les sauvages d'une modification psychologique banale. Dans le premier chapitre de son ouvrage sur « la mentalité primitive » il nous dit : « le fait essentiel c'est que les sauvages ne savent pas réfléchir... On constate chez le primitif une aversion décidée pour le raisonnement, pour les opérations discursives de la pensée... L'Africain Bantou ne réfléchit à rien à moins qu'on ne l'y force, c'est un point faible, c'est sa caractéristique. » Je m'attendais alors à une étude sur ces mentalités incapables de réflexion qu'il n'est pas nécessaire de chercher bien loin. Mais l'auteur tourne court et rattache tout aux représentations collectives de la tribu et aux institutions d'un village nègre Bantou pour être incapable de réflexion, comme si les institutions n'étaient pas bien plutôt la conséquence et l'expression de la mentalité de ces nègres que leur cause.

¹ Lévy-Bruhl. *La mentalité primitive*, 1922, p. 92.

Que les auteurs croient la science qu'ils étudient très différente de celle qu'étudiaient les autres afin de s'isoler, peu importe. Quand on fera la psychologie de l'écrivain et la psychologie du psychologue on verra que le travailleur a souvent besoin de croire son étude originale et exceptionnelle afin d'avoir le courage de la continuer. Il y a des individus qui ont besoin de découvrir l'Amérique pour avancer d'un kilomètre sur un chemin battu de la montagne. Cela n'enlève rien à l'intérêt de leurs observations et cela n'en change pas la nature. Je crois au contraire que cette séparation artificielle des observations d'un même fait a rendu service à la science. Si ces observations faites isolément se répètent, cela augmente leur vraisemblance et leur valeur. Quand les voyageurs, isolés les uns des autres, ont monté chacun de leur côté sans se voir et quand ils arrivent cependant à se rencontrer, c'est qu'ils étaient sur la même montagne et qu'ils approchent du sommet.

La plupart des études psychologiques semblent converger vers cette idée, c'est que la conduite des hommes comme celle des animaux évolue et se transforme perpétuellement et que la pensée, forme particulière de la conduite, ne se présente pas toujours de la même manière. On peut pour la commodité de l'étude établir des stades, des paliers dans cette évolution contraire. Au niveau moyen du développement de l'esprit se trouvent deux stades où les volontés et les croyances sont soumises à des lois différentes. Nous avons signalé ces deux stades dans le tableau hiérarchique général des tendances. La convergence des études psychologiques sur la distinction de ces deux stades nous montre qu'ils ont pour l'interprétation des malades, des enfants, des primitifs une importance particulière.

De l'angoisse à l'extase. Tome I :
Deuxième partie "Les croyances"

Chapitre II

Les deux croyances

[Retour à la table des matières](#)

Puisque ces deux formes de volonté et de croyance ont pris de nos jours une telle importance, puisque la distinction de l'affirmation immédiate et de l'affirmation réfléchie joue un rôle dans l'explication de la pensée enfantine, de la pensée de certaines peuplades sauvages aussi bien que dans l'interprétation des névro-psychoses, il faut reprendre avec plus de précision l'étude de ces deux formes de la croyance.

L'étude de la forme supérieure, de la croyance réfléchie sera faite naturellement d'après l'analyse des individus normaux capables de réflexion en prenant soin seulement de ne pas mêler avec la simple réflexion les activités plus élevées, rationnelles ou expérimentales. L'étude de la forme inférieure, de la croyance pithiatique sera faite d'après les documents que nous fournissent les trois études psychologiques dont on a vu la convergence.

Il est impossible dans cet ouvrage d'étudier complètement tous les caractères de ces deux croyances comme je l'ai fait dans mon enseignement, je dois me borner à les

comparer en me plaçant à trois points de vue. En premier lieu examinons ces deux croyances au point de vue que l'on peut appeler logique, en considérant la manière dont elles se soumettent plus ou moins correctement à des règles générales dont l'origine est sociale, en un mot considérons l'adaptation de ces croyances à la société. 2° Examinons les connaissances que ces deux croyances fournissent sur le monde extérieur, leur adaptation à la réalité donnée. 3° Étudions dans ces deux croyances la connaissance intérieure de la personnalité, l'adaptation à l'organisme lui-même.

1. - Le caractère logique des croyances

[Retour à la table des matières](#)

Une des plus curieuses erreurs psychologiques a été autrefois la conception du caractère universel et nécessaire de la raison. Les principes de la raison s'appliquent nécessairement, disait-on, car il est impossible d'avoir simultanément deux conduites contradictoires. On confondait complètement les lois physiques des mouvements et les lois psychologiques des croyances. Sans doute il y a des mouvements qui s'opposent et qui ne peuvent pas être réunis : on ne peut tourner à la fois à droite et à gauche, on ne peut pas à la fois avaler et vomir, etc. Mais c'est là une opposition physique et non une opposition psychologique. Quand plus tard les actions sont accompagnées, puis remplacées par des paroles, la situation change complètement. Le langage inconsistant qui s'est développé dans les bavardages, dans les jeux de parole, dans les rêveries, dans la mémoire elle-même et qui n'associe plus étroitement la parole et le mouvement des membres permet de juxtaposer et de mélanger les paroles les plus contradictoires. Celles-ci ne sont incompatibles que si on les remplace par les actes correspondants, mais si elles n'ont plus qu'une liaison vague avec ces actes elles peuvent être rapprochées très facilement et quand l'affirmation vient se joindre à ces paroles elle peut créer les croyances les plus contradictoires et les plus absurdes.

On peut le voir facilement dans les croyances des enfants, dans celles des débiles mentaux. J'ai décrit autrefois cette jeune fille qui affirmait sérieusement qu'un éléphant était entré dans la chambre tout en reconnaissant que la porte était toute petite. J'ai étudié dans mes cours sur les croyances deux malades débiles du service de M. Nageotte à la Salpêtrière qui racontaient avec satisfaction une foule d'histoires absurdes et qui, même quand on attirait leur attention, continuaient à affirmer les choses les plus contradictoires.

On retrouve des observations du même genre dans les ouvrages qui étudient l'état mental des populations prélogiques que je situe au milieu de ce stade assératif. M. Gérard Varet *L'ignorance et l'irréflexion*, 1898, p. 108), M. Baldwin (*Théorie génétique de la réalité*, traduction de M. Philippi, 1921, p. 65, 70, 71) et surtout M. Lévy-Bruhl dans ses deux livres sur la mentalité primitive ont constaté non sans quelque étonnement les absurdités qui sont l'objet des croyances convaincues des primitifs : « Il y a un mélange entre l'enfant né ou à naître, son père, sa mère ou tous les deux... les actes du père se mêlent à ceux de la mère ou à ceux de l'enfant... Le

Bororo prend lui-même les médicaments quand l'enfant est malade et on connaît les pratiques singulières de la couvade ¹ ».

M. Lévy-Bruhl est disposé à expliquer ces croyances par une loi de participation qui jouerait chez ces individus un rôle analogue à celui que nous accordons au principe de non contradiction. Il est vrai que maintenant nous pouvons résumer un certain nombre de ces croyances par cette idée d'une participation, mais il me semble douteux que les primitifs aient une idée semblable et qu'ils en fassent une règle de leurs croyances. Pour qu'il y ait participation il faut d'abord qu'il y ait distinction précise des deux choses, de l'esprit des ancêtres d'un côté et d'un corps vivant de l'autre, d'un être dans un endroit et d'un autre être dans un autre endroit, d'une idée et d'un esprit, etc. Quand ces distinctions sont faites on peut faire participer les deux termes, c'est ce que nous faisons quand nous disons qu'un associé participe aux bénéfices d'une entreprise. Il n'est pas probable que les primitifs fassent ces distinctions et ces rapprochements. Il s'agit non de termes distincts que l'on fait participer, mais de croyances confuses à des formules verbales que l'on rapproche, simplement parce que ce rapprochement est séduisant, sans tenir compte du sens des mots qui impliquent des actions opposées.

C'est ce que l'on peut constater d'une façon assez expérimentale en étudiant les croyances des individus suggestionnés. Delbœuf décrivait autrefois cette expérience amusante : il avait suggéré à une somnambule qu'on lui avait coupé la tête et que dorénavant elle devait vivre sans tête. La pauvre fille se promenait dans la chambre en tâtant son cou, mais sans jamais élever les doigts au-dessus de la coupure imaginaire. Elle se regardait dans une glace en disant : « C'est bien laid et c'est bien triste de ne plus avoir de tête ». Un assistant fit remarquer maladroitement que pour voir dans la glace et pour parler il fallait avoir des yeux, une bouche et par conséquent une tête. Cette remarque détermina chez la somnambule un grand trouble et la réveilla, mais auparavant elle n'avait pas senti elle-même l'opposition complète des deux parties de sa croyance. On lui avait dit avec autorité qu'elle n'avait plus de tête et elle le croyait parce qu'elle était disposée à ce moment à affirmer tout ce qu'on lui disait de cette manière, elle gardait ses yeux et sa bouche parce qu'on n'en avait pas parlé et réunissait la présence des yeux et l'absence de la tête grâce à l'inconsistance du langage. Je ne suis pas certain qu'il y ait davantage dans les apparentes participations des primitifs, leurs affirmations les satisfont momentanément et ils ne se préoccupent pas des choses, des actions impliquées dans les paroles et qui sont inconciliables, cela rend leur croyance contradictoire à nos yeux quoiqu'elle soit parfaitement possible chez eux.

Pour que l'affirmation et la croyance soient arrêtées quand les termes impliquent des actions opposées et inconciliables, il faut un nouvel acte surajouté à la simple croyance asséritive. Il faut que la pensée d'une règle vienne s'opposer à l'affirmation. Cet acte n'est exécuté d'une manière correcte qu'au stade rationnel quand l'esprit est devenu capable de donner de la force à des formules logiques ou morales et de les transformer en ordres puissants. Nous n'avons pas à étudier ici ce stade trop élevé ; mais déjà au stade réfléchi des règles logiques et morales peuvent avoir quelque importance.

La croyance réfléchie est formée par une discussion avec les autres membres de la société, discussion qui finit par devenir interne chez un individu isolé mais qui garde

¹ Lévy-Bruhl, *Les fonctions mentales dans les sociétés primitives*, 1910, p. 300 et sq.

toujours son caractère primitif de discussion sociale, Les autres *socii*, pour les désigner par l'expression dont se servait M. Baldwin, ont opposé aux tentations d'affirmation leurs propres croyances. Celles-ci ne sont pas toujours individuelles, elles sont souvent communes à un grand nombre et constituent les croyances de la société. Celui qui essaye de soutenir une croyance différente a de la peine à la défendre, il apprend à ses dépens qu'il est dangereux de contredire les croyances communes. Cette règle de concordance sociale, qui impose une certaine harmonie dans les croyances d'un groupe social deviendra au stade rationnel le point de départ du principe de non contradiction : il deviendra interdit de se contredire soi-même comme de contredire les autres sans raison. Mais déjà au stade réfléchi, cette règle intervient au moins de temps en temps et détermine une certaine cohérence des croyances. Comme toutes les tendances principales de l'individu ont été évoquées par la réflexion avant la décision de croyance, celle-ci ne risque pas de se trouver plus tard en opposition avec des tendances puissantes déterminant d'autres affirmations. Diverses règles de croyance ont d'ailleurs été formulées déjà par les chefs et les religions et elles s'ajoutent à cette règle de concordance. Il en résulte une certaine correction dans les croyances réfléchies, même quand il n'y a pas encore une conduite vraiment rationnelle et morale.

Au contraire, la croyance pithiatique du stade assératif antérieur à la réflexion n'est soumise régulièrement à aucun contrôle et elle profite largement de cette possibilité de contradiction que nous venons de constater. De temps en temps, l'énoncé d'une règle sociale déjà formulée et qui se présente avec puissance peut lui donner une apparence cohérente. Mais c'est tout à fait accidentel et cette croyance est soumise à une foule d'influences qui profitent de l'inconsistance du langage et font affirmer n'importe quoi. Un désir puissant peut accompagner une formule verbale et on croit ce que l'on désire ; l'amour du merveilleux, la tendance à l'obéissance se joignent à l'énoncé de la proposition ; quand une voix puissante affirme la formule, nous croyons parce qu'un autre croit ou fait semblant de croire. L'affirmation n'est arrêtée par aucun contrôle et aucune règle n'est appliquée à moins qu'une règle sociale de croyance n'ait été formulée à ce moment par accident. Il en résulte, comme nous l'avons vu en rappelant les faits de suggestion, que les croyances de ce stade sont très souvent absurdes et ne tiennent aucun compte des principes de la raison. Cette opposition entre les croyances cohérentes ou relativement cohérentes et les croyances incohérentes ont un des grands caractères qui séparent les deux formes de la croyance réfléchie ou assérative.

Ce problème de la correction ou de l'incorrection des affirmations, de leur obéissance ou de leur désobéissance à des lois, se présente nettement à propos d'un fait particulier, souvent signalé sans être toujours bien compris, *le mensonge des névropathes*.

À la séance du 9 mars 1922 de la Société de Psychologie le Dr F. L. Arnaud a soulevé de nouveau d'une manière intéressante le problème « de la sincérité de certains délirants ». Il rappelle que chez tous les aliénés il y a des contradictions entre les conduites et les affirmations qui étonnent et jettent le doute sur la profondeur de leurs croyances délirantes. Mais le problème se pose surtout à propos des obsédés, des scrupuleux, des psychasténiques devenus délirants. Il rappelle l'énorme exagération, l'absurdité manifeste du délire, l'abus des raisonnements, les oscillations de ce délire qui par moments semble n'être pas pris tout à fait au sérieux par le malade.

D'un côté toute leur conduite, au moins dans certaines périodes, appuie leurs affirmations. Ils souffrent pour leurs idées, ils savent que c'est à cause d'elles qu'on les surveille étroitement, qu'on les interne, qu'on leur impose une existence très pénible, cependant ils ne cessent pas de s'accuser et ils réclament des traitements encore plus durs et ils se les imposent eux-mêmes. Le jeune homme qui s'accuse de sodomie et de bestialité, qui croit faire dérailler les trains en lançant des cailloux avec ses pieds réclame une prison munie de portes de fer d'où il ne pourra vraiment pas sortir. La jeune fille qui dit avoir empoisonné son père et caché des morceaux du cadavre dans tous les meubles écrit au Procureur de la République pour se dénoncer. Si la conformité des actes aux idées est encore le meilleur critérium de la conviction et de la sincérité, il devient difficile de contester à ces malades l'une ou l'autre.

Et cependant sont-ils vraiment convaincus, sont-ils même véridiques quand ils s'accusent de ces crimes monstrueux et invraisemblables ? Il semble bien que non, ils se contredisent très souvent dans leur narration de ces crimes. Dans les moments de détente si fréquents chez eux la plupart reconnaissent « qu'ils disent des bêtises », qu'ils sont des malades. Clarisse qui se dit mariée avec un Apache éclate de rire quand son frère lui dit en plaisantant : « Ce n'est pas gentil de ne pas m'avoir présenté à mon beau-frère ». Quelquefois ils avouent même avoir menti : Mme V. finit par reconnaître qu'elle s'accuse souvent à faux. « Il faut bien, ajoute-t-elle, que je vous fasse connaître quelle criminelle je suis ! Il faut bien que j'arrive à vous convaincre que je mérite tous les châtiments ! » Les mensonges ne sont-ils pas évidents ?

Pour concilier ces contradictions M. Arnaud conclut que ces malades ont vraiment une conviction profonde, mais que cette conviction ne porte pas sur les faits précis dont ils s'accusent, qu'elle porte seulement sur le sentiment de leur culpabilité. « Peu leur importe donc la nature de l'accusation, peu leur importe que les faits allégués soient inexacts, pourvu qu'ils imposent à autrui la conviction dont ils sont pénétrés... Il suffit qu'ils aient la pensée d'un crime pour qu'ils se croient aussitôt capables de le commettre ; de là à prétendre l'avoir commis, n'y a qu'un pas. Mais ce pas ils ne le font pas, du moins ils ne le font pas toujours ni complètement ». En somme, malgré quelques restrictions que nous reverrons, M. Arnaud laisse entendre que ces malades sont excusables pour bien des raisons, mais qu'ils n'en font pas moins des mensonges.

Cette opinion se rattache à une conception qui est aujourd'hui de nouveau très à la mode, celle qui attribue aux névropathes une disposition générale et constante au mensonge. Autrefois régnait une interprétation éminemment simpliste que Legrand du Saulle admettait en partie ¹ et qui expliquait tous les troubles des névropathes et surtout ceux des hystériques par le mensonge et la simulation. Charcot ², Pitres ³, Gilles de la Tourette ⁴ et moi-même ⁵ avons eu souvent l'occasion de protester contre cette incrimination que rien ne justifie et qui repose surtout sur une belle ignorance psychologique. Cependant cette opinion, suspendue un moment, réapparaît d'une manière plus générale, non seulement à propos des hystériques mais à propos de beaucoup d'autres névropathes. Dupré a décrit sous le nom de mythomanie quelques formes de névrose dans lesquelles la manie du mensonge jouait un certain rôle ; on

¹ LEGRAND DU SAULLE, *Etat physique et mental des hystériques*, 1883.

² CHARCOT, *Leçons du mardi*, 1887, p. 297.

³ PITRES, *Les hystériques*, II, p. 55.

⁴ GILLES DE LA TOURETTE, *Traité de l'hystérie*, 1891, p. 489.

⁵ *L'automatisme psychologique*, 1889, p. 216. *État mental des hystériques*, 2e édit., 1911, p. 187, 191.

s'est emparé de ce mot pour attribuer « une constitution mythomaniaque » à toutes sortes de malades et pour se dispenser de les comprendre. C'est pourquoi l'étude présentée par M. Arnaud sur la sincérité de certains délirants m'a semblé intéressante et importante et j'ai répondu à sa communication par une brève étude sur le mensonge dont je reproduis ici les points principaux.

Dans le mensonge proprement dit le sujet affirme extérieurement une proposition tandis qu'il la nie intérieurement : c'est là une opération psychologique assez complexe qui suppose établie et utilisée la distinction des deux formes du langage, le langage extérieur et le langage intérieur, ainsi que la distinction des idées et des actions.

La séparation des deux langages doit se faire graduellement même aux stades primitifs, intellectuel et assératif. L'homme constate rapidement que certaines paroles prononcées avec force sont entendues par les autres hommes, c'est-à-dire déterminent des réactions variées, des répétitions, des obéissances, des résistances, des réponses, etc., et il construit ainsi la parole extérieure. D'autres paroles faites avec un faible souffle ne sont entendues, ne déterminent ces réactions que chez les hommes tout proches et certaines autres encore plus faibles, exécutées presque sans aucun mouvement de la langue ou des lèvres ne déterminent aucune réaction chez les assistants. Cependant elles ont une existence pour le sujet qui les prononce, car elles peuvent déterminer des réactions en lui-même, des obéissances, des résistances, des réponses ; c'est là la définition même des phénomènes de conscience et ces paroles intérieures sont dites n'exister que dans la conscience. Cette notion des paroles purement internes auxquelles nous pouvons seuls répondre constitue une partie réservée dans l'individu, son for intérieur qu'il tient à l'abri des indiscrétions d'autrui. Un des troubles les plus curieux du délire de persécution, le vol de la pensée au moins dans une de ses formes nous montre la perturbation des individus quand ils sentent violé ce for intérieur par des ennemis qui répètent leurs pensées, qui y répondent.

Cette forme du langage intérieur permet de nous parler à nous-mêmes sans que les autres hommes puissent l'entendre et puissent réagir. Il est souvent utile de dissimuler une action, la marche, la fuite, l'attaque dissimulées jouent un rôle dans beaucoup de ruses qui existent depuis le stade des conduites perceptives. La parole peut devenir dissimulée comme la marche et même peut se dissimuler plus facilement et plus complètement. Les intentions ne sont que des croyances non encore réalisées en actions, ce sont des paroles avec affirmation. Il est souvent utile de dissimuler des intentions comme des actions, aussi la dissimulation des intentions, la confiance à un individu et non à un autre, le silence complet sur certains points jouent un rôle important dans beaucoup de conduites, des primitifs, des débiles ou des malades. Je crois même que ces paroles purement intérieures, ces intentions cachées ont joué un grand rôle dans la construction de la notion des Esprits qui sont des hommes que l'on ne peut ni voir, ni entendre et qui ont des intentions dissimulées.

Mais ces mutismes, ces dissimulations, ne sont pas encore le mensonge proprement dit. Pour que celui-ci apparaisse il faut appliquer au langage lui-même les procédés de ruse qui consistent à simuler une action différente de celle que l'on fait en réalité. Il faut exprimer extérieurement une affirmation différente de celle qui est formulée intérieurement. Bien des raisons peuvent déterminer les hommes à faire cette affirmation extérieure, bien qu'ils n'y joignent pas une croyance interne. Les actes des autres sont déterminés par leurs croyances et nous pouvons modifier ces actes en leur inspirant par nos affirmations les croyances que nous désirons. Un

enfant paresseux craint que sa mère ne le force à travailler : il lui affirme que le professeur n'a pas donné de devoirs, quoiqu'il se souvienne parfaitement que le professeur en a donné plusieurs. Baldwin disait déjà : « l'essentiel du mensonge c'est l'adoption d'un moyen social pour produire la conviction chez les autres ! »¹

Cette combinaison de langage qui constitue le mensonge est fort difficile à réaliser complètement. Il faut maintenir simultanément deux affirmations différentes, l'une en intention intérieure, l'autre en acte de parole extérieure, sans que l'une supprime l'autre. Au stade pithiatique des croyances immédiates l'affirmation intérieure entraîne l'action : c'est le principe de la suggestion si caractéristique de ce niveau mental. L'individu débile est disposé à faire ce qu'il croit, ce qu'il a l'intention de faire : il ne sait pas encore distinguer les phénomènes psychologiques les uns des autres par des nuances délicates qui donnent à l'un plus de réalité qu'à l'autre et plus de force pour se réaliser, il les met tous sur le même plan. Ce que croient ces individus, ils le disent et ce qu'ils ne disent pas ils ne le croient pas. Des individus de ce genre ont déjà de la peine à arrêter l'expression extérieure de leur intention par la dissimulation et ils n'y réussissent qu'en considérant cette dissimulation comme une forme d'exécution de l'intention, comme un moyen de succès. Formuler une autre affirmation sans trahir la première est presque toujours au-dessus de leurs forces. On voit les débilés de ce genre se trahir à chaque instant et exprimer leur affirmation véritable : on dit communément qu'ils ne savent pas mentir. D'autre part, s'ils arrivent à exprimer avec netteté l'affirmation différente de leur croyance interne, ils se suggestionnent eux-mêmes, ils perdent leur croyance intérieure et ils adoptent celle qu'ils expriment extérieurement. Il y a là un phénomène qui est différent du mensonge proprement dit et on pourrait exprimer par le mot *délusion* cette erreur du sujet qui se trompe lui-même par une affirmation destinée à tromper les autres.

Pour que le mensonge complet soit possible il faut une nouvelle conduite plus développée, il faut que la suggestibilité soit diminuée par l'habitude d'arrêter les formules verbales avant de les transformer en affirmations, il faut l'habitude de conserver les formules verbales sous la forme de simples idées qui ne sont pas encore affirmées et qui subsistent sous cette forme. C'est l'œuvre de la réflexion et je suis disposé à croire que seuls les individus capables de réflexion sont capables de mentir parfaitement. L'apparition du mensonge est le signe d'un développement mental important et devient l'origine d'une foule de phénomènes supérieurs. Il peut apparaître alors toutes les fois que la réflexion, le calcul des intérêts, l'égoïsme le présentent comme avantageux.

D'autre part le mensonge est dangereux pour la vie sociale, il peut altérer complètement le rôle du langage et il est condamné par les lois religieuses et sociales. Au stade rationnel et moral le mensonge sera le plus souvent arrêté. Quand l'homme conçoit la vérité scientifique le mensonge devient absurde et la pensée expérimentale du stade supérieur exige précisément une grande sincérité, non seulement avec les autres, mais avec soi-même. C'est au niveau réfléchi qu'il se développe le plus complètement avec l'égoïsme et l'ambition personnelle. L'opposition entre la *délusion* et le mensonge est encore un caractère important qui distingue les deux formes de la croyance.

¹ BALDWIN, *Interprétation du développement mental*. Traduct. française, 1899, p. 111.

2. - La mythomanie et la fabulation

[Retour à la table des matières](#)

Dans ces conditions quel rôle joue le mensonge véritable dans les troubles mentaux ? Essayons de préciser la nature psychologique du symptôme de la mythomanie en étudiant un cas bien typique.

Il y a quelques années j'ai été mêlé indirectement à un bien singulier procès : un avocat m'a écrit en me demandant une attestation pour la défense d'une de ses clientes, jeune femme de 32 ans, inculpée d'escroquerie grave en mariage, qui faisait appel à mon témoignage parce que je l'avais autrefois connue et soignée à la Salpêtrière. En effet, j'avais pris deux ans auparavant l'observation de cette malade et j'en avais même publié des parties sous le nom de Qe.¹ Voici l'aventure qui cette fois l'avait amenée devant la justice.

Pendant une période de dépression avec indécision, aboulie et interrogations obsédantes qui chez elle revenait assez fréquemment, Qe. jeune femme de 32 ans, errait tristement dans le jardin public d'une petite ville de province. Son regard fut attiré par l'allure bizarre d'un officier, portant beau, lorgnant les femmes et cherchant avec un air de suffisance à attirer leur attention. Immédiatement elle eut dans l'esprit une pensée malicieuse qui apporta une diversion à sa tristesse. Elle se procura le nom et l'adresse de ce personnage et lui écrivit avec infiniment d'habileté, comme elle savait le faire, une longue lettre. « Une amie, disait-elle, qui se promenait avec elle dans le jardin avait été frappée, bouleversée par la prestance du brillant officier, par ses yeux, miroirs d'une belle âme et depuis ce moment elle languissait, malade d'amour ». L'officier répondit à l'adresse indiquée en demandant avec sympathie quelques renseignements sur la pauvre explorée. Nouvelle lettre de Qe. qui décrivit avec éloquence les charmes merveilleux de cette jeune veuve étrangère, affligée malheureusement d'une incommensurable fortune qui la rendait timide. L'officier répondit immédiatement que ni ces charmes, ni cette fortune ne l'effrayaient et qu'il se sentait tout à fait l'âme sœur. Il y eut une centaine de lettres échangées pendant plus d'une année et Qe. arriva à bâtir un roman extravagant pour exciter l'officier, tout en expliquant la difficulté énorme de rencontrer la belle. Durant cette correspondance Qe. se rétablissait fort bien de sa dépression, elle se sentait active, jouissait de son imagination inépuisable et de son succès et s'amusait royalement. Cependant à la fin se sentant bien guérie et commençant à se lasser de cette correspondance de plus en plus compliquée, elle imagina, à l'exemple d'un personnage des comédies de Labiche, de dégoûter l'officier en lui demandant de l'argent sous le prétexte d'aménager la maison de la rencontre. L'officier, décidément trop naïf, envoya une bague et une certaine somme d'argent dont Qe. fut fort embarrassée car elle n'était aucunement cleptomane. Elle se borna à mettre l'argent de côté et cessa de répondre. A la suite, la famille de la victime porta plainte de cette escroquerie au mariage.

¹ *Névroses et idées fixes*, 1898.

Je pus communiquer à l'avocat un résumé de mon observation précédente, car j'avais pu suivre chez cette malade deux crises semblables qui n'avaient pas eu, il est vrai, des conséquences aussi graves et cette attestation déterminait l'acquiescement. Dans certaines circonstances toujours les mêmes, quelque temps après le début d'une dépression, avec asthénie et interrogations obsédantes, Qe., imaginait le plan d'une tromperie bizarre et pendant des mois ne s'occupait plus que de cette comédie qu'elle poussait à ses dernières limites. Peu de temps après son mariage elle avait annoncé à son mari la maladie et la mort d'une vieille tante qui n'avait jamais existé, elle avait fait faire des lettres de faire-part, elle s'était habillée et avait habillé son mari en costume de deuil. Une autre fois, à la Salpêtrière, elle avait réussi à présenter aux médecins et à plusieurs de ses amis, un individu qui n'était même pas son amant et à qui elle avait tout promis pour qu'il consentit à être présenté comme son mari et à nous raconter un roman qu'elle lui avait dicté. Il serait trop long de reproduire ici toutes les histoires extraordinaires qui ont rempli plusieurs crises.

Toujours ces mensonges, ces comédies compliquées apportaient à la malade un grand soulagement de ses troubles mentaux et semblaient amener la fin de la crise de dépression. A ce moment Qe. essayait de cesser le plus vite possible ses mensonges et s'empêtrait dans toutes sortes d'embarras dont elle avait grand peine à se délivrer. Elle était honteuse et désespérée de ce qu'elle venait encore de faire : « Je souffre tant de ces folies quand je me ressaisis, je sais combien je fais de mal à moi-même et à ceux que j'aime réellement. Mais je ne peux pas m'en empêcher et j'ai peur de recommencer, si le vide me reprend et quand il a commencé mon esprit d'intrigues ne s'arrête plus ». Comme les dipsomanes qui ne veulent boire que de l'eau dans l'intervalle de leurs crises, elle devient d'une sincérité absolue et a horreur du plus petit mensonge jusqu'à la prochaine rechute.

Je pourrais présenter plusieurs observations analogues qui offriraient peu d'intérêt. Le fait essentiel sur lequel j'insiste c'est qu'il s'agit de véritables mensonges : ces malades savent parfaitement que leur histoire est fautive, ils en affirment en eux-mêmes la négation. Ils combinent l'histoire dans leur imagination, Qe. écrit des brouillons de ses lettres, les change et les corrige ; ils prennent des précautions pour ne pas être pris en flagrant délit car ils savent très bien qu'ils ont tort. Ils se comportent exactement comme les cleptomane qui sont parfaitement conscients de faire une vol et qui ont peur d'être surpris. Aussi je crois pouvoir appliquer ici l'interprétation que j'ai proposée pour la cleptomanie. Faire accepter par les autres un mensonge, c'est une victoire : c'est leur imposer une croyance, une conduite qu'ils n'auraient jamais eue sans nos discours, c'est les dominer « les faire marcher ». Comme je l'ai montré dans l'analyse des manies autoritaires et des cleptomanies ce sont là des actions excitantes qui dans certains cas combattent et guérissent les dépressions. Une observation typique de cleptomanie nous a montré qu'une malade ayant eu deux crises prolongées de dépression mélancolique, avait arrêté la troisième dès le début en volant dans un grand magasin. Pour que la victoire soit bien complète, pour qu'elle ait son effet curatif, il faut que l'action soit un vrai mensonge et un vrai vol présentant des difficultés et des dangers, et que la malade s'en rende bien compte.

Peut-être pourrait-on rapprocher de là mythomanie des conduites un peu différentes de celle que je viens de décrire, par exemple les manies de la taquinerie, de la bouderie, des scènes. Ces conduites sont en réalité des attaques mensongères, des ruptures mensongères, des combats simulés : il y a encore ici une utilisation du mensonge pour relever ou pour rassurer l'individu qui se sent affaibli et qui veut vérifier l'obéissance des autres ou l'amour qu'ils ont pour lui. J'ai montré ailleurs que

l'usage et l'habitude perpétuelle d'une conduite mensongère donne un aspect particulier à toute la conduite sociale de ces personnes ¹.

Mais il ne me paraît pas possible d'aller plus loin et il faut distinguer de la *mythomanie* d'autres troubles mentaux qui ne lui sont comparables que d'une manière très superficielle et qu'il est juste de désigner par un autre mot, par celui de *fabulations*, par exemple.

Je n'insiste pas sur des exemples de ce fait, car nous aurons l'occasion d'en voir un grand nombre dans le prochain chapitre, je rappelle seulement en peu de mots une observation, celle de Ob. déjà signalée dans les Médications. Cette jeune fille de 24 ans, peu intelligente, presque débile, somnambule dans l'adolescence, ayant présenté vers l'âge de 14 ans des périodes d'amnésie localisée, analogues à des faits de mémoire alternante mais qui ont été mal observées, a été très troublée par le nouveau mariage de son père après la mort de sa mère, puis par le départ de son père et de son frère à la guerre. Elle devint de plus en plus paresseuse et triste et fit une tentative de suicide en se jetant dans la rivière. Elle fut sauvée, mais à partir de ce moment présenta une conduite de plus en plus bizarre, que les assistants ne pouvaient bien décrire que par ces mots : « elle ne paraît pas dormir et cependant par moments elle rêve tout haut ».

Cette jeune fille semble avoir conservée son intelligence et ne présente pas de confusion mentale, elle est bien orientée dans l'espace et dans le temps, elle reconnaît bien les objets et les personnes, elle a conservé ses souvenirs exacts et répond d'ordinaire correctement. Mais au milieu de la conversation, avec un sourire satisfait elle raconte des histoires absurdes : « Elle est bien satisfaite parce que bientôt elle va quitter la maison, elle est fiancée avec un très riche personnage qui va venir la chercher dans un splendide équipage ». Elle raconte avec grands détails les rencontres avec cet individu, les conversations, les engagements, etc., ou bien elle annonce encore son prochain départ, mais cette fois c'est pour aller au front rejoindre les armées ; sa présence est nécessaire, car elle est Jeanne d'Arc revenue sur terre et les anges sont venus lui donner des leçons de tactique militaire. D'ailleurs elle va écrire tout de suite une lettre aux généraux pour leur indiquer la marche à suivre, elle griffonne quelques lignes insignifiantes sur un papier et tantôt signe Jeanne d'Arc, tantôt signe Henriette de France. Ou bien encore elle part pour les Dardanelles où elle est appelée dame de compagnie d'une princesse. Ce sont de simples discours, des récits, des programmes d'action, mais sauf quelques écritures, elle n'exécute rien et se borne à discourir. Elle affirme avec conviction la vérité de ce qu'elle dit en remettant le départ ou l'arrivée du fiancé à plus tard. Elle aime à être écoutée et paraît satisfaite de l'étonnement des auditeurs.

Cette jeune fille est très suggestible et hypnotisable : elle a pendant un état somnambulique le souvenir de ses récits plus nets et plus précis que pendant la veille. Elle arrive maintenant quand on la laisse reposer, quand on dirige son attention, à réfléchir un peu et à reconnaître la fausseté de ses histoires. Elle comprend maintenant qu'elle avait envie de partir, qu'elle avait des souvenirs confus de ses études à l'école et des romans qu'elle avait lus, qu'elle mêlait tout cela et qu'elle ne parvenait pas à faire attention à l'exactitude de ce qu'elle disait. « J'éprouvais un certain plaisir à le raconter, à le croire vrai... j'étais convaincue que c'était vrai et je ne comprenais pas pourquoi on se moquait de moi ».

¹ *Médications psychologiques*, II, pp. 124, 171.

Au premier abord les histoires que raconte Ob. semblent être très analogues à celles de la malade précédente : il y a même un trait commun assez important, c'est que Ob. se reconforte en racontant ses histoires de la même manière, mais à un degré plus faible que la malade mythomane. Il y a cependant une grande différence, c'est que les récits de Qe. étaient des mensonges et que les belles histoires de Ob. ne sont aucunement des mensonges. Ce sont des délusions dans lesquelles elle est trompée elle-même. Dans ses crises auxquelles j'ai assisté, elle croit naïvement et bêtement ce qui lui vient à l'esprit et le croit sans aucune réflexion. D'autre part je n'irai pas jusqu'à dire que ce sont des rêves ou des délires oniriques, car elle n'a ni dans ses récits, ni dans la conduite qui les accompagne, aucune confusion, aucun trouble du niveau intellectuel. Elle reste au stade asséritif avec des croyances immédiates simplement justifiées par le désir de partir qui accompagne toutes ces imaginations. Les récits sont répétés, exagérés parce que la malade s'y complait, simplement parce que l'affirmation de son départ dans une situation brillante lui procure une légère excitation. On trouve le même fait à un niveau encore inférieur : j'ai eu l'occasion à propos du langage inconsistant, du langage au-dessus de l'affirmation de décrire deux imbéciles du service de M. Nageotte à la Salpêtrière qui sont heureuses de raconter indéfiniment des petites histoires absurdes, pleines de contradictions et d'impossibilités qu'elles ne pouvaient même pas affirmer, qu'elles changeaient pour le moindre prétexte en prenant simplement plaisir à la parole elle-même. Le bavardage est encore au-dessous de la fabulation. La distinction de ces symptômes pathologiques précise la distinction des stades psychologiques.

Ce qui rend difficile le diagnostic de la mythomanie et des fabulations et en général la distinction entre le mensonge et la délusion, c'est qu'entre ces termes extrêmes il y a d'innombrables intermédiaires, toutes sortes de demi-délusions et de demi-mensonges difficiles à caractériser. Rappelons seulement un peu au-dessus de la délusion proprement dite qui est déterminée par les événements ou par la parole d'autrui, la délusion par suggestion à soi-même et la délusion par persuasion à soi-même. Il y a dans ces actes comme dans les suggestions proprement dites faites à un individu légèrement déprimé un commencement de réflexion, puis une fatigue de la réflexion et un retour à l'affirmation immédiate.

Il faudrait étudier au-dessus « la direction d'intention » qui, comme on le verra, joue un rôle si important dans les croyances religieuses. L'affirmation porte sur un ensemble de paroles et de sentiments, elle exprime une croyance de l'ensemble uniquement à cause des sentiments éprouvés, sans tenir compte de la fausseté des paroles.

Nous devrions faire une place au mensonge à soi-même dont j'ai déjà recueilli bien des observations amusantes. J'ai décrit ¹ ces jeunes filles qui s'envoient à elles-mêmes des lettres d'amour et des bouquets et qui sont cependant fières et heureuses quand elles les reçoivent. Il y a un dédoublement singulier chez l'individu qui cherche à se tromper lui-même comme il chercherait à en tromper un autre. Il obéit à la loi de Baldwin. L'homme se conduit toujours vis-à-vis de lui-même comme il se conduit vis-à-vis des autres. Mais cela montre néanmoins que sa personnalité a peu d'unité et qu'il ne réfléchit pas à l'absurdité de cette conduite. D'un côté c'est bien un mensonge, au moins au début, puisqu'il sait bien qu'il écrit lui-même, mais ce détail désagréable est en partie oublié et le mensonge se transforme presque en délusion.

¹ *Médications psychologiques*, 1920, II, p. 125.

Nous voyons dans ce cas une des circonstances qui complique le plus l'observation des malades, c'est le changement qui se fait dans leur esprit au cours du temps et les oscillations rapides de leur tension psychologique. Il y a des malades dont l'esprit remonte sous la moindre influence, après une nuit de repos, après un bon repas, après une conversation agréable avec un ami et qui devenu momentanément capable de réflexion ne comprend plus les délusions qu'il éprouvait si facilement quelques heures auparavant.

Aussi à côté du mensonge à soi-même il y a l'accusation à soi-même de mensonge. Il ne faut pas oublier que beaucoup de symptômes psychasténiques présentent une apparence analogue à celle des mensonges et exigent chez les personnes présentes une conduite analogue à celle que l'on aurait vis-à-vis d'un menteur. J'ai déjà beaucoup insisté sur ce point : « Il a l'air d'aimer et il n'aime pas de la façon ordinaire, il a l'air de haïr et il ne hait pas en réalité. Il réclame l'obéissance et il ne commande rien qui justifie l'emploi du commandement ; à chaque instant il plaide le faux pour savoir le vrai et quand il nous déclare qu'il est un malade incurable il faut savoir qu'il n'en pense pas un mot et qu'il attend une contradiction ¹ ». Cette apparence de mensonge est si nette que les malades eux-mêmes s'y laissent prendre et plusieurs répètent : « Il me semble que je simule, il me semble que je joue la comédie ² ». Ajoutez les oscillations de l'esprit et les rétablissements momentanés à un niveau plus élevé et nous ne serons pas étonnés quand les névropathes de toute espèce expliqueront leur maladie précédente en disant qu'il ont menti : « Je sais pourtant bien maintenant que je me tenais de travers, disait une jeune fille après la guérison d'une coxalgie évidemment hystérique, pourquoi ai-je toujours dit que je ne pouvais pas me tenir autrement ? Que voulez-vous, j'ai menti, c'est malheureusement certain ». Eh bien non, ce n'est pas certain et si j'ai soutenu que le mot de mythomanie ne peut pas être appliqué à des délusions, je crois à plus forte raison que ce mot, sauf dans des cas tout particuliers qu'il faut bien diagnostiquer, ne peut s'appliquer à des accidents hystériques dans lesquels entrent toutes sortes de phénomènes complexes, des asthénies, des rétrécissements, des suggestions, des délusions, etc.

Nous pouvons maintenant mieux comprendre l'intéressante communication de M. Arnaud. Il a tout à fait raison quand il nous fait remarquer l'énorme difficulté que l'on rencontre quand on essaye d'apprécier le degré de sincérité ou de mensonge de certains malades. Les sujets qu'il étudie sont précisément ceux à propos desquels le problème présente le plus de difficultés. Ce sont des malades qui ont toujours une réflexion fort débile et qui même dans leurs meilleurs moments ont des doutes et des hésitations interminables. Ils sont en outre fort instables et tantôt perdent à peu près complètement ce pouvoir de croyance réfléchie et tantôt le récupèrent en partie. Aussi présentent-ils dans leurs affirmations toutes ces formes intermédiaires entre l'affirmation immédiate et l'affirmation réfléchie, entre la délusion et le mensonge à peu près complet. L'une des malades dont parlait M. Arnaud nous fournit justement un bel exemple de la direction d'intention quand elle dit : « Mais il fallait bien vous prouver mon indignité ». Si on ne se rend pas bien compte du niveau de leur esprit au moment où ils vous parlent et au moment dont ils vous parlent, on est exposé à porter des jugements très inexacts sur leur sincérité. Du fait qu'à certains moments ils reconnaissent la fausseté de leurs idées il ne faut pas conclure qu'ils mentaient en les affirmant à d'autres moments. M. Arnaud le reconnaît fort bien quand il indique

¹ *Médications psychologiques*, II, pp. 172, 173.

² *Ibid.*, II, p. 188.

quelques-unes des influences qui ont déterminé chez eux les délusions : « il suffit qu'ils aient la pensée d'un crime pour qu'ils se croient capables de le commettre, de là à prétendre l'avoir commis il n'y a qu'un pas... la pensée de l'action est chez ces malades aussi troublée que l'action elle-même, une certaine confusion s'établit dans leur esprit entre la pensée obsédante d'un acte et cet acte même, le possible leur paraît aussi vrai que le réel et ils en arrivent en définitive à s'accuser avec conviction de crimes qu'ils savent pourtant n'avoir pas commis. » D'une manière générale je suis disposé à croire que sauf des cas exceptionnels et des moments particuliers, il ne s'agit pas chez eux de mensonge, même pas de mensonge partiel. Nous n'osons plus dire de ces malades qu'ils sont criminels quand ils commettent des sottises ; leur maladie les met dans une situation fautive où nos termes usuels de sincérité et de mensonge deviennent aussi inexplicables que les mots de vertu et de crime.

Cette difficulté que nous rencontrons à déterminer la forme de croyance présentée par un malade qui semble délirer ne supprime pas l'importance du problème, non seulement au point de vue de diagnostic, mais au point de vue du pronostic de l'affection. Un menteur, même un mythomane, reste un individu capable des opérations du stade réfléchi, il peut avoir perdu les degrés supérieurs, il peut être en outre un asthénique qui exécute ces opérations sans aucune force, mais il reste au stade réfléchi ; il n'est exposé pour le moment qu'aux doutes, aux obsessions, aux impulsions, à toute la série des syndromes psychasténiques mais rien de plus. Un individu qui présente fréquemment des délusions complètes est fort au-dessous du menteur, il n'est plus qu'au stade asséritif et quoi qu'il n'ait pas encore atteint les degrés inférieurs il est plus rapproché de la décadence profonde. La crainte des démences terminales de ce qu'on appelle d'une manière si vague la démence précoce est plus légitime. En fait les mythomanes proprement dits comme Qe. n'arrivent pas à cette démence, tandis que des malades comme Ob. y parviennent très souvent. C'est pourquoi il est bon dans ce cas comme dans tous les autres de conserver autant que possible la précision des termes employés en psychiatrie, de ne pas appliquer le mot mythomanie à tort et à travers et de faire autant que possible le diagnostic du mensonge et de la délusion, la distinction des deux formes essentielles de la croyance.

3. - L'être asséritif

[Retour à la table des matières](#)

La croyance et les différentes formes de croyance donnent naissance à de nombreux phénomènes psychologiques que nous pouvons appeler d'une manière générale des notions, et elles jouent ainsi un rôle considérable dans la connaissance des objets extérieurs. Les notions sont constituées par la combinaison d'un acte de croyance avec tel ou tel acte perceptif ou telle ou telle parole des stades précédents. Cette combinaison donne à ces actes primitifs un caractère nouveau : à l'objectivité que ces actes présentaient déjà depuis le stade perceptif, elle ajoute ce que nous pouvons appeler d'une manière générale la notion d'existence.

Cette notion, avec toutes ses variétés, être, réel, vérité, etc., n'appartient pas aux conduites primitives, il n'y a pas dans les premières conduites réflexes ou perceptives

une action particulière pour l'être et une pour le non être. La notion de l'existence suppose non seulement une réaction à la stimulation déterminée par un objet, mais encore une action spéciale en l'absence de toute stimulation venant de l'objet, une action spéciale qui indique en même temps que l'objet est absent. Il faut avoir à sa disposition deux conduites relatives au même objet, l'une dépendante des stimulations qu'il apporte, l'autre indépendante de ces stimulations et pouvant être éveillée par de toutes autres influences en l'absence de ces stimulations et il faut pouvoir établir des associations entre ces deux conduites. Cela ne peut être possible que chez un individu qui dispose du langage et qui rapproche plus ou moins le langage de l'action des membres.

Un chien qui mange sa soupe, n'a que la conduite de la soupe, la conduite déterminée par les stimulations de la soupe ; il n'est pas capable de faire un acte relatif à la soupe en dehors de toutes les actions qui dépendent de cette conduite de la soupe. Mais, dira-t-on, s'il a faim, s'il aboie en cherchant sa soupe qui n'est pas là, s'il se précipite sur une assiette vide et s'il se fâche en trouvant l'assiette vide, ne fait-il pas des actes indépendants de la soupe puisqu'elle est absente? En aucune façon : l'agitation qu'on observe est une dérivation de la tendance à la conduite de la soupe qui a été éveillée par la faim, qui est elle-même un élément de la conduite de la soupe, par la vue de l'assiette, autre élément de cette conduite. Il n'y a là rien d'autre que la conduite de la soupe modifiée par le phénomène du trompe-l'œil qui joue un si grand rôle dans les conduites perceptives. Ce chien n'est pas capable d'avoir une autre conduite relative à la soupe qui puisse s'achever tout à fait indépendamment de la soupe, de l'assiette, de la faim, de tout ce qui constitue la conduite élémentaire de la soupe et il n'en est pas capable, parce qu'il faudrait pour cela parler de la soupe sans rien faire pour la manger. Quand il se précipite sur l'assiette et se fâche parce que l'assiette est vide, nous disons qu'il est vexé parce que la soupe n'existe pas. Mais lui n'a aucun phénomène psychologique relatif à l'existence ou à la non existence de la soupe, il a simplement de l'agitation par inhibition de la conduite de la soupe et c'est nous qui lui prêtons un langage capable de fonctionner en l'absence de tout élément de cette conduite. Sans doute ce désappointement peut être l'occasion qui fera naître la conduite verbale indépendante de la conduite alimentaire, et les aboiements du chien sont un germe du langage. Mais il y a là un pas à franchir pour arriver à la notion d'existence et il ne semble pas que l'animal l'ait franchi.

Sans doute ce langage et cette conduite sont très intimement associés même chez l'homme et souvent le plus petit fonctionnement de la conduite alimentaire, la plus petite contraction de l'estomac éveillera le mot de manger, ou inversement le mot de manger éveillera un élément de la conduite alimentaire. Mais ces actions verbales et ces actions du corps relatives à l'alimentation n'en sont pas moins distinctes, l'une peut se développer bien plus que l'autre et indépendamment, je parle actuellement de la soupe sans avoir envie de la manger et je peux manger la soupe dans un état de distraction en pensant à autre chose et sans avoir dans l'esprit le mot soupe. Cette distinction est telle que nous pouvons par un acte d'affirmation rattacher le mot à la conduite de l'alimentation ou l'en séparer et c'est justement ce que nous faisons quand nous disons que la soupe existe ou qu'elle n'existe pas.

Les actes de ce genre sont des actes de croyance et toutes les notions relatives à l'existence depuis la plus élémentaire jusqu'à la plus élevée sont des actes de croyance plus ou moins compliqués. Une chose existe quand nous la croyons et une chose n'existe pas quand nous ne la croyons pas, en prenant toujours le mot croire dans le sens que j'ai défini d'une union plus ou moins rapprochée ou lointaine d'une formule

verbale avec l'acte des membres correspondant. Toutes les complications qui semblent surgir quand on parle d'une chose qui « existe tout de même quand nous ne la croyons pas » dépendent des nombreuses variétés de la croyance qui sous une de ses formes s'applique à une formule, tandis qu'elle ne s'y applique pas sous une autre.

Les stades psychologiques où la croyance se transforme sont nombreux : nous avons admis les stades asséritif, réfléchi, rationnel, expérimental, progressif. Si nous faisons ici une étude complète des formes de l'existence nous devrions étudier l'être au stade asséritif, le réel au stade réfléchi, la vérité au stade rationnel, le fait au stade expérimental, le moment et l'essence au stade progressif. Mais toutes ces études que j'ai déjà souvent présentées ne sont pas ici indispensables et je me bornerai à examiner deux formes de la notion d'existence qu'il est indispensable de connaître pour comprendre les maladies mentales du niveau moyen de l'esprit, l'être et le réel.

La notion d'être et les conduites qui la constituent sont sorties par un progrès lent de l'objet et du nom. L'objet que l'on peut rattacher au stade perceptif et au stade social est constitué par un ensemble d'actions réflexes groupées en un système que l'on peut appeler un schème et auquel se sont ajoutées les conduites de l'extériorité, ces mouvements qui éloignent de notre corps propre. Au stade social se sont constitués des objets particuliers, les semblables, les êtres vivants, qui synthétisent les conduites vis-à-vis du corps propre et les conduites de l'extériorité. L'intelligence à ses débuts a ajouté à ces objets l'individuation, la dénomination et la mémoration.

Déjà dans ces intelligences primitives se développaient des conduites remarquables qui devaient aboutir à constituer la mémoire et qui perfectionnaient la notion de l'objet, je veux parler de la conduite de l'attente et de la conduite de l'absence (conduite relative aux absents). J'ai longtemps étudié ces conduites dans mes cours sur l'évolution de la mémoire et de la notion de temps, j'espère si cela est possible parvenir à publier un jour ces études. L'attente débute au stade perceptif par les conduites de l'animal qui guette une proie, qui sait faire le muet. Elle consiste à éveiller une tendance à propos d'une première stimulation, à la maintenir en érection sans la laisser s'activer plus loin et à ne terminer l'activation par la consommation qu'à l'occasion d'une seconde stimulation. C'est un développement particulier du caractère des tendances suspensives qui existe dans toutes les conduites du niveau perceptif. La conduite relative aux absents ou plus brièvement la conduite de l'absence est une attente compliquée par les actes différés. Non seulement il y a une première tendance maintenue en érection et suspendue, mais à l'occasion de plusieurs stimulations nouvelles survenues pendant l'état d'attente on remet sous la forme d'actes suspendus toutes les conduites relatives à l'objet absent et on diffère leur activation complète. On voit facilement le rapport étroit qui existe entre ces actes différés et la mémoire qui est une forme d'acte différé. Les conduites de l'attente et de l'absence sont le véritable point de départ de la notion de temps, bien plutôt que les prétendues sensations de durée. Mais nous n'étudierons ici ces conduites qu'au point de vue de l'objet auquel elles confèrent déjà en partie le caractère important de déterminer certaines conduites, même quand il n'est pas présent à la portée des sens et par conséquent d'acquérir une certaine persistance.

Mais cette persistance est éphémère et fragile, car les opérations de l'attente et de l'absence sont difficiles et épuisantes. Beaucoup de malades asthéniques présentent de grands troubles quand on essaye de leur faire maintenir ces conduites, quelques-uns en deviennent tout à fait incapables. Cependant ces derniers malades eux-mêmes, comme je l'ai montré, ne perdent pas complètement la notion de la persistance des

objets. Il y a donc d'autres conduites qui suppléent l'attente proprement dite et donnent la persistance d'une façon moins coûteuse. Le langage et la croyance ont en effet condensé tous les résultats des conduites précédentes et donné à l'objet une véritable persistance. L'affirmation que l'on fera telle chose quand on verra l'absent, c'est-à-dire le commandement que l'on se donne à soi-même de faire telle chose quand on le verra, remplace avantageusement les actes différés et les attentes proprement dites et confère à l'objet cette persistance quand il est en dehors de la portée de nos sens qui est l'essentiel de l'existence. L'être, c'est l'objet auquel on croit ; quand on affirme qu'on fera telle action en sa présence, on en fait un être.

Si l'essentiel de l'être est simplement cette croyance, quelle que soit l'action sur laquelle elle porte, quelle que soit la façon dont elle est formée, il en résulte que primitivement la notion d'être est très simple et toujours la même, quel que soit l'objet auquel elle s'applique. On a envie de dire qu'à ce niveau il y a au moins deux notions, celle de l'être et celle du non-être, les objets auxquels on donne l'existence et ceux auxquels on la refuse. Cela ne me paraît pas exact ; comme M. Bergson l'a bien montré dans sa fine analyse de l'idée de néant, la notion de « non-être » est quelque chose de très compliqué, qui suppose avant elle, les notions du réel, de l'imaginaire, de la pensée entre lesquelles l'esprit oscille, il est probable qu'il faut la rattacher à un stade plus élevé. Au niveau où nous sommes, tous les objets ne sont pas accompagnés par l'affirmation qui les transforme en êtres. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, les conduites d'un degré supérieur ne viennent pas automatiquement se superposer à toutes les conduites du niveau inférieur : un grand nombre d'actions restent au niveau inférieur, c'est là l'origine des actes subconscients. Quand un objet ou une parole ne provoque pas une affirmation qui la transforme en être, elle n'est pas affirmée non-être, elle n'est pas plus non-être que être, elle retombe dans le langage inconsistant antérieur à l'affirmation, elle reste une simple conduite perceptive et rien de plus.

Une autre question plus délicate se pose à propos des caractères ordinairement attribués aux objets qui deviennent des êtres. Les enfants, les primitifs, les débiles ne distinguent-ils pas au moins deux espèces d'êtres, les êtres inertes et matériels et les êtres pensants ? Cette distinction n'est-elle pas apparente chez ces primitifs qui se servent des corps matériels et qui se servent des Esprits puisqu'ils les implorent à tout propos ?

Cette question est fort délicate : les primitifs et les malades redescendus à leur niveau ne semblent pas attribuer des caractères bien différents aux Esprits des morts et aux Esprits des corps matériels. Un arbre, un fleuve, une montagne sont des êtres fort analogues à l'Esprit d'un chef décédé. Tous ceux qui se sont occupés des prélogiques et à un autre point de vue tous ceux qui se sont occupés de psychologie génétique l'ont bien reconnu : « on a tort, dit M. Baldwin à propos des théories de l'animisme, d'attribuer au sauvage nos distinctions entre la matière inanimée et l'âme purement spirituelle... Il ne faut pas lui donner nos idées sur l'esprit en retranchant seulement nos fonctions logiques ¹ ».

Quel sont en effet les caractères de l'être élémentaire que nous retrouvons dans les « Esprits » des primitifs, dans les dieux et les démons de nos malades ? Ce sont des objets extérieurs, capables de remuer, de frapper, de faire du bien et du mal par des actions, capables de parler, de commander, de défendre, capable de faire des pactes, des promesses, des menaces, c'est-à-dire d'avoir des intentions dont il faut tenir grand

¹ J. M. BALDWIN, *Théorie génétique de la réalité*. Traduct. E. Philippi, 1918, pp. 55, 59.

compte. Ces objets ont en outre une propriété particulière, c'est de pouvoir être invisibles au moins à certains moments, d'être cachés dans ou sous des objets différents : il faut pour réagir à de tels objets réagir à des intentions d'un être qu'on ne voit pas, qu'on n'entend pas toujours. Ces caractères sont exactement ceux des hommes qui entourent le sujet au niveau asséritif. L'intention n'est pas autre chose qu'une croyance qui ne s'est pas encore réalisée en acte ; un groupe important des conduites de ce niveau comprend les conduites intentionnelles, c'est-à-dire non seulement la conduite d'un homme qui a des intentions, mais la conduite d'un homme qui réagit à un individu ayant des intentions. Dans cette dernière conduite il faut se préoccuper des intentions cachées, dissimulées qui sont les plus dangereuses : aux stades précédents on se préoccupait des objets, des individus cachés ; et à ce stade il faut se préoccuper des intentions cachées, des intentions des absents. L'être est en somme à ce moment un homme du niveau asséritif tantôt présent, tantôt absent : c'est cette notion-là que nous retrouvons dans tous les cas où est appliquée la notion d'être, qu'il s'agisse d'un rocher ou d'un chef. Cela n'est pas très surprenant, car la notion d'être au début n'a pas été appliquée indistinctement à tous les objets en tenant compte de leurs différences, mais aux plus importants chez lesquels la persistance des intentions était la plus intéressante, c'est-à-dire aux semblables. Elle a conservé avec elle les caractères essentiels des objets auxquels elle s'était d'abord appliquée et les a étendus à tous les autres.

Cette notion « d'être » ainsi entendue, née de l'entification de nos semblables, va en effet être appliquée toujours la même à une foule de choses, c'est-à-dire que cette forme de croyance va être surajoutée à toutes sortes d'opérations psychologiques qui attirent l'attention. On l'applique aux êtres vivants qui par tant de caractères ressemblent aux hommes. On l'applique à certains objets matériels et l'enfant bat la chaise contre laquelle il s'est cogné comme le sauvage implore le soleil ou le nuage. On l'applique à des choses que nous considérons aujourd'hui comme des phénomènes, à l'ombre du corps, au feu, au vent ¹.

Le caractère d'un être persistant de ce genre sera donné très facilement aux morts et dans l'esprit du prélogique, comme dans l'esprit de l'enfant, du débile mental ou du délirant le mort continue d'exister. C'est un être qu'on ne voit pas, c'est un absent et on continue à avoir vis-à-vis de lui la conduite de l'absence jusqu'à ce qu'on l'oublie complètement. On n'a pas encore pour lui cette conduite que nous avons pour les morts, quand nous cessons de les attendre, ou d'attendre rien d'eux, quand nous prenons des dispositions pour nous adapter à leur disparition définitive et cela très rapidement bien avant de les avoir oubliés. Mais cette notion « d'être », toujours avec le même sens, va s'étendre bien plus loin. Des noms, de simples paroles sont devenues des Dieux, c'est-à-dire des êtres, *nomina numina* ² : suivant une ancienne remarque de tous ceux qui ont étudié les enfants de Sully, de Compayre, de M. Piaget, les jeunes enfants croient que toutes les choses ont reçu un nom primordial et absolu qui fait en quelque sorte partie de leur nature et qui est un être véritable.

Des métaphores, des imaginations, des reproductions ou des constructions artistiques seront des êtres que rien ne distingue des autres : « les animaux imaginaires aux formes étranges, les sphynx, les griffons, disait Maspéro, sont pour eux des êtres

¹ GERARD VARET, *L'ignorance et l'irréflexion*, p. 105. LEVY-BRUHL, *Les fonctions mentales dans les sociétés primitives*, 1910, pp. 45, 50, 85.

² Cf. BALDWIN, *La pensée et les choses*, traduit. 1908, le chapitre sur l'individuation prologique, p. 267.

peut-être plus rares mais identiques aux autres ¹. » On a décrit sous le nom de « pensée symbolique » cette disposition à traiter des images, des symboles comme des êtres. Cette disposition existe certainement et donne à certains esprits une forme très particulière. Mais il ne me semble pas juste d'en faire une forme de mentalité spéciale. Celui qui entifie des symboles est identique à celui qui entifie des noms, des idées abstraites ou qui divinise des phénomènes comme le vent ou l'ombre ; cette pensée symbolique n'est qu'une forme particulière d'une pensée très générale, la pensée du niveau asséritif qui n'a qu'une seule conception de l'être et qui l'applique à tout ce qu'elle affirme.

Cette conception générale de l'être capable d'actions et surtout d'actes intentionnels se retrouve dans un autre phénomène psychologique, dans l'explication des choses, telle qu'elle se présente aux esprits de ce niveau. Il est facile de remarquer que les enfants, les sauvages, les malades ne comprennent les choses qu'en se les représentant comme artificielles, comme fabriquées par quelques êtres intelligents et puissants. Ils posent sans cesse la question : « Pourquoi faire ? Pourquoi est-ce fait ? » et ils ont besoin d'imaginer le but que se proposait le producteur, c'est-à-dire l'intention qu'il avait en fabriquant cette chose. M. Piaget dans ses études sur les enfants ² fait remarquer que pour l'enfant le monde semble plus logique qu'il n'est pour nous. L'enfant croit qu'il est possible de tout lier, de tout prévoir, parce que tout est construit et intentionnel, tout est soumis à l'ordre logique et humain, sans hasards et sans arbitraire. Quand il a réussi à se représenter une intention il a compris et il ne demande rien de plus.

C'est qu'en effet l'explication à ses débuts est intimement liée à la production, à la fabrication ³ : l'homme comprend ce qu'il produit, ce qu'il sait produire et pour comprendre une chose qu'il n'a pas faite lui-même il faut qu'il la considère comme artificielle, qu'il se représente les intentions de l'être qui l'a produite et les intentions qu'il devrait avoir lui-même pour la reproduire.

Au stade intellectuel l'homme était capable, grâce aux conduites relationnelles, d'utiliser des objets comme contenant ou contenus, comme des outils, des symboles, ce qui ajoutait à la notion de l'objet perceptif, la notion de l'objet intellectuel. Ce n'est que plus tard qu'il est devenu capable de fabriquer ces objets intellectuels et d'en faire des objets artificiels en transformant l'objet pour qu'il se prête mieux à son nouveau rôle de contenant, de symbole, d'outil. La conduite de la production suppose une première expression de l'objet intellectuel sous forme de désirs, de paroles, expressions qui s'opposent à la perception actuelle de l'objet et ensuite une série d'actions intermédiaires entre cette représentation et cette perception. Ces conduites sont analogues aux actes relationnels de l'intelligence, elles ont pour résultat de rapprocher l'une de l'autre cette représentation et cette perception.

Parmi les conduites intentionnelles les plus intéressantes sont les réactions aux intentions des semblables. Certaines perceptions, l'expression des intentions ou certains signes qui permettent de les soupçonner quand elles ne sont pas exprimées, sont le point de départ, la stimulation de ces conduites : quoique le semblable ne se

¹ GERARD VARET, *op. cit.*, p. 128.

² Jean PIAGET, *Le langage et la pensée chez l'enfant*, 1923, p. 276.

³ Je ne puis que résumer, ici, en quelques mots, l'idée générale de l'enseignement que j'ai donné au Collège de France pendant une année, 1915-16, sous ce titre : «*Les explications et les tendances industrielles*».

comporte pas à ce moment d'une manière menaçante, quoiqu'il ne fasse que parler ou même qu'il n'exprime rien d'inquiétant, nous nous mettons sur la défensive et nous nous préparons à réagir à cette action qui n'existe encore que sous forme d'intention. Ces préparations à la défense, ces préparations à réagir à une action simplement future sont plus ou moins sérieuses, plus ou moins fortes suivant que l'intention exprimée ou soupçonnée paraît devoir se réaliser plus ou moins certainement. Il y a des intentions qui même bien exprimées nous laissent à peu près indifférents parce que l'expérience de la vie sociale a appris qu'elles sont peu graves et ne se réaliseront guère. Chez d'autres hommes, au contraire, il nous suffit de soupçonner une intention pour nous mettre sérieusement en garde et pour nous préparer complètement à la réaction. Il est inutile d'énumérer ici les circonstances dans lesquelles se présentent ces deux conduites, il suffit de constater qu'elles se sont constituées et qu'elles existent chez les enfants et chez nos débilés.

Ces deux attitudes me paraissent être la forme la plus primitive de la notion de « pouvoir » et de « force ». Percevoir une intention et en raison de certains détails et du souvenir des conduites précédentes de l'individu, se mettre immédiatement à réagir à une action qui n'est encore qu'une intention c'est une conduite qui est le point de départ de la croyance à la puissance qu'a cet homme de réaliser ses intentions : c'est en somme la croyance à son pouvoir. L'attitude contraire est la croyance à sa faiblesse.

Bien entendu ces conduites vis-à-vis des intentions de nos semblables seront, suivant la règle générale, appliquées à nos propres intentions, ce qui déterminera toutes les croyances à nos pouvoirs, à notre force, à notre faiblesse. Ces notions ne sont en aucune manière des sensations primitives de force ou de faiblesse qu'il est impossible de constater aux stades primitifs. Elles supposent, le langage, la croyance, l'intention, la réaction aux croyances et aux intentions, elles sont beaucoup plus tardives qu'on ne le croit et ne jouent véritablement un rôle qu'au niveau assératif où se forme la notion de l'être.

Il ne faut pas oublier cependant qu'à ce niveau ces notions sont encore fort simples et fort confuses. En particulier il ne faut à ce niveau établir aucune distinction entre un pouvoir matériel et un pouvoir spirituel, il ne faut pas dire qu'un pouvoir intentionnel est quelque chose de spirituel. Il n'y a encore ni corps, ni esprit : il s'agit d'une notion vague du passage plus ou moins certain, c'est-à-dire plus ou moins affirmé, d'une action de la forme verbale à la forme mouvement réel. Il s'agit de l'organisation d'une conduite correspondante à cette croyance. C'est pourquoi je ne suis pas étonné que les observateurs des populations prélogiques constatent des croyances à une force vague, le « mana », qui n'est ni physique ni morale, qui appartient tantôt à des êtres que nous appellerions aujourd'hui des corps, tantôt à des êtres que nous appellerions des esprits et qui passe des uns aux autres avec la plus grande facilité. Il y a à ce niveau, dans la notion de pouvoir, la même indétermination que dans la notion d'être, ou plutôt la notion de pouvoir n'est qu'un aspect particulier de ces conduites intentionnelles appliquées très irrégulièrement à certains objets ou à certains groupes d'objets qui d'une manière plus générale ont été le point de départ de la notion d'être.

Une étude très intéressante, mais beaucoup plus difficile, que nous ne pourrions traiter ici complètement, est celle de la forme que prennent dans la pensée du niveau assératif les notions relatives au temps. Les conduites relatives au temps dérivent de l'attente et non des mouvements simples d'écartement et de rapprochement comme la

plupart des autres notions. Or, l'acte de l'attente présente des caractères tout particuliers, c'est une action dans laquelle il y a peu de véritables mouvements des membres et qui dépend davantage de la régulation des forces psychologiques ; il est en quelque sorte intermédiaire entre les actes proprement dits et les sentiments. Il sera nécessaire de l'étudier plus complètement quand nous aborderons le problème de la mémoire. Mais il faut remarquer seulement ici que cette différence initiale modifie les notions dérivées de l'attente comme les notions des périodes du temps. La croyance immédiate appliquée aux périodes de temps ne les transforme pas tout à fait de la même manière que les faits précédents : sauf dans des cas assez rares, elle ne fait pas de ces périodes mêmes des êtres proprement dit analogues à des hommes cachés, mais elle leur donne cependant des caractères analogues à ceux de ces êtres.

Sans doute au niveau asséritif la mémoire a déjà présenté une certaine évolution. Le récit qui est l'acte fondamental de la mémoire s'est organisé, il présente un certain rangement des souvenirs analogue à celui des objets matériels. Les conduites relatives au contenant et au contenu, à la disposition en ordre, qui se sont développées au stade précédent se sont appliquées au récit et ont donné naissance aux notions de l'avant et de l'après, de la succession, du commencement, de la fin, des diverses époques. Les diverses époques ont une valeur propre, qualitative en quelque sorte suivant les événements qui les caractérisent et les cérémonies religieuses qui les accompagnent. Le caractère qualitatif des périodes de temps a été bien mis en lumière par les observations des sociologues sur les primitifs¹, et peut être observé de même chez les malades. Mais quand une de ces périodes, un ensemble d'événements racontés, attire l'attention et provoque l'affirmation, quelle forme d'existence lui donne-t-on ? Il ne serait pas exact de dire qu'on donne aux événements la même forme d'existence qu'aux événements présents, qu'on fait de la période un présent. Sans pouvoir entrer ici dans une étude qui demanderait l'analyse de plusieurs observations médicales, je suis disposé à croire que ni la notion de l'événement ni la notion du présent telles que nous les comprenons n'existe dans la pensée asséritive. Sauf dans des cas exceptionnels le narrateur ne transforme pas non plus la période du temps en elle-même en un être, il ne fait pas porter sur elle son affirmation, il la fait porter sur les objets et les personnages qui jouent un rôle dans l'histoire. Quelle que soit l'époque en question, qu'elle soit passée ou future, il donne à ces personnages la même forme d'existence qu'il donne à tous les êtres. Les héros de cette histoire existent comme les Dieux, comme les morts, comme les chimères de cette même manière peu précise qui les rend capables d'intentions bonnes ou redoutables pour les hommes quoiqu'on ne les voie pas.

Le fait le plus frappant c'est que toutes les périodes du temps, étant remplies par des actions de personnages qui ont toujours la même force d'existence, deviennent toutes identiques les unes aux autres. Tout est mis sur le même plan, qu'il s'agisse du futur immédiat ou du passé le plus reculé. Ces individus parlent du passé, de l'avenir, de l'imaginaire, ou de ce que nous appelons le présent de la même manière. C'est pour cela que tous leurs discours nous donnent l'impression de révélations, de prophéties, d'hallucinations. Parler des actions futures ou passées d'un homme comme si elles existaient de la même manière que les actions d'un homme présent devant nous est actuellement dangereux, c'est prophétiser, ou être halluciné.

¹ Hubert et Mauss. Représentations du temps dans les religions et les magies, *Mélanges d'histoire des religions*, 1909, p. 197.

On a beaucoup de peine à s'entendre sur l'interprétation des hallucinations parce que l'on réunit sous ce nom des phénomènes fort différents appartenant à des niveaux psychologiques différents. Je ne parle pas ici des hallucinations du niveau perceptif, troubles élémentaires qui apparaissent dans les délires toxiques par exemple et dans lesquelles des attitudes perceptives déterminées par des trompe-l'œil jouent le rôle principal. Je parle des hallucinations dans lesquelles interviennent le langage et l'affirmation, dans lesquelles les sujets affirment qu'ils voient ou entendent et le plus souvent qu'ils ont vu ou entendu, c'est-à-dire dans lesquelles ils donnent l'être à des choses qui pour nous n'existent pas. On a souvent remarqué qu'il y avait dans ces hallucinations un élément moteur important, une conduite active¹. Cela est tout à fait juste, mais cela ne nous apprend pas grand chose, puisque nous sommes convaincus qu'il y a une conduite active dans tous les phénomènes psychologiques sans exception. On ne nous dit pas l'essentiel : quelle est cette conduite psychologique active et à quel niveau appartient-elle ? M. Séglas avait déjà été plus loin quand il disait si nettement que beaucoup d'hallucinations sont des délires. Ce que nous pouvons comprendre en disant que ce sont des croyances, des affirmations fausses qui dépendent d'un mode d'affirmation et de croyance que le sujet est en ce moment incapable de changer.

Nous ne comprenons pas ces hallucinations, ces prophéties, ces symbolismes qui donnent toujours la même existence à des choses qui nous paraissent si différentes, parce que nous ne parlons pas, nous n'affirmons pas, au moins à ce moment, de la même manière. C'est l'affirmation élémentaire du stade assératif qui transforme une foule de phénomènes psychologiques en un être toujours le même et qui n'est pas capable d'établir les distinctions, œuvres de l'affirmation réfléchie.

4.- Le réel réfléchi

[Retour à la table des matières](#)

Cette notion de l'existence de l'objet qui dépend de la croyance, prend des aspects fort différents suivant le degré de perfection de la croyance elle-même. La croyance immédiate donne à l'être une certaine stabilité, puisqu'elle promet même en l'absence des stimulations de l'objet de faire plus tard en sa présence les mêmes actions. Mais c'est une croyance fragile et sous toutes espèces d'influences que l'on ne prévoit pas en ce moment, à la suite de l'éveil d'autres tendances, elle peut changer complètement et l'être qui venait d'être affirmé disparaîtra. La croyance réfléchie qui comporte une suspension de l'affirmation précipitée, des délibérations avant l'affirmation de la conclusion est beaucoup plus stable. Elle ne dépend pas de la force momentanée d'une tendance éveillée isolément, elle dépend de toutes les tendances qui ont été évoquées et confrontées : il est peu probable qu'après une délibération bien faite une tendance forte surgisse d'une manière inattendue et vienne transformer la croyance. L'existence conférée par cette croyance réfléchie sera donc beaucoup plus assurée,

¹ Cf. P. Quercy. - Délire d'hallucination, *Encéphale*, 1920 ; Masselon. L'hallucination et ses diverses modalités cliniques, *Journal de psychologie*, 1912, p. 504.

plus stable ¹ : l'être, c'est ce que l'on croit par assentiment immédiat, le réel c'est ce que l'on croit après réflexion.

Bien entendu cette croyance après réflexion sera déterminée par diverses influences qui agissent sur la conclusion de la réflexion. Des sentiments que nous aurons à étudier dans le second volume de cet ouvrage, la perception des relations entre les objets, jouent un rôle considérable dans l'affirmation réfléchie. Mais nous laissons de côté pour le moment les circonstances qui déterminent l'affirmation réfléchie de réalité pour étudier cette affirmation en elle-même et voir les caractères qu'elle donne à la croyance au réel.

Le caractère essentiel du réel est d'abord la solidité plus grande : affirmer qu'une chose est réelle c'est affirmer plus fortement qu'elle a la persistance et qu'on la retrouvera plus tard. Le sentiment de cette distinction entre l'être et le réel n'existe naturellement pas chez les individus qui sont toujours au niveau asséritif et qui n'ont connu que l'être. Ceux-ci ont même une affirmation brutale en apparence plus forte que celle des individus capables de réflexion et ils ne s'aperçoivent pas que cette affirmation brutale est fort variable. Cette distinction n'est bien perçue que par les individus qui sont capables de deux croyances et qui apprécient davantage la certitude stable qui caractérise le réel, surtout quand ils craignent de la perdre.

Il est curieux de remarquer que les troubles du sentiment du réel, la perte du réel, les recherches angoissantes du réel, troubles si fréquents et si intéressants dans les névroses, se présentent toujours chez des individus qui ont des troubles de la croyance réfléchie. La perte du réel se surajoute à des phénomènes d'aboulie, au trouble de la décision réfléchie. Mais ces malades ont conservé la volonté et la croyance précédentes et il est curieux de constater qu'ils ont conservé la notion d'être, comme ils ont conservé l'affirmation impulsive. Un douteur de ce genre, comme je l'ai souvent vérifié, continue à croire à l'existence, c'est-à-dire à la persistance des objets en dehors de lui, même quand il met en doute leur réalité. « Ma sœur n'est plus réelle, pour moi elle n'est plus qu'un fantôme, un rêve, même quand je la vois. - Vous croyez donc que cette dame n'est pas vivante, qu'elle ne va pas rentrer chez elle après vous avoir quitté, que demain quand elle reviendra, vous ne la verrez pas, vous n'entendrez pas ses paroles ? - Que dites-vous là, je sais bien qu'elle va rentrer, que ses enfants la verront, lui parleront, que je la verrai demain, que je pourrai la toucher comme aujourd'hui. - Alors de quoi vous plaignez-vous et qu'est-ce qui vous manque ? - Il me manque qu'elle soit réelle, que je puisse affirmer avec certitude que je la vois bien, que je n'aie pas à chaque instant le sentiment de l'erreur possible, que j'affirme une fois pour toutes qu'elle est bien là ». Sans doute il y a là un trouble fort compliqué et nous verrons dans le second volume de cet ouvrage les sentiments qui jouent ici un rôle considérable dans l'affirmation du réel. Mais ces sentiments amènent l'affirmation et c'est de cette affirmation que nous nous occupons en ce moment. Il est impossible de comprendre le langage de ces singuliers malades si on n'admet pas deux formes de l'existence, l'une qu'ils ont conservée quand ils disent que « la personne viendra demain et qu'ils la verront », l'autre qu'ils ont perdue quand ils disent « que demain comme aujourd'hui il lui manquera quelque chose pour être réelle » et si on n'admet pas deux formes d'affirmation correspondantes à ces deux existences, l'une qu'ils continuent à faire assez correctement, l'autre qu'ils ne savent plus terminer. L'étude des sentiments nous montrera plus tard pourquoi, au moins

¹ Cf. Bergson. - *L'évolution créatrice*, 1907, p. 301.

dans certains cas, ils ne peuvent plus terminer la croyance réfléchie ; mais le trouble du réel dépend d'abord de cette absence de décision réfléchie.

Le réel n'est pas seulement un degré plus précis de l'être avec plus de stabilité, ce qui le caractérise peut-être encore plus c'est qu'à l'inverse de l'être qui est toujours le même il présente bien des variétés qui se distinguent les unes des autres. L'affirmation réfléchie, probablement parce qu'elle est une moyenne en relation avec beaucoup de tendances variées, devient elle-même nuancée et suivant le degré de cette affirmation, suivant la nature de l'union entre la parole et l'action qu'elle implique, se constituent des variétés remarquables du réel.

La première de ces distinctions donne naissance aux degrés du réel : tandis qu'au niveau précédent tous les êtres étaient sur le même plan, il y a pour l'esprit réfléchi des degrés de réalité, du réel véritable et complet et du demi-réel. Nous ne mettons pas sur le même plan la réalité d'un de nos amis et la réalité du dîner que nous avons eu avec lui. L'ami est une réalité qui persiste, qui est encore la même aujourd'hui, qui sera la même demain, tandis que le dîner a une réalité assez forte pendant que nous le mangions et a une réalité bien moins forte, quand il n'est plus qu'un souvenir. Parmi les réalités complètes nous mettons les corps et les esprits, parmi les demi-réalités nous mettons les événements et bien des choses du même genre. Il y aura même des réalités intermédiaires, mais cette distinction des réalités complètes et des demi-réalités reste la principale.

De quoi dépend cette première grande distinction ? M. Baldwin dit justement à ce propos qu'il y a une différence dans la vérification et le contrôle des idées : dans le réel véritable on peut vérifier directement la persistance de l'objet par des perceptions, dans le demi-réel on ne peut rien vérifier directement puisque l'événement est disparu, il faut vérifier indirectement par des souvenirs. Cela est juste mais cette différence peut être mieux comprise si on réfléchit à la nature de la croyance, point de départ de l'être et du réel.

Le réel est la conséquence d'une croyance réfléchie : toute croyance, toute affirmation étant une promesse d'acte, le réel consiste à affirmer après réflexion que nous exécuterons les actes impliqués dans l'affirmation de la réalité de l'objet. Si je dis que l'Arc de Triomphe est réel, je dis avec la certitude que donne la réflexion que je pourrai le percevoir devant moi, le faire percevoir à d'autres, en toucher les parois, monter sur le sommet, etc. Mais pourquoi tous ces actes ne sont-ils pas faits immédiatement ? Parce qu'il s'agit d'un acte de croyance et non d'un acte de volonté, c'est-à-dire parce que les stimulations de l'acte ne sont pas actuellement données, au moment où je parle, parce qu'elles ne seront fournies que plus tard dans certaines conditions.

Ce sont justement ces conditions de l'exécution de la promesse qui ne sont pas toujours les mêmes dans toutes les affirmations du réel. Quand il s'agit du réel complet, ces conditions sont simples et dépendent bien de celui qui parle, ce sont des conditions d'espace qui n'impliquent par conséquent que des actes de déplacement et de mouvement. Pour percevoir et vous faire percevoir l'Arc de Triomphe, il suffit que je marche et vous fasse marcher jusqu'à son pied. Or ce sont là des actes que nous considérons après réflexion comme possibles et faciles et c'est pourquoi la promesse nous paraît sérieuse et l'objet auquel elle s'applique prend une grande réalité.

Si j'affirme au contraire la réalité du printemps et de la poussée des feuilles sur les arbres quand nous sommes en hiver, à quelles conditions puis-je faire les actes impliqués dans cette croyance, l'acte de percevoir la verdure, l'acte de cueillir les fleurs ? Il n'y a pas de mouvement de mes membres, pas de déplacement dans la région qui puissent le permettre, car il ne s'agit pas de l'espace. Je suis obligé de reprendre cet acte tout particulier dont nous avons parlé, l'acte de l'attente, le seul qui ait de l'influence sur les choses qui dépendent du temps. En somme je percevrai la verdure des arbres si j'attends l'époque du printemps.

Mais bien mieux, il y a des croyances pour la vérification desquelles l'attente même est insuffisante : je rappelle à ce propos la discussion que je présentais dans ma conférence à Genève en novembre 1923¹. « Quand je vous dis que je crois avoir assisté avec M. Claparède à un congrès psychologique dans la jolie ville d'Oxford au mois d'août dernier, quelle promesse d'acte cette croyance peut-elle contenir ? Je ne peux plus comme tout à l'heure quand il s'agissait du lac, vous conduire par la main à ce congrès et vous faire entendre les orateurs, parce que je peux bien retrouver la ville d'Oxford, mais je ne retrouverai pas le Congrès du mois d'août dernier. Il est disparu et je ne sais plus où il existe : c'est là la grande difficulté que présente la croyance à une certaine existence du passé qui est mort ou qui semble être mort. Je ne suis pas tout à fait certain que le passé soit entièrement mort et disparu et j'ai un faible pour le roman de Wells « la machine à remonter le temps » : un jour viendra où l'homme saura se promener dans le passé, comme il commence à se promener dans l'air. Un jour il saura même faire des transports dans le temps et cherchera dans le passé les événements disparus et les personnages morts pour les rapporter dans le présent, ce qui donnera lieu à des romans d'aventures plus merveilleux que ceux de Jules Verne et dont nos romanciers d'aujourd'hui, pauvres d'imagination, n'ont aucune idée. Mais aujourd'hui je suis obligée de convenir que la machine indispensable n'est pas encore tout à fait au point et que ce moyen de justifier ma croyance n'est pas à ma disposition. Ma promesse à propos de ma croyance à l'existence du passé doit porter sur un autre genre d'action.

« La parole se complique, elle n'est pas seulement considérée comme une copie, un double de l'action, elle devient action elle-même. Quand je vous dis que le congrès d'Oxford a eu lieu, je vous promets d'en parler toujours de la même manière, de réussir à maintenir mon récit sans changement dans toutes les circonstances, devant tous les témoins, devant tous les documents. Si je vous dis que pendant ce congrès nous avons fait une charmante promenade sur la rivière Isis, je réussirai à maintenir mon récit devant les autres personnes qui ont été au congrès et devant les documents du congrès. Mais si je vous dis que le congrès s'est terminé par un mal masqué où toutes ces dames sont venues avec des perruques vertes et bleues, je vois déjà surgir l'indignation de M. Claparède et je n'ose pas continuer. »

En un mot il y a des croyances même réfléchies portant sur certaines réalités qui ne peuvent aboutir à des vérifications complètes par les actes ordinaires de simple déplacement. Elles contiennent cependant des promesses d'actes, mais des promesses d'actions d'une autre nature, de ces actions d'attente qui rentrent dans le groupe des conduites temporelles, ou des actions de langage, le simple maintien de l'affirmation dans toutes les circonstances. Des affirmations de ce genre sont distinguées des précédentes, elles ne donnent pas naissance à la réalité complète, mais seulement à

¹ Les souvenirs irréels, conférence à L'Institut J.-J.-Rousseau, le 24 novembre 1923, *Archives de psychologie* de Genève, 1924, p. 17.

des demi-réalités. Ces demi-réalités elles-mêmes présentent des degrés variés dans lesquels l'affirmation aura divers degrés de force. Dans ce groupe rentreront, comme on le verra, les divers événements, qu'ils soient matériels ou spirituels, auxquels l'esprit donne une certaine réalité distincte de celle qu'il accorde aux Corps et aux Esprits.

Cette distinction est capitale : tandis qu'au niveau précédent on ne peut affirmer l'être à propos d'un nom, ou d'un symbole sans en faire immédiatement un être complet avec la persistance, l'intention, le pouvoir, maintenant on peut donner une certaine réalité aux noms, aux imaginations sans en faire des corps ou des esprits.

Pour comprendre ces diverses réalités reprenons le premier groupe, celui des réalités complètes. L'être primitif conçu à l'image des hommes du type assératif était un homme présentant un corps, des membres accessibles à la perception, mais pouvant être caché, il avait en effet des intentions qui pouvaient exiger cette dissimulation, mais qui n'en restaient pas moins efficaces. Ces deux groupes de caractères se sont dissociés et ont donné naissance aux attributs des corps et des esprits. Le corps est une réalité persistante à propos de laquelle on affirme avec réflexion tous les actes de perception, c'est-à-dire qu'il a une place, une forme, un poids, une couleur, etc. Le corps est distinct de l'individu qui parle et distinct des autres corps, les corps sont séparés les uns des autres et séparés de notre corps propre, c'est-à-dire qu'ils conservent les caractères que l'objet a acquis en stade perceptif. Ces corps sont inertes, ils n'ont pas de mouvement spontané, pas d'initiative, ils ont perdu le caractère du second groupe, les caractères intentionnels.

L'esprit au contraire a perdu les premiers caractères, ceux de l'objet perceptible, il est invisible et ne peut être atteint par aucun de nos sens. Ce n'est pas seulement qu'il est un homme caché, c'est parce que sa nature est d'être perpétuellement invisible. Mais il a des intentions, des réflexions, des pensées et il est doué d'une grande initiative interne qui peut amener les actions les plus inattendues. En effet, sans que l'on précise bien par quel moyen, ces intentions, ces croyances, ces volontés peuvent avoir un effet sur nous et devenir dangereuses ou favorables. Ces esprits sont des réalités distinctes de l'individu qui parle et distincts entre eux, extérieurs les uns aux autres comme les corps ou plutôt comme les hommes, car si les corps ont conservé les propriétés des objets précédents, les esprits ont conservé les propriétés des hommes et des vivants acquises par les actions du stade social et du stade assératif. Une partie des êtres du stade précédent se répartit maintenant dans ces deux groupes des corps et des esprits.

Ces deux réalités peuvent se réunir et se combiner dans l'homme, notre semblable, et en nous-mêmes. Il y a dans l'homme un corps qui est visible avec une bouche qui parle et un esprit qui n'est pas visible et qui n'a pas de parole, mais qui pense et qui croit. Cet esprit est à l'intérieur du corps, tantôt placé avec plus ou moins de précision dans la poitrine ou dans la tête derrière les yeux, tantôt contenu d'une manière vague dans tout le corps vivant qui est une sorte de réalité intermédiaire entre les deux autres. L'esprit peut de temps en temps sortir de son corps et y rentrer, après la mort il en sort d'une manière définitive et il reste indépendant.

Comment se sont formées ces croyances réfléchies sur les corps et les esprits, sur leurs natures distinctes ? Cette question a été souvent discutée et je rappelle seulement l'étude remarquable de M. Baldwin dans son livre sur *La pensée et les choses*, 1908 p. 366, et dans *Psychologie et sociologie*, 1910-11. Cet auteur avait déjà signalé

dans son premier ouvrage sur *Le développement mental chez l'enfant et dans la race*, l'importance que prend la perception des actes capricieux exécutés par les personnes vivantes : « l'âme d'autrui est la source d'événements capricieux et mystérieux logée dans la personne des autres ». Mac Dougall, *Introduction to social psychology*, 1909, insiste également sur le même fait. Plus tard dans son ouvrage sur *La pensée et les choses*, M. Baldwin donnera une part plus considérable au phénomène de l'image : « Les images persistent d'une manière différente des choses, elles sont entraînées par le cours mouvant de la démarche psychologique et participent à sa présence continue et ininterrompue ¹... Ces images réapparaissent en l'absence des choses, elles peuvent à tout moment se convertir en une perception externe... Il y a dans les images et dans les rêves une persistance toute particulière ². »

Ces deux espèces de persistances déterminent l'opposition entre deux classes d'objets, les Esprits et les Corps, d'autant plus que le domaine de la persistance interne s'est enrichi de toutes les opérations de la pensée : « la vie psychologique subjective soumise à un contrôle plus ou moins autonome se libère du coefficient de la persistance externe ³... L'interne est posé devant l'esprit comme un objet et la propre vie de l'esprit est expliquée comme celle que forment les objets de l'expérience externe ⁴. »

Ces dernières réflexions me paraissent dépasser le problème actuel et se rattachent à l'opposition du sujet et de l'objet qui apparaîtra à mon avis beaucoup plus tard, après le stade rationnel au stade de la pensée expérimentale. Les réflexions sur la spontanéité des êtres vivants, sur l'image et le rêve sont très justes et bien des études anciennes avaient déjà cherché à faire sortir du rêve la notion des esprits. Je ferai seulement remarquer que ces phénomènes existaient déjà aux stades précédents quand la confusion des êtres était complète : si l'attention était attirée sur l'image ou le rêve, ceux-ci étaient transformés en êtres identiques aux autres. Il faut ajouter une opération particulière et nouvelle qui attire l'attention sur les caractères propres à l'image et au rêve.

Ce sont les opérations particulières de la réflexion qui ont donné à l'idée et à la pensée leurs caractères spéciaux. La réflexion a arrêté l'affirmation et a maintenu la formule verbale à l'état de langage inconsistant sans relation avec l'action : « ce n'est qu'une idée, je n'affirme rien, je ne fais rien, je ne vous engage pas à faire quelque chose ». Cette formule verbale elle-même peut être de plus en plus réduite dans son expression extérieure ; les pensées sont des formules verbales que personne ne peut entendre, auxquelles personne ne peut réagir en dehors de moi-même et dont en raison de cette absence de réponse sociale on oublie le caractère verbal. L'intention était déjà capable de se dissimuler, grâce à la réflexion et à l'idée elle devient capable de mensonge, ce qui marque, comme on l'a vu, une évolution importante. Autour de l'idée et du mensonge se sont groupés tous les faits dont on vient de parler, les images, les rêves, ces attitudes dont le caractère proprement interne, invisible aux autres, n'avait pas été bien remarqué. Ces conduites internes, ces idées qui restent ainsi sans affirmations, sans action externe et si on le veut sans expression, qui semblent si peu de chose ont cependant une grande force et peuvent avoir des conséquences redoutables. Il en était tout autrement des objets perceptibles dont la taille, la visibilité sont le plus souvent en rapport avec la force.

¹ *La pensée et les choses*, 1908, p. 379.

² *Ibid.*, pp. 357-365.

³ *Ibid.*, p. 374.

⁴ *Ibid.*, p. 250.

Ces distinctions ont déterminé la formation d'une conduite vis-à-vis de cette pensée, de ce mensonge possible, de ce double qui se dissimule au-dedans de nos semblables, que l'on peut deviner en suivant le mouvement de leurs yeux, mais dont on ignore le plus souvent et dont on redoute les pensées et les intentions. Puis, suivant la règle, nous avons appliqué ces conduites sociales à nos propres actions et nous avons considéré comme un double invisible ce personnage et ce moi. Cela a créé des croyances sur la pensée invisible que l'affirmation réfléchie a transformées en esprits, réalités distinctes des corps.

Si on remonte à l'origine de ce mouvement qui a abouti à la distinction des corps et des esprits on voit que le point de départ se trouve dans la séparation fondamentale et primitive des deux conduites du langage et du mouvement des membres. Le langage, petit mouvement au début de la même nature que les autres, est devenu une action toute spéciale à cause de son caractère économique, il a doublé les autres actions, il les a remplacées, il s'est combiné avec elles de mille manières. Puis il en a tenu la place d'une manière plus complète et en même temps il s'en est distingué au moins en apparence et il a constitué une chose qui semblait tout à fait nouvelle, le monde intérieur de la pensée d'où sont sortis les Esprits.

5. - Les degrés du demi-réel

[Retour à la table des matières](#)

Rappelons maintenant au moins d'une manière succincte les principales formes de ce demi-réel qui joue un rôle considérable, dont la pensée et dont les troubles sont si importants dans les maladies. Comme on vient de le voir le demi-réel est intimement lié à la considération du temps comme le réel est lié à l'espace où les corps et les esprits sont localisés et séparés les uns des autres. Les promesses qui interviennent dans l'affirmation du demi-réel ne peuvent se rapporter qu'à des actes d'attente ou à des actes de récit. Les types du demi-réel sont donc l'événement futur qu'on attend et l'événement passé qu'on raconte.

Le futur est la notion qui se rapproche le plus des réalités ordinaires car il implique une action que nous ferons, que nous désirons faire. Mais cette action dépend de certaines conditions : les stimulations qui l'éveilleront ne peuvent pas être données sans ces conditions. Aucun acte, aucun mouvement ne peut nous les procurer, une seule conduite réussira, c'est l'attente. C'est pourquoi il ne faut pas confondre trop complètement le futur avec le désir, comme le fait Guyau dans sa *Genèse de l'idée de temps*. Le simple désir qui est une activation incomplète de la tendance, même accompagné d'effort ne suffit pas pour donner la conduite du futur, il faut y joindre l'attente, une conduite spéciale qui dirige l'effort vers le maintien de la tendance à l'état d'érection, sans lui permettre de retomber dans la latence ou de s'activer vers la consommation. La conduite de l'attente sous des formes variées est l'élément principal de la conduite du futur et tous les troubles de l'attente si fréquents chez les névropathes altèrent chez eux la notion du futur : « l'avenir est devenu pour moi un trou

noir où il n'y a rien... Je ne peux plus rien espérer puisque je ne peux plus rien attendre ».

Mais il n'en est pas moins vrai, que le désir, cette activation de la tendance à un degré plus élevé que l'érection, se mêle très souvent et naturellement à l'attente et qu'il contribue à donner au futur une nuance affective importante. C'est lui qui permet de distinguer deux sortes de futurs, *le futur prochain* et *le futur lointain*. Dans le premier le désir se mêle fortement à l'attente, dans le second le désir est presque complètement absent et la formule verbale qui représente la condition de l'action a perdu presque tout son intérêt. Dans le futur lointain le sentiment de l'attente reste seul et même il est souvent remplacé par de simples expressions, des symboles d'attente relatifs au temps futur. C'est pour cette raison, comme on le verra plus loin, que les malades asthéniques, chez qui les désirs se réduisent, projettent toujours les événements futurs extrêmement loin dans l'avenir.

Le passé c'est quelque chose qu'on raconte, mais surtout c'est quelque chose *qu'on ne peut que raconter*, car on ne peut pas l'agir et sa réalité ne dépend que de la force et des qualités de ce récit. Pour comprendre ces caractères du passé il est nécessaire de résumer en quelques mots les caractères essentiels de la fonction de la mémoire et de l'acte de raconter¹.

Les souvenirs ne sont pas des phénomènes élémentaires comme des réflexes, apparaissant nécessairement à la suite de toute impression sur le corps : il ne faut pas confondre la mémoire avec la conservation de la vie, la conservation de la forme ou la conservation des tendances qui une fois constituées sont éveillées et s'activent régulièrement toutes les fois que réapparaissent les circonstances à propos desquelles elles ont été construites. Quoique cela semble paradoxal, les animaux, les idiots proprement dits ont des tendances, des habitudes quelquefois très compliquées et très précises, mais ils n'ont pas de mémoire. Le grand caractère de la mémoire, c'est que la tendance formée à l'occasion de certaines circonstances est organisée de manière à être indépendante de ces circonstances initiales et qu'elle n'attend pas pour s'activer la réapparition de cette même stimulation. L'éveil de la tendance mémorielle ne dépend pas non plus d'un trompe-l'œil qui, par suite d'une confusion des stimulations, réveille la tendance en l'absence de la circonstance initiale. Dans la mémoire la tendance construite à propos d'un objet, tendance à prendre une attitude particulière, à faire certains mouvements et surtout à prononcer certaines paroles, à faire le récit, peut être réveillée en l'absence de cet objet et sans une illusion qui fasse croire à sa présence. Elle est éveillée par une stimulation spéciale qui est la question posée par les autres ou par nous-même et cette association du récit avec la question est construite par le sujet lui-même en face de la circonstance initiale. Cette construction des attitudes mémorielles, du récit, son association avec une question particulière, est la première opération de la mémoire qui s'effectue en présence de certaines circonstances particulières, c'est l'acte de la mémoration.

Il ne faut pas croire que cet acte compliqué de la mémoration s'effectue automatiquement à propos de toutes les perceptions. C'est là une erreur psychologique source d'interminables malentendus. Nous savons que les actes d'une fonction supérieure sont toujours moins nombreux que ceux de la fonction inférieure et qu'une partie seulement des opérations psychologiques d'un certain stade subissent la transformation qui les transforme en opérations du stade supérieur. Cette opération de la

¹ Cours sur l'évolution de la mémoire et de la notion de temps, 1922-23.

mémoration n'est surajoutée qu'à un très petit nombre des actions que nous exécutons à tout moment et nous ne conservons dans la mémoire qu'un nombre infime des événements de notre vie.

Quand une tendance mémorielle est constituée, elle reste latente jusqu'au moment où la question joue le rôle de stimulation et provoque l'acte de la remémoration. Une sentinelle, comme je le disais autrefois, voit arriver l'ennemi, elle fait d'abord les actes qui sont les réactions ordinaires à cette stimulation, se cacher, se défendre, fuir, etc., mais en même temps elle construit un discours relatif à cette apparition de l'ennemi. Ce discours n'attend pas pour s'activer une nouvelle apparition de l'ennemi, comme cela a lieu pour les actes précédents de se cacher, de se défendre. Il est prêt à s'activer en l'absence de l'ennemi, dans le camp, simplement devant le chef et à l'occasion des questions que celui-ci posera. C'est cette conduite intellectuelle qui constitue la mémoire humaine et il est nécessaire de la définir encore une fois avec précision pour comprendre son rôle dans l'évolution des conduites relatives au temps.

Il me semble probable que ces conduites mémorielles se sont développées au stade intellectuel par une transformation des conduites de l'absence, des réactions à l'absence qui étaient elles-mêmes comme on l'a vu des complications de l'attente. Il s'agit de la conduite d'un chef qui cherche à donner des ordres à un absent ou de la conduite du soldat qui transmet les ordres d'un chef absent. Ce sont des transformations de ces actions différées qui caractérisaient la conduite de l'absence.

Ces conduites ont pris une forme particulière quand les absences ont été prolongées : or primitivement la mort des hommes n'était qu'une absence très prolongée. L'adaptation à la mort des semblables a joué un rôle considérable dans l'évolution de la mémoire et de la notion du temps. Les tendances sociales relatives à un homme déterminé, salutations, bons ou mauvais procédés ne peuvent plus s'activer après sa mort si ce n'est par illusion : c'est justement cet arrêt d'un grand nombre de tendances qui constitue le trouble déterminé par la mort. Mais les tendances mémorielles constituées à propos d'un individu sont comme des photographies prises devant lui et conservées ; elles sont construites de manière à pouvoir s'activer en son absence comme les photographies peuvent être regardées après sa mort. Tous les événements du passé sont en réalité analogues à des individus qui sont morts et on ne peut plus reproduire sans illusion les actes qu'ils déterminaient. On ne peut reproduire à leur propos que des actes de mémoire et c'est ce rapprochement des événements passés avec des morts toujours absents qui a déterminé la notion du passé.

Mais alors que devient la réalité de ce passé sur lequel nous ne pouvons plus agir par aucun mouvement de nos membres, ni même par l'attente. On a vu, quand nous avons cherché à définir la notion de l'événement en général, qu'il ne s'agit plus que d'une action particulière du langage lui-même. Le langage devient lui-même une action quand je promets de le maintenir dans toutes les circonstances, devant tous les témoins, devant tous les documents.

Il y a déjà une action assez importante et le sentiment de l'existence du passé suppose à côté du récit une conduite assez compliquée ; il suppose la promesse de continuer la même affirmation, l'acceptation de la lutte contre les contradicteurs, l'assurance que l'on triomphera de leur résistance et que l'on pourra maintenir l'affirmation envers et contre tous. Ajoutez qu'il y a un choix à faire entre cette attitude et l'attitude contraire qui se dispenserait d'affirmer le récit et de s'exposer à ces risques. Ce choix peut être fait de différentes manières, d'une manière immédiate ou d'une

manière réfléchie et suivant que le choix de l'affirmation sera fait de l'une ou de l'autre manière, la croyance aura un niveau plus ou moins élevé. Nos malades présentent des perturbations dans cette affirmation et dans ce choix ; les uns essayent le choix réfléchi et ne pouvant le terminer restent dans le doute, les autres affirment sans réflexion et tombent dans la suggestion. D'autres enfin sont plus intéressants, Lœtitia la dormeuse, par exemple, n'est plus capable de joindre au récit l'affirmation même élémentaire et reste dans le vide. Elle a tous les troubles de la mémoire, elle ne se représente rien de ce qu'elle dit et ne localise pas plus dans l'espace que dans le temps, mais elle y ajoute une indifférence singulière aux dénégations et aux transformations que l'on essaye d'apporter à ses récits : « C'est comme cela si vous voulez, j'ai peut-être inventé ce que je raconte, ce sont des idées qui me passent par la tête et je ne tiens pas plus à l'une qu'à l'autre ». Elle ne fait plus cette distinction, cette classification que nous faisons continuellement des souvenirs, des imaginations, des pensées, elle n'a plus la localisation psychologique ¹.

Quelles que soient l'importance et la difficulté de cet acte d'affirmation des paroles il est clair que ce contrôle par le seul maintien du récit ne peut avoir une valeur comparable au contrôle que fournit la transformation des paroles en actions de nos membres. C'est pourquoi la réflexion nous montre très bien que nos amis morts n'ont pas la même réalité que nos amis vivants. Le genre de réalité accordé au passé est très différent de celui qui est donné aux corps et aux esprits et même au futur. C'est un des grands progrès de la réflexion d'avoir démêlé cette demi-réalité du passé au lieu de mettre toutes les existences sur le même plan.

Même dans ce domaine des récits simplement affirmés il y a des distinctions à faire et ces demi-réalités présentent une certaine gradation. Le concept général de l'événement, quand on ne précise pas qu'il s'agit d'un événement historique, laisse dans le vague la possibilité de sa réapparition future. Ce n'est qu'un récit, mais il pourra plus tard être contrôlé par l'attente, car il y a des événements comme le lever et le coucher du soleil qui se reproduisent et que l'on peut attendre. Même quand il s'agit d'un événement passé qui ne réapparaîtra plus, nous pouvons distinguer le passé *récent dont* le récit a encore un caractère affectif qui détermine encore sinon des actes consommés, au moins des tentatives d'actes avortés, des déceptions et des regrets. Au contraire le passé *lointain ne* présente plus que la seule valeur du récit affirmé car il ne suscite plus aucun sentiment. Les psychasténiques nous montrent bien l'importance de ces nuances : une malade comme Now. f. 44 ans, épuisée par l'émotion de la mort de son mari se désole de ne pouvoir évoquer un souvenir affectif du défunt. Elle se plaint de n'avoir en évoquant les souvenirs du mari ni joie, ni chagrin, ni regret. Ce ne sont pas des souvenirs sans aucune réalité comme ceux de Lœtitia, car elle n'admet pas que l'on puisse les contredire ou les changer. Ce sont des souvenirs devenus trop tôt lointains, d'un passé complètement mort qui n'éveille plus que les sentiments du passé récent. Nous verrons plus tard en étudiant les sentiments les raisons de ces différences, il suffit de constater ici dans la réflexion ces nuances du demi-réel.

¹ Les souvenirs irréels, *Archives de psychologie* de Genève, 1924, pp. 18-22.

6. - Le presque-réel

[Retour à la table des matières](#)

Ces notions sur le demi-réel qui s'oppose au réel véritable nous permettront de comprendre un peu des termes intermédiaires entre ces deux conceptions qui sont d'une interprétation plus délicate. Il y aurait lieu d'étudier parmi ces termes intermédiaires qui méritent le nom de *presque réels*, la notion d'acte, la notion de force et surtout la notion du présent.

Quand on parle de la notion d'action on a envie de répondre qu'il s'agit d'une chose très simple qui joue un rôle important depuis le début des conduites les plus élémentaires. Tout fait psychologique est une action et le sentiment, la constatation de l'action doit être une des sensations les plus primitives. Bien des philosophies comme celle de Maine de Biran sont fondées sur ce sentiment primitif d'action. En réalité nous ne pouvons parler d'un sentiment de l'action que lorsqu'une conduite particulière vient s'ajouter à l'action elle-même, car il n'y a un fait psychologique distinct que lorsqu'il y a une action distincte. En fait, énormément de malades ont des troubles du sentiment de l'action même quand ils continuent à agir. Les uns se bornent à dire: « Ce n'est pas moi qui agis, c'est comme si quelqu'un d'autre agissait en moi » leur trouble ne porte que sur le sentiment de l'action personnelle ; mais beaucoup vont plus loin et disent: « il n'y a plus d'action en moi, je ne fais plus rien, je suis éthérée, sans action », quoique pour le spectateur ils continuent à agir. Il est bien probable qu'aux stades primitifs l'être vivant fait une foule d'actions sans avoir rien qui corresponde au sentiment d'agir et que ce sentiment ne vient que tardivement s'ajouter à l'action grâce à une certaine complication.

La notion d'agir me paraît être une application à nos actions, aux mouvements systématisés de nos membres de la notion de production dont nous avons vu le développement au stade précédent. Pour considérer une action comme une production il faut que cette même action soit envisagée successivement de deux manières différentes. Le potier produit le vase quand il passe de la représentation du vase à la perception du vase par des conduites spéciales. L'homme a la notion de produire son action de la même manière quand il peut se représenter une première forme symbolique et verbale de l'action et quand il peut percevoir ensuite l'action réalisée par des mouvements du corps grâce à des conduites intentionnelles et à des efforts. Nous laissons de côté pour le moment le rôle que joue le sentiment de ces efforts que nous étudierons plus tard et nous ne considérons que les deux termes extrêmes de l'action et la transition par une conduite spéciale. Aux stades précédents nous avons déjà vu des phases successives de l'action et le passage de la phase du désir à la phase de la consommation. Mais ces phases étaient simplement successives et l'une disparaissait quand elle était remplacée par l'autre. Il faut ici que la première phase soit représentée verbalement de manière que cette représentation subsiste en face de la seconde phase et que la comparaison des deux aspects de l'action puisse donner lieu à un jugement, à une de ces conduites intermédiaires à deux autres qui caractérisent l'intelligence. Tout cela ne peut être fait clairement que lorsque la réflexion a arrêté les formes verbales, leur a permis de subsister isolément comme idées séparées des désirs et des actions réelles.

Sans doute beaucoup d'influences interviennent pour modifier en différents sens ce jugement de l'action, nous les verrons dans le deuxième volume de cet ouvrage en étudiant les sentiments de l'effort, mais nous devons d'abord constater ici les caractères essentiels de cette conduite réfléchie qui nous permet de construire la notion d'action. Il en résulte que l'acte n'est pas seulement un événement que l'on raconte, il est en même temps une réaction que nous sommes obligés de faire pour nous adapter à cette action, qui est une production de l'homme.

Les attitudes réactionnelles aux intentions doivent prendre ici une forme particulière ; il faut non seulement prendre des précautions contre l'acte quand on en voit le début, ce qui constitue la réaction perceptive, il faut non seulement prendre des précautions contre l'acte quand on en soupçonne l'intention et le pouvoir, ce qui constitue la réaction asséritive. Mais il faut prendre des précautions contre cet acte, dès que l'on est à portée de cet homme ou de cet esprit et uniquement à ce moment, car la production de l'acte dépend de lui, c'est la réaction réfléchie à la force. Les précautions contre la force de l'homme ou de l'esprit sont devenues d'autant plus nécessaires qu'à ce niveau les actes réfléchis ont une portée beaucoup plus grande dans l'espace et dans le temps et sont beaucoup plus efficaces.

Ces nouvelles conduites de l'acte et de la force transforment les explications, puisque comprendre signifie simplement se représenter les actes de production, des progrès dans la notion de production amèneront des changements dans l'explication. Au niveau précédent où l'explication avait commencé, on expliquait par l'intention ce qui a donné l'explication par la finalité, maintenant on explique par la force d'un être réel, par son action, par sa création ce qui a été traduit par les notions élémentaires de la causalité. Il ne s'agit ici que de la cause première, de la cause initiale et créative. Plus tard on se préoccupe davantage de la série des actes intermédiaires que l'on aura pris l'habitude de faire pour passer de la représentation verbale de l'objet ou de l'action à la perception ou au mouvement des membres. L'explication par les moyens, par les causes secondes se constituera. Dans mes leçons sur « l'explication et les tendances industrielles » j'ai beaucoup étudié en me plaçant au point de vue psychologique les maximes et les pratiques des alchimistes qui nous sont si bien indiquées dans les ouvrages de M. Berthelot. J'ai montré que le *post hoc ergo propter hoc* avait son origine dans les oraisons prolongées que réclamaient les alchimistes et dans des actes analogues antérieurs aux alchimistes. Tous ces actes n'étaient que des actes d'attente reconnus indispensables. Plus tard on expliquera par des conduites rationnelles, par la constatation de l'identité, par la déduction, etc. Les philosophes ont eu très souvent des discussions interminables à propos de la valeur de tel ou tel procédé d'explication, par la finalité ou par le déterminisme. C'est qu'ils ont toujours négligé de tenir compte des stades psychologiques auxquels ils se plaçaient. L'explication, comme les lois de la raison, comme la conduite, change de nature suivant le degré de l'évolution psychologique : il ne faut jamais se figurer qu'une explication gardera la même forme et sera valable pour tous les hommes. Il faut expliquer autrement à un débile mental au niveau asséritif qu'à un savant de nos jours au niveau expérimental et il ne faut jamais oublier qu'un jour on rira de notre physique mathématique comme nous nous moquons des syllogismes et des forces occultes du moyen âge.

Le problème le plus intéressant qui d'ailleurs contient les précédents est celui que nous pose la notion du présent. On croit d'ordinaire, quand on considère les différentes périodes du temps, que le présent est la période la plus simple, la mieux connue, celle qui sert de point de départ aux deux autres notions du futur et du passé.

Or, si je ne me trompe, l'observation des enfants, des débiles et des malades ne confirme pas cette vue du bon sens : la notion du présent est celle qui est le plus souvent troublée, celle qui disparaît le plus aisément et celle qui paraît la plus difficile à acquérir. Dès qu'il y a des troubles de l'activité réfléchie, « le présent paraît un intrus », les malades ne semblent plus s'intéresser à ce qui est présent, ils sont obsédés par les remords relatifs au passé, par les craintes ou les désirs relatifs à l'avenir, mais ils ne s'occupent plus du présent. « Le présent n'a plus pour eux la même importance que pour nous, ils ne peuvent plus appréhender ni le présent ni le réel ¹ ». D'ailleurs quelques-uns vont plus loin et présentent des troubles curieux dans l'appréhension du présent qu'ils confondent avec le passé, quand ils présentent l'illusion curieuse du déjà vu. Je serais disposé à dire qu'au stade assératif se sont formées les notions de futur et de passé, mais que la notion du présent n'existe pas encore, que cette notion est une des acquisitions difficiles du stade réfléchi et qu'elle s'altère dès que la pensée réfléchie s'abaisse.

Bien entendu le présent dont nous parlons ici n'est pas celui qu'ont construit les philosophes au stade rationnel, ce point de jonction, ce point imperceptible entre l'infini du passé et l'infini de l'avenir. W. James avait déjà distingué de ce « real present » des philosophes un « specious present » des simples humains qui réfléchissent. Il s'agit de la notion du présent que nous appliquons de temps en temps, à mon avis assez rarement, à certaines de nos actions au moment où elles s'exécutent : « Ceci est mon action présente... je suis en train de faire cela... Occupons-nous de ce qu'il faut faire maintenant, pour le reste on verra plus tard. » Il est assez difficile de se rendre compte de la nature de cette conduite qui constitue le sentiment et la notion du présent.

Guyau autrefois dans son petit livre célèbre, véritable initiateur des études sur la psychologie du temps, avait déjà remarqué qu'un élément essentiel du présent c'est l'action, c'est le fait que nous exécutons une action en même temps que nous avons ce sentiment. Cette remarque a été confirmée bien souvent par les descriptions de M. Bergson. On fera déjà un pas en disant qu'il s'agit d'une action réelle exécutée par nos membres et non d'un symbole verbal de l'action, sauf dans le cas où, comme on vient de le voir, le langage lui-même devient une action réelle : « Mon présent consiste à affirmer cela ». Comme tous les actes réels peuvent jouer un rôle dans le présent, l'acte de l'attente qui est si particulier peut être une des actions à propos desquelles se fait la conduite du présent. C'est même là une des actions les plus favorables au développement de cette conduite, car la notion du présent liée au passé et à l'avenir se rattache au temps et l'attente, point de départ de la notion de durée, est la conduite la plus temporelle.

C'est pour cela que l'on parlera facilement de la durée du présent. Guyau disait déjà ² que le présent senti n'est pas un point, qu'il a une certaine durée. James remarquait que cette durée du présent est fort variable. On a essayé dans les laboratoires de psychologie de mesurer cette durée du présent, la plus petite durée que l'on puisse apprécier. Ces mesures sont intéressantes, mais encore bien imparfaites, parce que comme toujours on ne définit pas assez nettement la nature psychologique du fait que l'on cherche à mesurer et parce qu'on réunit dans ces mesures des phénomènes très différents. Il est probable que l'on a mesuré sous le nom de durée la plus petite attente possible, l'attente la plus courte possible mais qui conserve encore les caractères de

¹ *Les névroses*, 1909, p. 357. *Les obsessions*, 1903, II, p. 372.

² GUYAU. *Genèse de l'idée de temps*, 1890, p. 64.

l'attente. Suivant le groupe de mouvements que nous reconnaissons comme une action, suivant la complexité plus ou moins grande des mouvements et des attentes que nous synthétisons dans notre langage comme une seule action, nous construisons des présents plus ou moins courts ou plus ou moins longs. C'est ainsi que le rôle de l'action dans le présent est incontestable, mais le problème n'est pas ainsi entièrement résolu, car il y a des actions dans tous les phénomènes psychologiques qui ne sont pas des présents; comme nous venons de le dire, ce sentiment du présent est tardif et rare, et par conséquent bien des actions réelles sont accomplies sans donner lieu à ce sentiment. Il faut pour comprendre le présent ajouter à l'action réelle une autre conduite particulière.

On fera encore un progrès en ajoutant *la notion de l'action*. Il ne s'agit pas d'un mouvement quelconque, réaction à une stimulation, il s'agit d'une action appréciée comme telle, accompagnée du sentiment de l'agir dont nous venons de voir la nature: le sentiment qu'on agit est très près du sentiment du présent.

Je dirai cependant que ce n'est pas tout à fait la même chose dans la notion de l'action cette action est considérée au point de vue de sa production, on y joint la représentation verbale qui est un point de départ et les conduites de production. Dans le présent il y a la notion du temps, avec allusion au passé et à l'avenir : on sait que le présent a été de l'avenir et qu'il se change en passé, les conduites qui jouent le rôle principal sont les conduites du récit. Sans doute la représentation verbale de l'action avant son exécution et le récit de l'action après son exécution sont des choses analogues, mais elles ne sont pas identiques. La représentation verbale de l'action qui se réalise ne contient pas cette notion de destruction, d'absence définitive qui caractérise le souvenir du passé. C'est qu'elle n'a pas des caractères du temps tandis que le récit du passé reste avant tout une conduite temporelle.

Il est impossible d'expliquer le présent si on n'admet pas un acte de mémoire surajouté à l'action elle-même, comme dans la notion de l'agir il y a un acte de représentation de l'action joint à l'action elle-même. Pour que l'acte soit apprécié au point de vue du temps, pour qu'il soit rangé dans le temps avec les autres actions, ce que nous faisons pour le présent, il faut qu'il soit exprimé en termes de récit comme les autres événements. Quand nous disons donc qu'une action est présente, c'est que d'une manière quelconque nous en faisons le récit en même temps que nous l'accomplissons: « Je suis en train de faire ceci ». Nous nous racontons l'action avec les mêmes termes qui nous serviront plus tard quand nous dirons : « Je viens de faire cela ». Il n'y a que les désinences caractéristiques des périodes du temps qui sont changées, l'essentiel du récit est conservé. Le présent est donc bien comme tant d'autres faits psychologiques une conduite double, composée dans ce cas d'une action réelle de nos membres et d'un récit de la même action.

M. Bergson est un des rares auteurs qui aient bien compris que pour parler du présent il faut faire un acte de mémoire en même temps que l'action. Dans un article fort curieux sur « le déjà vu » publié dans son livre sur *L'énergie spirituelle*, il soutient qu'un acte de mémoire, c'est-à-dire une représentation consciente sous forme d'image accompagne toute action sans exception, que d'ordinaire cette image est masquée parce que notre attention est dirigée vers l'action elle-même, mais que dans certains cas cette image devient visible comme cela a lieu par divers mécanismes soit dans l'illusion de « déjà vu », soit dans le sentiment de présent

La conception que j'ai présentée dans mes cours à propos du présent se rapproche de celle-là : sans pouvoir insister ici sur les détails de ces leçons à propos de nombreux faits pathologiques, je rappelle seulement que sur certains points cette conception se distingue un peu de celle de M. Bergson. En premier lieu il me semble inadmissible que cet acte de mémoire soit perpétuel, qu'il accompagne, qu'il « double » toutes les actions ; je crois au contraire cet acte de mémoire simultané à l'action plutôt rare, car il n'y a de souvenirs et surtout de sentiments de présent qu'à propos d'un petit nombre d'actions. 2° Je ne suis pas disposé à assimiler cet acte de mémoire à une image dite consciente tout à fait distincte en nature de l'acte lui-même et du mouvement de nos membres ; même quand cette représentation prend la forme d'image je crois qu'il ne s'agit que d'une attitude, mais le plus souvent elle prend la forme verbale et n'est qu'un récit comme les autres ; elle ne diffère de l'action que dans la proportion où la parole diffère de l'action. Enfin 3° nous savons que la mémoire se présente sous deux formes, la préparation du récit, cette prise de clichés pour l'avenir que nous avons appelée la mémoration et la prononciation même du récit, la présentation des clichés développés qui constitue la remémoration. Dans les cas où apparaît le sentiment du présent, il ne s'agit pas de l'acte banal de la préparation des souvenirs, de la mémoration, il s'agit, de l'expression du récit, de la remémoration proprement dite. Pour avoir le sentiment du présent il faut que l'on fasse aux autres ou à soi-même le récit de l'action en même temps que l'on exécute l'action. Suivant que ce récit est plus ou moins diffus ou plus ou moins précis, qu'il embrasse une ou plusieurs actions en train de s'effectuer, la durée du moment présent sera plus ou moins longue ou plus ou moins réduite.

Pourquoi ce récit ne prend-il pas les caractères du futur ou du passé comme tous les autres récits ? On peut dire que le récit du présent diffère du récit du passé par le caractère de nouveauté, d'inattendu qu'il présente, mais ce n'est pas toujours bien appréciable et ce n'est pas le fait le plus important. Il s'agit plutôt d'une relation différente entre le récit et l'action. Dans les conduites d'avenir ou de passé le récit ne peut jamais accompagner une action réelle et complète à la phase de la consommation, car les conditions de cette action ou n'existent pas encore ou sont disparues. Tout au plus dans l'avenir le récit peut-il accompagner un désir de l'action et dans le passé un regret de l'action. Au contraire dans le présent seulement le récit est associé à la consommation de l'action. Le présent s'apparente non à la croyance comme le futur et le passé, mais au sentiment de l'acte, à l'ordre qui est exécuté, à la volonté qui passe de la formule verbale à l'acte immédiat. Le récit tout en gardant ses caractères temporels ne s'applique plus à des croyances, mais à des volontés.

Ce sont ces relations différentes du récit et de l'action qui donnent naissance à des concepts intermédiaires. La notion de la simultanéité dépend de la difficulté que l'on éprouve à distinguer deux récits à ce point de vue. Quand deux récits présentent l'un le caractère du passé, l'autre le caractère du présent ils sont aisément distingués. Mais quand deux récits présentent tous deux exactement au même degré le caractère du présent ou le caractère du passé, quand on ne réussit pas à placer l'un avant l'autre, on les déclare simultanés. Le champ visuel nous a habitués à ces perceptions simultanées et nous étalons dans l'espace ce que nous ne pouvons ranger dans le temps.

Il n'en est pas moins vrai que toute cette conduite du présent a quelque chose de bizarre et qu'elle fait du récit un usage irrégulier. Le récit sorti de l'action différée est justement une formule verbale qui ne peut pas être accompagnée de l'action correspondante. Car au moment où il est exprimé en réponse à la question sans attendre les stimulations de l'action, cette même action a disparu et au moment où l'action existait

le récit n'était pas fait, il était différé jusqu'à la question. Tout est dérangé parce que la question est posée, le plus souvent par nous-même, à un moment où elle est complètement inutile, au moment où l'action même relatée par le récit a lieu, à un moment où on n'a qu'à la percevoir et non à la remplacer par le récit.

Cette façon anormale de poser la question est déterminée par l'évolution de la mémoire et de la personnalité. Déjà au stade précédent on a commencé à ranger les récits : on a introduit l'acte de l'attente dans l'audition du récit comme dans la perception des événements, on doit en écoutant tel récit en attendre un autre, c'est ce qui donne naissance à l'avant et à l'après à la construction de l'histoire. L'action présente, actuellement consommée, doit prendre sa place dans l'histoire : cette action actuelle a été représentée comme future dans des récits précédents, elle sera représentée comme passée dans des récits postérieurs, elle est un élément de l'histoire. Au moment présent, quand elle s'exécute, on pose la question à propos d'elle et elle est accompagnée d'un récit, mais ce récit ne se présente ni comme passé ni comme futur, il prend une forme nouvelle que nous venons d'étudier.

La représentation de l'espace, qui, comme nous l'a si bien montré M. Bergson, nous sert à ranger les différents récits de la mémoire, nous offre une image de cette situation intermédiaire. L'avenir est la route devant nous, le passé c'est la route derrière nous, il y a un point de la route où nous sommes et qui sera le présent. Ce point de la route où je suis a été précédemment devant moi, il sera tout à l'heure derrière moi, il est donc un point intermédiaire qui relie le passé à l'avenir, sans lequel l'histoire de la personnalité dont on va voir l'importance n'aurait aucune unité.

Cette conduite du présent suppose donc une réflexion sur l'action, une comparaison des récits que l'on fait de l'action présente et des récits de l'action passée ou future, une appréciation des degrés de réalité présentée par ces divers récits. Ce travail ne peut se faire correctement qu'au niveau réfléchi, quand le sujet est capable de ces arrêts et quand il distingue ces degrés de réalité. Tous les troubles de la réflexion altèrent profondément le sentiment du présent.

Il résulte de ces remarques que la notion du présent est analogue à la notion de l'action, à la notion de la force et que toutes ces notions sont très voisines de celles des réalités complètes des corps et des esprits. On vérifie toutes ces croyances de la même manière, par le passage de la formule verbale à l'action : cette vérification donne le caractère de réalité aux corps et aux esprits, elle doit le donner de même au présent et on se laisse souvent entraîner à dire en parlant des événements : « La réalité présente ».

Mais n'allons pas trop loin, quand il s'agit du sentiment de l'agir et du sentiment du présent cette vérification n'est possible qu'à un moment. Au moment présent, le récit coïncide avec l'action, mais bientôt l'action a changé si le récit est resté le même et la vérification par la consommation de l'action impliquée dans le récit est devenue impossible. Est-ce que le temps nous a entraînés ou bien est-ce nous-mêmes qui par une croissance irrésistible indépendante de nos mouvements dans l'espace nous sommes déplacés d'une certaine manière ? Nous ne le savons pas, mais quelque chose a été changé. Nous avons le pouvoir par les mouvements de nos membres de lutter contre les changements dans l'espace, de revenir en arrière et toute notre vie psychologique est fondée sur ce pouvoir de nos mouvements en arrière. Nous n'avons pas un pouvoir analogue de lutter contre les changements dans le temps : le seul acte de l'attente que nous possédons nous permet en partie de nous adapter au mouvement

irrésistible de l'accroissement de notre être dans le temps. Mais nous n'avons aucun acte qui nous permette de concevoir le retour en arrière et nous ne pouvons en aucune façon corriger le changement qui rend impossible une seconde vérification du présent.

Au contraire quand il s'agit des corps et des esprits, la vérification, la transformation du récit en action peut être répétée autant de fois que nous la désirons. Comme la perception de l'Arc de Triomphe dépend du mouvement de mes membres qui est à ma disposition je peux la répéter indéfiniment. Cela confère à ces objets un degré de réalité tout particulier que ne peuvent pas atteindre les vérifications momentanées du présent et de l'action.

Nous arrivons donc à concevoir une variété du réel très importante : le présent est plus que du demi-réel vérifiable seulement par des caractères des actes verbaux, il se rapproche du réel véritable, qui peut être vérifié par des actes des membres. Mais il n'en a pas la persistance, il n'est réel qu'en un point du temps et non à plusieurs, c'est une réalité incomplète et nous sommes obligés de construire pour lui et pour les notions analogues un cadre particulier celui du *presque-réel*.

En face de ce presque-réel nous allons trouver d'autres notions qui nous présentent une difficulté analogue quoique de sens inverse. Puisque nous avons compris le problème psychologique du degré de réalité, nous pouvons nous demander quel est le degré de réalité attribué par le sujet lui-même à tous ces phénomènes psychologiques que les hommes du niveau réfléchi appellent eux-mêmes des rêves, des rêveries, des imaginations, des idées, tous les hommes ne se laissant pas prendre à leur rêverie comme font les débiles mentaux et ne les transformant pas en êtres identiques aux autres. Au niveau réfléchi, les hommes deviennent capables de dire : « Je me forge des chimères, ce ne sont que des imaginations ». Dans ce cas quelle forme de croyance accordent-ils à ces imaginations, où les placent-ils par rapport aux autres réalités ?

Dans l'étude de l'imagination on ne considère d'ordinaire que le caractère de nouveauté, d'originalité caractéristique du contenu des imaginations. On dit qu'il s'agit là de constructions, de combinaisons faites avec des fragments des conduites précédentes et que ce caractère suffit pour rendre compte de la conduite propre à l'imagination. Cette observation est juste et montre un des caractères de l'acte de l'imagination, mais elle n'explique pas sa nature, car elle laisse de côté ce qui est essentiel et ce qui précise la conduite de l'imagination.

On commet ici la même erreur que je viens de signaler à propos de la mémoire, quand on définit la mémoire par un caractère, celui de la conservation des tendances qui lui appartient évidemment, mais qui ne la définit pas, car il se retrouve dans toutes sortes d'autres conduites. Les combinaisons originales se retrouvent dans presque toutes les conduites psychologiques, car les différents stades successifs de l'évolution psychologique ne sont construits que par des séries d'inventions inattendues. C'est un animal de génie qui a passé du réflexe explosif à l'acte suspensif.

Ces combinaisons originales sont devenues surtout faciles quand les actes représentatifs, les actes verbaux se sont ajoutés aux mouvements des membres. C'est dans le langage et surtout dans le langage inconsistant que l'invention originale s'est déployée dès le stade intellectuel et c'est au milieu d'une riche floraison de combinaisons nouvelles simplement représentées qu'ont été choisies quelques actions réellement exécutées avec un progrès. Quelques actions particulières développées au niveau asséritif comme le recommencement, l'essai ont utilisé ces combinaisons

nouvelles. L'originalité, la combinaison nouvelle, l'invention existaient donc depuis longtemps dans une foule d'autres conduites et ne peuvent maintenant caractériser l'imagination.

Ce qui caractérise l'imagination au niveau réfléchi, c'est une appréciation particulière de sa valeur et une conduite particulière jointes à la combinaison verbale pour indiquer cette appréciation. Celui qui a une véritable imagination montre en même temps que pour lui cette combinaison ne correspond pas à une chose réelle, qu'elle n'a pas donné lieu à des actes réels des membres et qu'elle ne pourra pas en être l'occasion. Au lieu d'affirmer comme cela arrive dans les croyances et les promesses d'acte, il prend au contraire des précautions pour éviter la croyance : « Je ne vous promets pas de vous conduire par la main à ce palais de cristal, puisque je vous dis qu'il est imaginaire. Je n'affirme rien, je ne nie rien, je ne prends aucun engagement... Je me défends à moi-même de croire à l'existence de la belle princesse de ce conte, je l'ai construite de toutes pièces grâce au langage inconsistant et je ne prétends pas que ce langage puisse se transformer en acte réel. » C'est ce mélange de représentations, de constructions verbales et de précautions pour éviter de provoquer l'affirmation des autres et de se laisser aller soi-même à la croyance qui constitue la véritable imagination. Si l'on tient compte de ce caractère nous nous trouvons en présence d'un phénomène psychologique qui nie sa propre réalité : il en serait de même pour une foule de faits analogues sur ce point à l'imagination, les idées, les sentiments, les pensées. Au stade précédent on se bornait à ignorer à ce point de vue : les phénomènes psychologiques qui n'étaient pas transformés en êtres n'avaient aucun caractère au point de vue de la réalité. Maintenant on sait constater qu'ils ne sont pas des réalités comme les corps et les esprits.

Peut-on dire cependant que l'homme réfléchi refuse à ces faits toute réalité, qu'il les considère comme de purs néants ? En premier lieu, comme M. Bergson l'a bien montré, la conception du néant véritable est inintelligible et n'existe pas réellement surtout à ce stade. En second lieu, il n'est pas exact que ces phénomènes psychologiques n'aient aucune relation avec nos actions motrices, ce qui est pour l'homme le critérium pratique de la réalité. Ces imaginations, ces pensées, ces sentiments donnent lieu à des essais, à des choix, à des renforcements, à des arrêts de l'action de toutes espèces comme nous le verrons plus tard dans l'étude des sentiments. Ne sont-ils pas analogues aux intentions dont nous avons vu la grande importance pour la conduite ? D'ailleurs est-il juste de dire que ces phénomènes psychologiques ne soient en relation avec aucune action ? Au moment où ils se présentent, ils sont conscients, c'est-à-dire qu'ils sont accompagnés de conscience. Or la conscience est une certaine conduite que nous avons placée au stade social, elle a pour point de départ les réactions protectrices de l'instinct vital, elle consiste dans des renforcement, des inhibitions, des expressions verbales, des réflexions, des appréciations, etc., à propos du phénomène lui-même. On pourrait donc dire que ces phénomènes psychologiques n'ont pas de réalité extérieure, mais que considérés en eux-mêmes ils se présentent comme des actions, comme des présents et qu'ils ont le même degré de réalité déjà constaté chez ceux-ci.

Il y a encore une difficulté : ces sentiments, cette réaction de conscience ne sont pas des réactions tout à fait identiques aux actions perceptives. Celles-ci ont leurs stimulations dans le monde extérieur et par conséquent peuvent être déterminées chez tous les hommes. Quand je crois à l'existence de l'Arc de Triomphe je promets, non seulement de le percevoir moi-même, mais de le faire percevoir aux autres. Or les réactions de la conscience ont leur point de départ à l'intérieur du sujet dans ses

propres actions. Nous les avons comprises comme des actions proprioceptives aux actions elles-mêmes. Nos actions qui se passent dans nos muscles et dans notre système nerveux ne peuvent déterminer ces mêmes réactions chez les autres. En fait ces phénomènes psychologiques ne déterminent des actions qu'en nous-mêmes, ils n'ont de contrôle que dans nos propres actions et dans les affirmations ou les ordres qui en découlent. Sans doute on peut encore parler ici de la parole transformée en action, du maintien de mon affirmation, comme nous le faisons à propos de la réalité du souvenir. Mais ce maintien de l'affirmation qui n'a plus à lutter contre les affirmations d'autrui a beaucoup moins de valeur. Il n'y a plus là de réalité sociale, il n'y a qu'une réalité à mes propres yeux qui n'a de valeur que pour moi-même. Cependant elle n'est pas nulle et c'est un fait psychologique que dans une certaine mesure nous y croyons. Nous ne pouvons guère démontrer la réalité de la conscience d'autrui et pratiquement nous y croyons, parce que nous accordons une réalité à notre propre conscience et que nous sommes frappés de la similitude des autres avec nous-mêmes.

Nous avons déjà un exemple d'une croyance analogue : à côté des corps réels nous avons constaté au niveau réfléchi la croyance à la réalité des esprits. Aux corps et surtout aux corps vivants nous avons rattaché comme presque réelles les actions de ces corps, le présent de ces corps. Maintenant les imaginations, les pensées, les phénomènes psychologiques sont conçus comme les actions des esprits, comme quelque chose de presque réel se rattachant aux esprits. Ces phénomènes psychologiques qui semblaient exclure toute réalité arrivent en fin de compte à constituer du presque réel si on les considère à un autre point de vue, comme des faits internes se rattachant aux esprits. Cette conception des phénomènes psychologiques comme les actions des esprits est très nette au niveau réfléchi que nous étudions : elle ne va pas disparaître, elle va seulement se transformer plus tard. Elle deviendra aux stades supérieurs, rationnel et expérimental, le point de départ de la notion du phénomène spirituel, du subjectif qui s'oppose à l'objectif. Elle donne naissance maintenant à tout un monde à peu près réel, le monde des idées, des pensées, des sentiments auquel il ne manque que la persistance pour être tout à fait comme le monde des esprits.

L'être simple et unique du stade assératif s'est singulièrement compliqué en devenant le réel. Il s'est subdivisé non seulement en divers êtres distincts par leurs conduites, mais encore en degrés de réalité affirmés de manières différentes. On peut à ce propos établir le tableau suivant où les diverses notions relatives à la réalité sont rangées dans leur ordre de réalité décroissante

Les corps,
les esprits,
le présent,
les événements présents,
les actions,
les pensées considérées comme événements internes,
le futur prochain,
le passé récent,
l'idéal,
le futur lointain,
le passé mort,
l'imaginaire,
l'idée, considérés tous deux comme représentant des réalités extérieures.

Toute formule verbale, tout récit, que nous le fassions aux autres ou à nous-mêmes, doit être placé dans l'une de ces classes par un individu capable de réflexion. Suivant que ce récit est placé plus ou moins correctement à la case qui lui convient et que la majorité des hommes lui attribuerait, la pensée est considérée comme plus ou moins correcte. Si la place que prend le récit est fautive, ne correspond pas à celle que lui donnent les autres hommes, à celle qui résulterait des discussions et des vérifications, il y a délire et les théories des délires doivent donner l'explication de ces fausses positions des récits ¹.

7. - Le personnage asséritif

[Retour à la table des matières](#)

Le passage d'un stade psychologique à un autre transforme toute la conduite et pour étudier complètement les deux stades asséritif et réfléchi il faudrait passer en revue toutes les fonctions psychologiques et constater leurs modifications dans les deux états. Nous ne pouvons insister ici sur les fonctions perceptives mais nous sommes obligés de rappeler les transformations de la personnalité dans les deux stades parce que nos malades nous présentent à ce propos des troubles importants que cette étude nous permettra de mieux comprendre.

Les conduites de la personnalité ne peuvent se développer qu'au moment où notre individu physique et moral est distingué des autres objets et des autres êtres vivants et détermine des conduites spéciales. Au stade réflexe, il n'y a pas de conduite qui mérite le nom de conduite personnelle, celle-ci commence au stade suspensif sous la forme des conduites relatives au *corps propre*. Au stade social se développent les conduites relatives à *l'homme*, dans lesquelles certains caractères propres à l'homme chez nos semblables et chez nous-mêmes déterminent des conduites particulières, distinctes de celles qui sont déterminées par les autres objets et les autres êtres vivants : c'est à ce stade que je placerais les débuts des conduites de la conscience. Au stade intellectuel nous placerons *l'individu* qui suppose toutes les conduites si intéressantes de l'individuation. Il s'agit là d'une de ces conduites relationnelles si nombreuses au début de l'intelligence qui donnent naissance au groupe et à l'individu et qui sont surtout caractérisées par l'acte de la salutation, point de départ du nom propre. Au stade asséritif apparaît *le personnage*, au stade réfléchi *le moi* ; plus haut nous voyons se développer *la personne, le sujet, l'individualité* ². Mais nous n'avons à considérer maintenant que les formes moyennes de la personnalité, celles qui sont le plus souvent altérées dans les névroses, le personnage et le moi.

Il faut considérer d'abord la conduite d'un individu vis-à-vis d'un autre individu quand il le traite en personnage, puis il faut comprendre comment un individu applique cette conduite à lui-même et se traite lui-même en personnage. Les notions

¹ Cf. Les souvenirs irréels. *Archives de Psychologie de Genève*, 1924, p. 29.

² Ces formes variées de la personnalité ont été toutes étudiées dans les Cours sur « l'évolution de la personnalité », 1895-96, 1919-21 ; je résume ici une partie de ces leçons.

que nous avons de nous-mêmes et que l'on considère comme la conscience de nous-mêmes dérivent de certaines conduites vis-à-vis de nous-mêmes et ces conduites ne sont que des applications particulières de conduites du même niveau relatives à d'autres individus de la société. Il y a un va et vient perpétuel entre les conduites vis-à-vis des autres et les conduites vis-à-vis de nous-mêmes. On connaît sur ce point les belles études de Royce, de Baldwin, de Mac Dougall. Il est même probable que les conduites vis-à-vis des autres n'ont pas été tout d'abord générales, qu'elles étaient au début plutôt exceptionnelles, s'adressant à un individu particulier, puis qu'elles ont été peu à peu généralisées et appliquées à nous-mêmes. Un petit fait historique singulier nous montre une illustration de cette loi. M. A. Moret nous a raconté une singulière révolution qui eut lieu dans l'antique Égypte au début de la XII^e dynastie et qui détermina l'accession de la plèbe égyptienne aux droits religieux et politiques ¹. Au début le roi seul, puis les ministres avaient le droit de vivre après leur mort auprès de Râ, le grand Dieu. Puis la promesse d'une survie constitua la récompense suprême que le roi accorda à ceux de ses sujets qui s'étaient distingués par leurs services administratifs. A la suite d'une révolution, tous les Égyptiens sans distinction de classe ont obtenu le privilège de la mort royale. Un pauvre homme qui traçait sur une tablette de bois son nom avec la qualification d'Osiris justifiée était aussi sûr que les plus riches et les plus puissants de posséder dans l'autre monde les offrandes divines et l'accès du ciel. Il y eut donc une époque où quelques-uns seulement étaient immortels, puis une époque postérieure où l'immortalité appartient à tous. Il en a été de même pour tous les caractères de la personnalité qui se sont étendus peu à peu à tous les hommes et à nous-mêmes. Les conduites relatives à l'individu, cette salutation particulière que l'on faisait devant chacun, puis ce nom propre qu'on lui attribuait ont été d'abord réservées à quelque chef important, puis tous ont été salués d'un nom spécial et nous avons fini par avoir tous un acte de naissance. Il en est de même pour la notion de personnage et de héros que nous avons à considérer particulièrement.

L'affirmation et la croyance compliquent la salutation particulière que l'on accordait à tel ou tel individu, elle ajoute la permanence au caractère qu'on lui attribuait. Il est un fort, un faible, un bon, un méchant, un riche, un pauvre, un chef, un esclave, non seulement quand on le voit, mais perpétuellement, même quand on ne le voit pas, même quand aucune action de sa part, aucun geste se manifeste en lui une disposition de ce genre. Il conserve toujours des intentions et des pouvoirs en rapport avec le caractère qu'on lui attribue, il exige de nous des conduites intentionnelles bien adaptées. Cette croyance au personnage nous permettra de nous garer de lui, ou de nous servir de lui et de favoriser nos propres desseins.

Cette croyance au personnage permanent joue un grand rôle dans la formation des affections, des haines, des sympathies, des antipathies. Comme le remarquait déjà Féré, nous attribuons à certains individus par une sorte de croyance une provision d'énergie disponible dont une partie pourra être utilisée à notre profit ; dans ce cas nous aurons pour lui de la sympathie. Si nous croyons au contraire qu'un individu loin de nous remonter sera pour nous une occasion d'épuisement nous aurons pour lui de l'antipathie. Nous étudierons plus tard ce rôle de la force disponible dans les affections, nous ne signalons ici que l'importance de la croyance à cette force disponible, qui caractérise la croyance au personnage. En étudiant les directions morales dans les traitements j'ai insisté sur un phénomène curieux que j'ai appelé l'acte

¹ A. Moret. - L'accession de la plèbe égyptienne aux droits religieux et politiques sous le Moyen-Empire. *Recueil d'études égyptologiques à la mémoire de J. F. Champollion*, 1922, p. 337.

d'adoption¹. À partir d'un certain moment le malade change d'attitude, il subit l'influence de son directeur, il devient suggestible par lui, il présente à son égard ces conduites de l'influence et du besoin de direction qui sont si caractéristiques. C'est parce qu'il considère autrement l'individu qui est devenu son directeur, il lui attribue un personnage tout particulier et c'est cette croyance sur laquelle on peut s'appuyer pour le guérir. Le coup de foudre et les oscillations des passions de l'amour dépendent également de cette constitution d'un certain personnage par la croyance et des vérifications ou des contradictions que rencontre cette croyance.

A cette croyance sur les facultés, les pouvoirs, les forces, le rôle du personnage s'ajoutent d'autres éléments d'une grande importance, ce sont les récits que l'on fait à propos de tel ou tel individu. Ce qui caractérise le personnage c'est qu'il a fait telle action dont le récit est toujours associé à son nom. Jean, ce n'est pas seulement le chef intelligent et fort, c'est l'individu qui a repoussé l'ennemi, qui a trouvé une source, qui a indiqué le chemin du retour. Certains individus, rares au début ont eu ainsi une histoire et ont été des héros ; puis ce caractère d'avoir une histoire s'est étendu et chacun, même le plus insignifiant a eu son histoire et est devenu un héros. Chez les enfants et chez les débiles mentaux on observe très facilement cette habitude de caractériser tous les personnages par une histoire. Une petite débile me désignait toujours le médecin du service par cette expression : « celui qui m'a fait peur » et elle ne parlait jamais d'une certaine dame sans dire : « la dame qui a apporté des cerises ». Pendant très longtemps, quels que fussent les autres événements ces individus restaient désignés par le même récit et les épithètes homériques sont un reste de ces désignations des héros par un récit caractéristique. Ce récit se joint aux croyances relatives au personnage, il précise son caractère par cette action typique et indique ce qu'il est capable de faire encore.

Cette croyance à un personnage et ce récit caractéristique du héros sont appliqués à nous-même suivant la loi précédemment rappelée et tout individu, de même qu'il se représente les autres comme les héros de telle ou telle aventure, se représente son propre personnage comme un héros du même genre. Chaque individu s'attribue un rôle particulier comme il s'attribue un nom, il se croit fort, faible, riche, pauvre, digne d'estime ou de mépris, il est un prêtre, un soldat, un magistrat, etc. ; il est celui qui a dit des grossièretés au chef, celui qui a réussi à rentrer sans être vu. Beaucoup de débiles et de déprimés sont le malade intéressant, le miraculé de la Sainte Vierge, la somnambule du grand maître. L'individu quand il parle de lui-même, aux autres ou à lui-même prend une certaine attitude toujours la même, joue un rôle déterminé de même qu'il esquissait un certain personnage quand il parlait de tel ou tel de ses semblables. Le personnage que l'individu s'attribue ainsi modifie sa conduite, lui fait faire certaines actions qui sont d'accord avec le rôle et en arrête d'autres qui ne seraient pas conformes à l'histoire du héros. Celui qui est « le malade » se tient comme un malade, et « le miraculé » garde une attitude religieuse et reconnaissante. Le héros d'une aventure, s'attribue constamment le blâme ou la louange que ces mêmes actions détermineraient si elles étaient accomplies par d'autres. Ce rôle, cette aventure héroïque toujours la même attachée à son nom donne à la personnalité une unité plus grande. Au stade intellectuel précédant, l'unité de la personnalité était commencée par les actes d'individuation. Mais c'était une unité par rapport au groupe, un élément de l'ensemble. Maintenant la personnalité a une unité de synthèse plus interne : un même personnage, une même croyance donne de l'unité à toutes ses actions, puisqu'elle les accompagne et leur donne à toutes une marque particulière.

¹ *Médications psychologiques*, 1920, III, pp. 414-417.

Cependant il ne faut pas exagérer l'unité de la personnalité qui se présente à ce niveau. Souvent le personnage est oublié et diverses tendances sont activées indépendamment de lui. C'est ce qui donne naissance très facilement à des actions considérées comme subconscientes. D'une manière générale, comme on l'a déjà vu, des actes subconscients sont des actes d'un niveau inférieur apparaissant au milieu d'actions d'un stade plus élevé et ne subissant pas les modifications que ce stade impose à ces autres actions. Il y a des actes non intellectualisés du niveau social ou perceptif dans la conduite d'un individu d'ailleurs intelligent, des actes irréfléchis et impulsifs dans la conduite d'un individu en général réfléchi. Il y a ici au niveau asséritif des langages inconsistants, des actes sans affirmation, ni croyance, auxquels ne s'applique pas le caractère du personnage et ces actions rompent l'unité de la personnalité.

D'ailleurs le personnage est fragile et momentané : il consiste dans une croyance et dans un récit qui peuvent facilement être transformés. Une autre histoire, une autre croyance seront attribuées à un individu qui devient un nouveau personnage, un héros d'une autre espèce. La dame « qui a apporté des cerises » est devenue plus tard « la dame qui nous a fait gronder » et je ne parvenais plus à être compris quand je l'appelais « la dame aux cerises ». Il en est de même pour le héros que l'individu voyait en lui-même : ce héros se transforme quand un second récit prend plus d'importance que le premier et l'efface. Nous verrons beaucoup d'exemples de ce fait quand nous examinerons les troubles pathologiques de ces stades psychologiques. Comme le remarquait M. Blondel ¹ « nous modifions notre passé chaque fois qu'il se produit en nous une renaissance psychologique assez profonde pour nécessiter une semblable opération ». La connaissance de ce rôle du personnage et de ses changements permet d'expliquer bien des personnalités successives et des personnalités alternantes.

D'autre part ces personnages que l'on attribue aux autres et à soi-même sont assez peu nombreux et se confondent facilement les uns avec les autres. L'individu se confond facilement avec les héros qu'il admire et qui se rapprochent par quelque côté de son propre personnage. Il y a des héros collectifs adoptés par plusieurs individus. Ces individus restent distincts à certains points de vue quand ils n'ont que des conduites intellectuelles, ils se confondent quand ils expriment des croyances asséritives et qu'ils se croient tous le même personnage. C'est une notion qu'il faut rappeler avant d'étudier les phénomènes de participation qui semblent si surprenants chez des primitifs et chez des mystiques. La connaissance de ces caractères psychologiques du personnage à un stade particulier du développement de la personnalité est nécessaire pour comprendre les faits de ce genre.

¹ Cf. BLONDEL. *La conscience morbide*, 1914, p. 89.

8. - Le moi réfléchi

[Retour à la table des matières](#)

La constitution de la conduite réfléchie qui a transformé les croyances, modifie aussi considérablement la personnalité au point qu'il est nécessaire de désigner par un autre mot la forme qu'elle prend à ce stade du développement psychologique : le moi a remplacé le personnage. D'une manière générale la considération d'un nombre beaucoup plus considérable de tendances qui sont évoquées par la réflexion détermine un moi plus large, plus juste que le personnage momentanément et conventionnel. Quand nous nous représentons un de nos semblables nous évoquons par la réflexion tout ce que nous savons de lui, toutes les conduites qu'il a eues et celles qu'il a déterminées en nous au lieu de le saluer toujours par une seule conduite déterminée par une impression accidentelle. Quand il s'agit de nous-mêmes, c'est l'ensemble de nos dispositions à l'action qui joue un rôle dans le schéma du moi et non une action particulière considérée comme plus impressionnante.

Une des conduites les plus caractéristiques du moi est la conduite de l'intérêt, la conduite intéressée. Cette conduite intéressée suppose un choix entre plusieurs réactions et un choix déterminé par la plus grande satisfaction que l'une de ces réactions apporte à tout l'individu, à sa personnalité. En quoi consiste cette satisfaction ? Comme on le verra plus tard, il s'agit d'une conservation et d'un accroissement de la personnalité par l'augmentation de la force disponible. Cette force dépend de l'activation des tendances les mieux constituées et les plus puissantes à la condition que cette activation ne soit pas compensée par un trouble ou une dépense excessive. L'intérêt suppose donc non sans doute une mesure scientifique des diverses tendances et de leur rendement mais au moins une expérience imaginaire de leur fonctionnement, une évolution des diverses tendances qui permette de constater leurs activités, leurs oppositions, leurs dépenses et leurs bénéfices.

Un grand nombre de philosophes ont eu pendant longtemps une singulière illusion : ils ont considéré les conduites intéressées comme des conduites fondamentales et primitives et ils ont voulu expliquer par des calculs d'intérêt les premières conduites humaines et les premières règles morales. Rien n'est moins vraisemblable. Ces conduites intéressées, favorables au développement du moi, que l'on a appelées à ce propos des conduites égoïstes sont des conduites compliquées et difficiles. À moins que l'on ne confonde avec elles des conduites très différentes, elles n'existent pas chez l'animal, ni chez les êtres humains inférieurs. La maladie mentale qui abaisse l'esprit supprime le véritable égoïsme bien plus souvent qu'il ne le développe ; elle fait apparaître l'impulsion qui est bien opposée au calcul de l'intérêt¹. On ne peut donc faire jouer un rôle à ces conduites compliquées dans les premiers actes ni même dans l'élaboration des premiers commandements.

¹ Nous étudierons dans le 2e volume à propos du sentiment du vide ces malades qui sont devenue incapables de «s'aimer eux-mêmes». Cf. *Obsessions et psychasthénie*, I, p. 487.

Loin d'être le point de départ des morales, la conduite intéressée et l'égoïsme ont été bien plutôt l'un des résultats des premières morales. Il a fallu toute l'autorité des Dieux et des chefs, toute la puissance des punitions et des récompenses pour arrêter les affirmations impulsives, pour obliger l'homme à évoquer les tendances par des symboles et par des paroles, à expérimenter dans la pensée leur activation, en un mot à réfléchir, car la conduite intéressée est une des conséquences les plus importantes de la réflexion. Sans doute il est arrivé une époque où la réflexion étant dépassée, l'égoïsme a pu être condamné et remplacé par des conduites supérieures. Mais au début il était une vertu et il est souvent bien difficile de ramener des malades à la pratique de cette vertu.

La conduite intéressée a en effet une grande importance

Fouillée a exprimé des idées très justes sur la puissance que confère le simple égoïsme. « La réalisation de plus en plus grande de l'idée du moi constitue un avantage, un surcroît de force dans la lutte pour l'existence... C'est une sorte de signe de ralliement pour les activités, quelque chose d'analogue aux idées de patrie, d'humanité, de Dieu qui sont à un certain point de vue un moi agrandi... La sélection naturelle assure le triomphe des êtres qui ont affirmé le plus énergiquement leur moi par le fait ou par l'idée ¹ ». Un individu capable de réflexion et intéressé devient bien plus redoutable : les intentions qu'il a dépendent de décisions intéressées et par conséquent ne sont guère variables, car son intérêt ne change pas aussi rapidement que ses désirs momentanés. Nous ne pouvons plus espérer qu'il changera d'intentions d'un moment à l'autre et dans nos réactions à ses intentions il nous faut tenir compte de cette stabilité. En outre, comme nous le verrons à propos des sentiments, l'intérêt dans certains cas devient le point de départ de la passion, quand l'effort se joint à la conduite intéressée et un individu passionné a un pouvoir beaucoup plus considérable qu'un individu violent obéissant à des impulsions momentanées. Il en est de même quand nous avons nous-mêmes une conduite intéressée et passionnée, nous n'oscillons plus avec les variations du personnage, nous poursuivons notre développement dans un sens bien mieux déterminé et nous devenons bien plus capables de parvenir au succès.

La conduite intéressée donne naissance à une conduite plus compliquée que l'on désigne sous le nom de l'égoïsme. C'est une conduite intéressée compliquée, comme la passion qui en est voisine, par l'addition d'un sentiment la sympathie, l'amour pour le moi. Nous ne pouvons étudier ici complètement cette conduite de l'égoïsme qui suppose une étude préalable des sentiments et de l'acte d'aimer, mais nous devons signaler ici la part que prend la réflexion dans cette conduite.

Les aliénistes ont été amenés à distinguer deux formes de cet amour de soi qu'ils ont désignées sous les noms d'égoïsme et d'égotisme. Mais, quoique l'on sente la justesse de cette distinction on ne voit pas facilement ce qui sépare ces deux formes de la conduite égoïste. M. Deschamps constate chez certains malades, ceux qu'il appelle des névropathes asthéniques, des manifestations frappantes et perpétuelles de cet intérêt affectueux pour leur moi, mais il est très préoccupé de défendre ces malades contre le reproche de l'égoïsme proprement dit. Il montre que leur conduite est un « égoïsme biologique inspiré par le besoin d'économiser leurs forces » et qu'il faut la désigner par le terme différent d'égotisme. Cela est peut-être juste, mais cela indique seulement que l'égoïsme de ces malades est plus nécessaire, plus excusable

¹ FOUILLÉE, *Psychologie des idées forces*, 1893, II, pp. 70, 78.

que l'égoïsme des gens bien portants, cela n'indique pas une modification de sa nature psychologique. Le même auteur fait une remarque plus intéressante, quand il dit que cet égotisme des malades est en réalité bien peu avantageux pour eux, car ils ne sont pas capables d'utiliser le milieu social pour leur propre réussite, comme le fait si bien le véritable égoïste : « distinguons donc l'égotisme et l'égoïsme, le premier est une tendance, le second est un calcul ¹ ». Ajoutons simplement quelques remarques pour montrer ce qui rend l'égotisme maladroit de cette manière.

Le sentiment de l'amour de soi peut s'ajouter à des conduites qui d'autre part sont à des niveaux psychologiques différents. Quand il s'agit d'individus réfléchis, capables de calculer leur véritable intérêt, l'amour de soi qui se joint à l'action intéressée en fait une conduite véritablement égoïste. Mais quand il s'agit d'individus constitutionnellement débiles ou abaissés par la dépression au niveau assératif il n'y a plus de véritable calcul d'intérêt, il n'y a plus que des impulsions du personnage et l'amour de soi qui s'y joint donne naissance à un égotisme plus variable, plus maladroit et, si l'on veut, plus excusable. C'est un peu ce que disait W. James, quand il posait cette question à son avis indispensable pour juger l'égoïsme - « Quel est le moi qui est aimé dans l'amour de soi ? ² ». Il distinguait à ce propos le moi corporel, le moi social, le moi spirituel. Nous préférons distinguer les divers degrés d'élévation psychologique de la personnalité et nous dirons : l'égotisme c'est l'amour pour soi du personnage, l'égoïsme c'est l'amour pour soi du moi réfléchi. Ces brèves réflexions sur la conduite égoïste qui seront complétées par l'étude des sentiments de l'amour pour soi-même montrent bien l'importance de la conduite intéressée pour l'édification du moi.

Un autre élément très important du moi réfléchi se rattache au progrès de la narration qui transforme le récit sur le héros. Ce progrès dépend de l'évolution de la narration, acte essentiel de la mémoire qui née au stade intellectuel s'est développée au stade assératif et surtout au stade réfléchi. Plusieurs récits relatifs au même objet, au même individu vivant se sont réunis et après une période de désordre on a été obligé, comme nous l'avons vu, d'introduire un certain ordre dans la disposition de ces récits. Certains événements comportaient des actes d'attente par rapport à d'autres événements, les raconter après ceux-ci supprimait chez les auditeurs cet acte d'attente si essentiel. Il a fallu conserver dans les récits les attentes qui existaient dans les conduites et par conséquent imposer aux récits un ordre analogue à celui des événements. C'est ce qui a donné naissance à la distinction de l'avant et de l'après, des récits dans lesquels on attend quelque chose et des récits dans lesquels on n'attend plus cette même chose.

Enfin certains récits concernant des événements qui intéressent de la même manière tous les membres du groupe social ont pris une plus grande importance et ont imposé leur ordre aux autres récits plus particuliers. Ceux-ci ont dû se conformer aux avant et aux après des grands récits du groupe relatifs aux guerres, aux saisons, aux grands phénomènes de la nature. C'est ce qui a permis de coordonner tous les récits particuliers, de les rattacher les uns aux autres, de raconter d'une manière correspondante des récits différents où intervenaient les mêmes personnages. Le progrès de ces récits est devenu le point de départ de l'objectivation des événements et de l'objectivation du temps.

¹ DESCHAMPS. *Les maladies de l'esprit et les asthénies*, 1919, p. 911, 703.

² W. JAMES. *Principles of psychology*, 1890, I, p. 319.

On constate fort bien ces modifications et ces progrès du récit quand on compare des sujets qui passent d'un stade psychologique à un autre : nous avons souvent signalé les troubles de la mémoire, le désordre des récits chez les malades. Récemment M. Piaget (de Genève) a fait une étude très intéressante sur les récits que des enfants, au-dessous de sept ans, se font les uns aux autres. Il a montré qu'ils mettent l'accent sur les événements eux-mêmes et non sur les liaisons de temps, qu'ils n'ont pas encore le souci d'exposer les choses dans un ordre donné, nécessaire pour être compris ¹. Plus tard, après 7 ans en général, l'enfant comprend l'importance de l'ordre logique et le substitue aux liaisons personnelles. Il est facile de constater dans l'évolution du langage ce passage « du récit primitif sans liaisons fixes au récit social bien hiérarchisé ² ».

Ces modifications de la narration ont transformé la conception du héros : ce n'est plus un seul récit toujours le même que l'on accole comme une épithète homérique au nom du héros, c'est un grand nombre de récits rangés suivant l'ordre de l'avant et de l'après que l'on associe avec son nom. Le récit sur le héros devient *une histoire du héros* qui se généralise suivant la même loi que précédemment qui s'applique peu à peu avec plus ou moins de précision à tous les individus et à nous-mêmes.

Un des premiers progrès de cette histoire a été l'organisation des âges du héros. Les différents âges de l'homme étaient distingués depuis longtemps car, dès le stade social, il y avait des conduites distinctes vis-à-vis des enfants, des adultes, des vieillards. Mais ces conduites restaient séparées les unes des autres et concernaient des individus différents comme les conduites vis-à-vis des femmes et vis-à-vis des hommes. L'unification des âges, la conception que le même homme est d'abord enfant, puis jeune homme, puis adulte, qu'il passe au travers des différents âges s'est développée beaucoup plus tardivement et elle est due au progrès de l'ordre des récits.

Deux notions importantes sont venues compléter l'histoire, la notion du début et celle de la fin du récit qui ont également permis d'intégrer dans l'histoire deux notions primitivement indépendantes, celle de la naissance et celle de la mort. On racontait les exploits du héros : il a fait ceci, et encore cela, puis dans une bataille il a été blessé, il est tombé et après il n'a plus rien fait, il n'a plus rien dit, on n'a plus rien à raconter sur lui ; c'est à partir de ce moment qu'on a pris vis-à-vis de lui les attitudes de la mort si importantes dans les conduites de la mémoire et dans la conception du passé.

Une autre terminaison de l'histoire est également très importante, quand il s'agit de héros qui sont encore vivants et surtout quand il s'agit de nous-mêmes, c'est le récit du dernier événement dont on ait à parler à propos de l'individu, le récit de l'événement présent qui, comme nous l'avons vu, a dû également au stade réfléchi être intégré dans l'histoire et dans la mémoire. L'histoire d'un héros du passé est terminée par le récit de sa mort, l'histoire d'un héros vivant est terminée par le récit de son présent.

On peut dire qu'à ce moment l'histoire du héros est devenue une biographie et que les hommes ont pris l'habitude singulière de construire constamment une biographie de tous les individus avec lesquels ils sont en relation. Nous devons savoir et pouvoir réciter non seulement leurs noms, mais leurs âges, les principaux épisodes de leur vie,

¹ J. PIAGET. *Le langage et la pensée chez l'enfant*, 1923, p. 142.

² J. Vendryes. *Le langage*, pp. 171-175.

leur profession, leur conduite présente et une grande partie des conversations entre les hommes n'a pas d'autre but que de leur permettre de tenir au courant ce petit dictionnaire biographique. Dans mes leçons sur l'évolution de la personnalité et sur l'évolution de la mémoire j'ai été amené à présenter à ce propos une comparaison qui me semblait inévitable, c'est celle de cette biographie obligatoire de nos semblables et du travail qui consiste à prendre dans un hôpital l'observation d'un malade. L'étudiant chargé de cette tâche doit noter au point de vue médical les principaux faits de la vie de son malade, et les mettre en ordre aux différents âges ; il doit surtout tenir au courant cette observation, c'est-à-dire y insérer au jour le jour les incidents caractéristiques du présent de son malade.

Suivant la règle maintenant bien connue, cette biographie doit être faite pour nous-mêmes comme pour les autres : nous sommes chargés de prendre notre propre observation et de la tenir au courant. Sans doute le point de vue change un peu, il n'est plus proprement médical, il est professionnel, social, moral suivant les cas, mais il s'agit toujours d'une opération psychologique du même genre. Nous devons tenir toute prête une observation de nous-mêmes, que nous puissions présenter à toute réquisition des autres et de nous-mêmes, où tous les faits importants du passé soient bien notés à leur date, où le présent soit bien rattaché aux derniers événements.

Ce sont ces derniers perfectionnements de l'histoire du héros, de cette biographie obligatoire comme on pourrait l'appeler, qui ont été pris trop souvent par les psychologues comme des propriétés fondamentales et nécessaires de la mémoire. On a admis que tout événement de la vie s'enregistrait automatiquement dans la mémoire, parce que l'on constatait sommairement que des esprits bien organisés construisaient et rangeaient dans leur biographie bien tenue un certain nombre des événements de leur vie. L'observation la plus simple montre que jamais on n'enregistre automatiquement tous les événements, que la mémoire la plus parfaite ignore la plus grande partie des événements réels de même que la biographie la plus complète d'un grand personnage, même si elle remplit plusieurs volumes, ne peut avoir la prétention de raconter tous les mouvements qu'il a faits. Elle montre aussi que jamais il n'y a un enregistrement automatique absolument correct, reproduisant l'événement tel qu'il fut en réalité, mais qu'il n'y a qu'une reproduction approximative, symbolique, verbale à propos de l'événement permettant seulement de s'en faire une idée plus ou moins exacte suivant l'intelligence et le talent historique de celui qui a pris l'observation. De même qu'on n'intellectualise qu'une partie des perceptions, on ne mémorise surtout d'une façon réfléchie qu'une petite partie des événements. Mais cette petite partie n'en est pas moins importante et des tendances se sont formées à organiser sous forme de récits, puis à mettre en place dans la biographie des autres et surtout dans la nôtre un certain nombre des événements déjà organisés comme tels par les actes assératifs et suivant que cette tendance fonctionne plus ou moins correctement nous disons que la mémoire est plus ou moins parfaite.

On ne s'est pas assez rendu compte que les faits pourtant bien connus sous le nom de maladies de la mémoire étaient inintelligibles si on faisait de la mémoire un enregistrement mécanique et perpétuel. Comment un malade peut-il commettre des erreurs grossières, mettre dans sa propre histoire des faits appartenant à l'histoire d'un autre et réciproquement ? Comment peut-il présenter de l'amnésie pour une période de sa vie, pour certains événements tandis qu'il conserve le souvenir correct des autres parties de sa vie et des autres événements, comment peut-il retrouver tout d'un coup ces souvenirs en apparence effacés ou non enregistrés ? L'enregistrement automatique se fait-il chez lui ou ne se fait-il pas ?

Il est beaucoup plus simple de constater que ces opérations de la récitation correcte de nombreuses histoires bien distinguées et bien classées est fort difficile et peut présenter bien des troubles. Sous bien des influences les observations prises sont mal rangées : un récit qui devrait prendre place dans l'observation du sujet lui-même est égaré dans l'observation d'un autre. La malade qui dans le délire de la fièvre typhoïde me répète : « Oh ! mon pauvre mari comme il a mal au ventre, oh ! mes enfants comme ils ont mal à la tête », ne sait plus classer les récits et confond son observation avec celle des autres.

Dans d'autres cas le malade se décourage de prendre sa propre observation et à partir d'un certain moment il cesse de la tenir au courant. C'est ce que nous appelons l'amnésie antérograde ou l'amnésie continue. Il ne s'agit pas là d'une suppression de la fonction élémentaire de la mémoire, nous retrouvons facilement chez ce malade des récits bien construits et bien conservés de ces faits en apparence oubliés. Le malade a simplement cessé de les ranger dans la biographie de sa propre personnalité, c'est un trouble de la construction de la personnalité beaucoup plus que de la mémoire proprement dite.

D'autres malades présentent des mémoires alternantes : à de certains moments ils présentent certains souvenirs, à d'autres moments ils semblent les avoir perdus. Il est facile de montrer que ces souvenirs existent en réalité toujours sous une forme élémentaire. C'est leur rangement, leur rattachement à tel ou tel personnage qui est défectueux. La forme de narration relative au personnage changeant avec lui s'est substituée à la narration relative au moi. Il n'y a là encore qu'un trouble dans la construction du moi et dans les opérations supérieures de la narration biographique. Ces quelques exemples suffisent pour montrer l'importance considérable de cette histoire perfectionnée du héros qui substitue une biographie unique du moi aux récits discontinus et variés du personnage.

On peut résumer ce rôle que joue l'histoire perfectionnée du héros dans l'édification du moi en indiquant les modifications qu'elle apporte dans la conception de l'action. Il ne s'agit pas seulement du sentiment de production de l'action, il s'agit de la place que prend l'action dans la biographie du moi. Chaque action devient un événement de l'histoire racontée à propos d'un individu, elle ne peut plus en être séparée pour être attribuée à un personnage distinct, elle est toujours personnifiée de la même manière. Il en résulte que toutes les réactions provoquées chez les autres par cette action, s'adressent au moi actuellement présent puisqu'il est le même que le moi passé producteur de l'action. Les autres hommes nous puniront actuellement pour une action passée dont ils rattachent le récit à notre moi.

Nous-mêmes nous nous conduirons de la même manière, nous adoptons cette action, puisque à tous les récits que nous en faisons s'ajoute notre réaction personnelle, notre signature et nous ne pouvons pas nous empêcher d'être fiers ou honteux à son propos comme si elle était une action actuelle. La responsabilité d'une action passée est donc quelque chose de plus que le sentiment de sa production, elle dépend de l'histoire du moi qui a englobé toutes les actions.

Le moi qui résulte du développement de ces conduites réfléchies et intéressées ainsi que des progrès de l'histoire du héros prend une forme nettement distincte de celle du personnage précédent. Il l'exprime même d'une manière particulière car, si je

ne me trompe, c'est à ce stade qu'il faut rattacher une forme de langage très curieuse et très caractéristique, celle des pronoms personnels.

Un fait curieux signalé par beaucoup d'observateurs c'est que l'usage des *pronoms personnels* « Je, moi » n'apparaît qu'à une certaine étape du développement psychologique et qu'il est précédé par l'usage exclusif du nom propre dans les mêmes circonstances. Les enfants très jeunes, dans la deuxième année ne disent pas : « J'ai soif, donne-moi à boire », mais : « Bébé a soif, donne à boire à Bébé ». Ce n'est que plus tard, au cours de la 3^e année en général, qu'ils font usage du pronom personnel. Cet usage du nom propre à la place où nous mettons le pronom se prolonge quelquefois indéfiniment chez des imbéciles et des débiles. M. Wallon a publié une belle observation de ce genre ¹, M. André Collin fait observer que la persistance du nom propre est signe d'arriération ; les débiles du service de M. Nageotte que j'ai signalées et qui étaient âgées l'une de 12 ans, l'autre de 32 ans mêlaient encore le nom propre avec le pronom personnel employé de temps en temps et très peu correctement. Enfin on peut observer, comme je l'ai vu dans quelques observations, cet usage abusif du nom propre réapparaître dans des somnambulismes ou dans des crises de dépression.

Pour interpréter ces faits il faut admettre que le pronom personnel n'est qu'un substitut du nom propre, qu'il a la même signification, mais qu'il exprime une affirmation personnelle plus forte, plus consciente d'elle-même, en un mot que le passage du nom propre au pronom personnel doit correspondre au passage d'une forme d'affirmation à une autre, d'un stade psychologique à un autre. Or, c'est tout justement un passage de ce genre que nous étudions dans ce chapitre en comparant les croyances asséritives et les croyances réfléchies.

On pourrait représenter par les propositions suivantes l'évolution des conduites qui aboutit à l'usage des pronoms personnels. Au début, un individu nommé Jean se bat simplement tout seul sans rien dire, c'est le stade perceptif. Puis il se bat en même temps que d'autres, en avant d'eux et en criant, c'est le stade social ; au 3^o degré, il reste immobile sans se battre, mais se met bien en évidence en criant aux autres : « Marchez, Marchez », c'est le stade intellectuel ; au 4^o degré, il précise sa formule de commandement en criant : « Jean veut que vous marchiez », c'est le stade asséritif ; enfin au 5^o degré, il crie : « Je veux que vous marchiez », c'est le stade réfléchi. Cette dernière phrase signifie non seulement que Jean veut que les soldats marchent, mais encore que c'est Jean lui-même qui le dit : « Jean veut que vous marchiez et Jean dit qu'il le veut ». C'est ce redoublement du nom propre qui est remplacé par le pronom « Je » et qui exprime l'affirmation du stade réfléchi, nous aurons à y revenir à propos de la comparaison des diverses étapes psychologiques de l'évolution proposées par divers auteurs.

Quoiqu'il en soit, le moi qui se constitue par les conduites réfléchies et qui s'exprime d'une façon particulière par les pronoms personnels, présente des progrès notables si on le compare au personnage du stade précédent. Quand la réflexion parvient à son terme, le moi prend les caractères d'une réalité au lieu de ceux d'un être, il est affirmé avec plus de force et de précision. Il a une plus grande étendue et comprend des conduites qui resteront en dehors du personnage. Par l'intermédiaire de certaines conduites il s'étend même à des objets extérieurs : car la notion de propriété

¹ H. WALLON, Forme écholalique du langage chez un imbécile épileptique, *Journal de psychologie*, 1911, p 439.

développée sous une forme particulière au stade réfléchi n'est qu'une extension du moi¹. D'ailleurs l'action sur le monde extérieur et sur les autres réalités d'une intention réfléchie augmente la puissance du moi : « Plus le rôle joué par une personnalité est considérable, disait M. Paulhan, plus l'influence coordinatrice de cette personnalité sur le monde extérieur est grande... Inversement, moins est grande l'influence coordinatrice de l'individu sur le monde extérieur, moins est considérable la somme des éléments psychiques organisés en lui et plus la personnalité s'amointrit »².

Le moi étend son domaine non seulement sur les actes corporels effectués extérieurement par les membres, mais sur ces actes intérieurs appelés spirituels dont nous avons vu progresser la distinction. Quand nous considérons un homme comme un moi réfléchi, « as a self », comme dit M. Baldwin, « il ne doit pas seulement au point de vue physique satisfaire à l'épreuve de la reconnaissance sensible, il doit aussi donner satisfaction aux sentiments d'attente qu'éveille en moi l'expérience que j'ai de sa personne morale en tant qu'elle a une signification intérieure et spirituelle³ ». Cet auteur fait à ce propos une remarque curieuse, c'est ce que nous nous attendons à retrouver dans un moi non seulement les traits de caractère bien connus, les intentions que nous avons l'habitude de lui prêter, mais encore une certaine spontanéité inattendue : « Si je pense aux personnes comme à des êtres ayant une vie intérieure, je m'attends à ce qu'ils me démontrent l'insuffisance de mes procédés de prévision. Car une personne est un centre de vie intérieure dont il ne peut pas être entièrement rendu compte et je ne peux prévoir que les lignes générales de sa conduite. » Cette dernière remarque dépasse le niveau réfléchi où nous sommes en ce moment, mais il y a déjà à ce niveau les conduites relatives aux secrets, aux intentions cachées qui amènent à prévoir des conduites inattendues.

L'unité du moi est bien plus grande que celle du personnage on réunissait souvent sous un même nom, à propos d'un même héros des tendances et des récits peu cohérents sinon contradictoires. L'unité du moi qui est le résultat d'une synthèse analogue à la décision après la délibération est une moyenne entre les diverses tendances et les divers récits, elle ne peut admettre les contradictions, elle est nécessairement unifiée. Comme le disait M. G. Dwelshauvers: « Ce que nous appelons unité dans la vie de l'esprit n'est ni une unité abstraite, ni la propriété d'une substance, mais la réalisation plus ou moins parfaite d'un équilibre complexe qui se maintient parmi les diverses tendances⁴ ». Il en résulte que le moi n'admet plus la subdivision en personnages multiples : une décision résultant du calcul des votes d'une assemblée est forcément unique et on ne comprendrait pas qu'elle fût multiple comme les opinions des membres de l'assemblée. Les dédoublements, les alternances de personnalité, les subconsciences n'ont plus leur place dans l'unité du moi réfléchi.

Mais c'est surtout la stabilité, l'unité dans le temps, ce qu'on nomme l'identité de la personnalité qui s'est considérablement accentuée. L'unité d'une même histoire à laquelle on ajoute constamment les événements présents, la même responsabilité pour toutes les actions rattachées à un même moi ont remplacé les multiples récits et les divers personnages qui se mêlaient à propos du même individu. Sans doute il y a encore dans le récit de la vie des changements d'âge, des changements de conduite et

¹ Cf. Ettore GALLI, *Nello dominio dell' Io*, 1919.

² Fr. PAULHAN. *L'activité mentale et les éléments de l'esprit*, 1889, p. 212.

³ J. M. BALDWIN. *La pensée et les choses*, traduct. 1908, p. 186.

⁴ G. DWELSHAUVERS. *La synthèse mentale*, 1908, p. 170.

de caractère, mais on s'efforce de ne pas en sentir l'importance. On cherche à les comprendre comme des manifestations accidentelles des diverses tendances unifiées dans le moi, comme des variations d'un même thème, on les fait rentrer dans la notion synthétique d'un même moi. Comme le disait Fouillée: « C'est par la représentation de mon moi identique que je réalise une identité relative, que je me survis à moi-même, que je renaiss à chaque instant ¹ ».

Sans doute la personnalité doit encore évoluer beaucoup aux stades ultérieurs : le moi doit devenir l'âme au stade rationnel, le sujet au stade expérimental, l'individualité avec son originalité foncière et sa liberté au stade progressif. Mais dès maintenant, au stade réfléchi, elle a pris ses caractères essentiels, ceux qui sont considérés comme les plus importants chez la majorité des hommes, tandis que les caractères acquis ultérieurement sont considérés comme moins importants. Les troubles qui atteignent les fonctions supérieures sont considérés comme des fautes ou des erreurs, compatibles avec une certaine intégrité de l'esprit, tandis que les moindres altérations des fonctions réfléchies et surtout du moi réfléchi donnent naissance à des maladies et à des délires ².

9. - La corrélation des stades psychologiques

[Retour à la table des matières](#)

L'importance de cette évolution de la pensée et de la distinction des stades par lesquels elle a passé est aujourd'hui assez généralement reconnue, c'est, comme on l'a vu, à la fin du précédent chapitre la conclusion à laquelle parviennent les études des sociologues, comme celles des pédagogues et des aliénistes. La plupart de ces auteurs indiquent il est vrai assez vaguement quelques-uns de ces stades quand ils distinguent et opposent l'une à l'autre deux formes de la pensée humaine, celle des primitifs et celle des civilisés, celle des enfants et celle des adultes. Mais ces stades décrits par différents auteurs restent indépendants les uns des autres, M. Piaget dans son étude si intéressante sur « le langage et la pensée de l'enfant », 1923, constate ces stades décrits par divers auteurs, mais il croit bien difficile de les comparer et de les rapprocher les uns des autres : « Les caractères de la logique des primitifs et ceux de la logique des enfants sont bien trop voisins sur certains points et bien trop différents sur certains autres pour qu'il soit permis de discuter un parallèle aussi délicat ³ ». Cette prudence est un peu exagérée, il faudra un jour faire cette comparaison d'une manière précise pour arriver à établir d'une manière générale un tableau hiérarchique des opérations psychologiques. Je ne puis indiquer ici que quelques points de cette comparaison, ceux qui ont rapport à notre étude sur les deux croyances.

Les sociologues et les philosophes qui s'inspirent des études sociologiques ont remarqué avec Durkheim que la pensée de l'homme civilisé est constamment dirigée et modifiée par la société environnante et ils ont été amenés à distinguer une *pensée*

¹ FOUILLÉE. *Psychologie des idées forces*, 1893, II, 80.

² *The relation of neuroses to psychoses*. Bloomingdale, 1921.

³ J. PIAGET. *Le langage et la pensée chez l'enfant*, 1923, I, p. 4.

primitive individuelle non socialisée et une pensée plus développée qui est essentiellement une *pensée sociale*. Cette distinction est bien indiquée dans l'ouvrage de M. Blondel : *La pensée morbide*, 1914, et dans son article du *Journal de Psychologie*, 15 février 1923. Après avoir présenté d'une manière très intéressante des observations qui se rapportent au type du délire psychasténique que nous étudierons dans le prochain chapitre, l'auteur veut expliquer ces croyances délirantes par les théories de Durkheim combinées avec celles de M. Bergson. Il y a au fond de chaque homme une pensée consciente vraiment primitive et fondamentale : elle consiste en un ensemble de sensations surtout viscérales, ensemble original, individuel et complètement incommunicable qui correspond à l'intuition de M. Bergson. À cette pensée primitive se superpose chez l'adulte civilisé une autre pensée soumise aux conventions et aux règles sociales sur l'espace, le temps, les relations des choses, c'est la pensée socialisée de Durkheim. Dans la maladie le sujet rétrograde, il perd cette pensée socialisée, il est envahi par un afflux de pensées cœnesthésiques individuelles et incommunicables, c'est ce qui rend le langage des aliénés si peu intelligible pour les autres hommes.

Je ne puis étudier ici les détails de cette doctrine plus philosophique que psychologique mais je dois montrer ce qu'il est juste de conserver dans la psychologie. Je ne puis admettre que la pensée du névropathe ou de l'aliéné ait perdu les caractères de la pensée sociale et soit revenue à un état de cœnesthésie individuelle. Le malade délire, il a donc encore des croyances, or la croyance et la volonté ne sont au fond que des promesses, des pactes, des commandements à soi-même, c'est-à-dire des phénomènes profondément sociaux. Tous les phénomènes psychologiques situés au-dessus des conduites sociales élémentaires qui sont parmi les conduites très primitives reposent sur des actions sociales et sont sociales par quelque côté. Il faudrait que le malade soit tout à fait dément, ait perdu le langage et les conduites sociales, soit réduit à des conduites perceptives et réflexes pour que l'on puisse parler d'une conduite non socialisée.

Même dans ce cas je n'oserai pas dire qu'il est envahi par des sensations trop personnelles, trop individuelles et incommunicables. Les réflexes primitifs sont au contraire d'une grande banalité et se retrouvent les mêmes chez une foule d'êtres vivants. Je suis disposé à croire que l'originalité et l'individualité ne se trouvent pas au point de départ dans les formes élémentaires de la vie, mais au terme de l'évolution, dans les formes de conduite et de pensée les plus complexes. Nous créons l'individualité, nous ne la trouvons pas toute faite dans des phénomènes élémentaires. Mais peu important ces discussions philosophiques, je ne retiens ici de l'ouvrage de M. Blondel qu'une notion très juste et très utile, c'est qu'il y a des étapes dans l'évolution de la pensée, et que la pensée en se développant se socialise, prend des formes sociales plus compliquées et mieux adaptées à la société, ce que nous avons vu dans les divers degrés de la hiérarchie des conduites psychologiques. Cet auteur nous montre sous une forme philosophique qu'il admet deux stades superposés de la croyance, l'un qu'il considère comme plus socialisé, l'autre comme moins social et que l'on constate le second chez le malade.

M. Lévy-Bruhl nous présente aussi une division dualiste inspirée par les études de sociologie, celle des *prélogiques* et des *logiques*. Les prélogiques dont parle cet auteur ne doivent pas être considérés comme des véritables primitifs, ils sont bien loin des simples réflexes et des actes perceptifs, ils ont dépassé le stade social et le stade intellectuel élémentaire, puisqu'ils parlent, qu'ils ont des souvenirs et qu'ils ont même des croyances. Mais ils ont des croyances immédiates à propos de tous les phéno-

mènes qui attirent leur attention et ils ne soumettent pas ces croyances aux règles de la raison. En particulier M. Lévy-Bruhl a été l'un des premiers à montrer que les croyances de ces populations n'obéissent pas au célèbre principe de non-contradiction et qu'elles obéiraient plutôt à un principe inattendu de participation universelle. En réalité il ne me semble pas qu'il y ait pour ces esprits un principe de participation, il y a des affirmations inspirées par des sentiments vagues qui ne sont soumises à aucune critique, à aucune restriction. Il me semble difficile d'éviter le rapprochement de l'état prélogique de M. Lévy-Bruhl et du stade de croyance asséritive que nous avons décrit, à chaque instant on éprouve le désir de comparer les malades sur lesquels nous avons étudié ce stade aux sauvages prélogiques. Il est plus embarrassant de situer dans notre tableau, les logiques que M. Lévy-Bruhl oppose aux prélogiques, le fait de tenir compte de l'expérience que l'auteur indique comme important, car il n'existe pas chez les premiers qui sont « imperméables à l'expérience », est en rapport avec une conduite très tardive, la conduite expérimentale. L'obéissance au principe de non-contradiction existe au contraire dès le stade réfléchi. M. Lévy-Bruhl ne précise pas l'analyse des stades de pensée supérieurs, il n'insiste que sur un stade relativement inférieur, le stade asséritif.

Une distinction intéressante faite par M. Bleuler et par l'école de M. Freud est celle de la pensée *autistique ou non dirigée* et de la *pensée dirigée*, des *introvertis* et des *extrovertis*. La pensée autistique est une pensée qui reste le plus souvent intérieure, qui n'est déterminée que par des sentiments personnels, qui ne détermine pas d'actes réels extérieurs parce qu'elle ne se préoccupe ni de la réalité, ni des autres hommes et ne s'y adapte guère. Il est certain que l'on observe souvent des pensées de ce genre chez des malades, car il s'agit plutôt d'une forme malade que d'un stade de l'évolution normale. Cette forme de pensée sur laquelle nous aurons à revenir dépend de la faiblesse, de la diminution des forces psychologiques, c'est une des formes de l'asthénie psychologique. L'action extérieure, l'action réelle, adaptée aux choses et à la société, demande plus de forces que la rêverie : « lorsqu'on pense pour soi-même tout paraît simple, la fantaisie est plus aisée, la pensée s'octroie plus de pouvoirs, on évite de préciser les relations, on est peu exigeant envers soi-même en fait de démonstration. » Mais il faut ajouter que cette pensée intérieure, déterminée par des sentiments personnels, non contrôlée, non précisée se rapproche plutôt de la croyance asséritive que de la croyance réfléchie. En fait les malades sur lesquels j'ai constaté la pensée autistique, n'ont pas seulement une diminution des forces, mais aussi un abaissement de la tension au stade asséritif. Il y a encore là, d'une façon il est vrai plus complexe, une distinction des deux croyances.

Une conception très intéressante qui se rapproche de la pensée autistique est celle que décrit M. Jean Piaget sous le nom d'*égocentrisme*, dans ses deux petits volumes sur « le langage et la pensée de l'enfant », 1923. L'enfant au-dessous de sept ans est égocentrique d'une manière générale en ce sens que son langage et sa pensée ne semblent pas adaptés à la pensée des autres ni aux règles sociales qui rendent la pensée intelligible aux autres.

Je dois dire d'abord que je n'aime pas beaucoup ce terme « égocentrisme » pour désigner ce caractère de la pensée enfantine. Ce terme rappelle l'expression connue en psychiatrie de « délire égocentrique », il rappelle le mot « égoïsme », il semble indiquer que l'enfant s'intéresse à lui-même plus qu'aux autres, qu'il se comprend bien lui-même et ne cherche pas à se faire comprendre par les autres. D'abord il ne s'agit pas là d'un processus volontaire, ni même actif, l'enfant ne cherche pas à être égocentrique, il l'est malgré lui ou plutôt sans lui-même. En outre cette expression laisse

entendre que l'enfant ne cherche pas à se faire comprendre par les autres, qu'il garde l'explication pour lui-même, qu'en un mot il se comprend bien lui-même. Si cela était exact, ce fait irait contre la loi générale de la personnalité, c'est que l'on se comporte toujours vis-à-vis de soi-même, comme on se comporte vis-à-vis des autres. Je suis disposé à croire que l'enfant ne s'explique pas mieux à lui-même qu'il n'explique aux autres, qu'il ne se comprend pas mieux lui-même qu'il ne comprend les autres. M. Piaget hésite à l'admettre, il croit que l'enfant a au fond une intelligence plus complète de la chose qu'il ne le montre dans ses explications à autrui. Il est probable, si je ne me trompe, qu'il a une interprétation active, motrice de la chose, ce qui est différent, mais qu'il ne comprend guère l'explication verbale qu'il essaye de donner. Si on se place au point de vue de la conduite verbale qui ici est seule en cause, il ne garde rien pour lui, il explique mal et il comprend mal.

Mais peu important ces difficultés soulevées par le mot « égocentrisme », M. Piaget décrit à ce propos des faits très caractéristiques. Considérons des enfants au-dessous de six ans réunis ensemble, chacun parle tout haut ou à demi-voix en faisant un jeu ou un petit travail qu'on lui a indiqué, mais ce langage semble bizarre si on l'examine, car il ne s'adresse à personne et il n'attend aucune réponse : « L'enfant pense tout haut, comme les gens du peuple marmottent en travaillant, il ne s'occupe pas de savoir s'il est écouté, il ne se place pas au point de vue de l'interlocuteur, de lui apprendre quelque chose, d'en recevoir quelque chose... Il parle pour lui-même simplement pour le plaisir de parler et de parler devant d'autres... Pic. ressent du plaisir à parler dans une atmosphère peuplée, mais s'il était seul il prononcerait des propos analogues ¹ ». C'est un monologue à deux, un *monologue collectif* comme l'appelle justement l'auteur, où l'interlocuteur est simplement un excitant.

La description de cette forme de langage chez les enfants de M. Piaget, m'a intéressé, car j'avais décrit moi-même autrefois une forme de langage qui me paraissait tout à fait comparable chez ces individus intermédiaires entre les imbéciles et les débiles chez qui je recherchais les formes inférieures de la croyance. Les deux filles imbéciles dont j'avais rapporté les observations à ce sujet parlaient également indéfiniment sans partenaires et sans se préoccuper d'aucune réponse. Mais j'avais remarqué en outre que ce langage ne contenait aucune croyance, aucune affirmation véritable et que le sujet n'avait aucunement l'intention de conformer ses actes moteurs aux paroles qu'il prononçait à tort et à travers. J'avais appelé ce phénomène « le langage inconsistant », j'en avais cherché l'origine dans une libération progressive de la parole et de l'action primitivement inséparables. J'avais considéré le langage inconsistant comme un intermédiaire entre le langage actif, primitivement uni à l'acte dans le commandement et l'obéissance et le langage affirmatif de nouveau réuni au mouvement des membres par un acte particulier qui devenait le point de départ de la croyance. Les descriptions de M. Piaget sur cette première forme de l'égocentrisme peuvent donc se comparer aux études faites sur des malades, elles portent sur un stade en quelque sorte intermédiaire entre le stade intellectuel élémentaire et le stade asséritif.

Nous trouvons dans le même ouvrage d'autres descriptions de la pensée égocentrique qui semblent indiquer une étape de développement un peu supérieure. « La logique égocentrique est plus intuitive, plus syncrétique que déductive, ses raisonnements ne sont pas explicites, le jugement va d'un seul bond des prémisses aux conclusions en sautant les étapes. Elle n'insiste pas sur la démonstration, ni même sur

¹ J. PIAGET, *op. cit.*, p. 18-28.

le contrôle des propositions... Elle emploie des schémas personnels d'analogie... les schémas visuels jouent le rôle de démonstration, les sentiments de valeur personnels influent beaucoup sur cette pensée ¹ ». Une proposition en entraîne une autre non par une implication logique analogue à quelque relation causale, mais grâce à un schéma d'ensemble qui lie les deux propositions ou les deux représentations du phénomène ². Ce syncrétisme, ce schéma d'ensemble amène la justification à tout prix : toute perception nouvelle, toute idée nouvelle cherche immédiatement un schéma global qui procure un lien avec ce qui précède immédiatement.

Ces schémas, ces mots ont une grande puissance et on observe des cas où l'enfant semble se servir de la magie par le mot, il en vient à commander aux choses et aux êtres par une sorte d'entraînement verbal ³. Il y a une disposition au symbolisme, une disposition à trouver dans tout phénomène ou dans toute phrase un sens plus profond que celui qui apparaît. Remarquons aussi d'autres caractères de cette pensée : « L'enfant, qui dit tout jusqu'à 7 ans, est incapable de garder pour lui les pensées qui lui viennent à l'esprit, il n'a aucune continence verbale ; l'enfant ignore l'intimité du moi ⁴ ».

Cette pensée se crée à elle-même un monde d'imagination ou de rêve sans savoir que ce monde est imaginaire. Cependant dans cette pensée « un certain imaginaire commence à se distinguer du réel ». Mais l'imaginaire dont parle M. Piaget n'est pas du tout celui dont nous avons parlé à propos de la réflexion et des nuances du réel, c'est simplement ce qui est désiré et n'est pas obtenu. Cette notion devient pour l'auteur le point de départ de la notion « d'une intention chez les autres » favorable ou défavorable aux désirs de l'enfant : « Vers 3 ans l'enfant prend conscience de la résistance des choses et des gens, de la discordance entre le désir et la réalisation. Cette discordance ne se conçoit que sous la forme d'une résistance intentionnelle des gens et des choses, le monde devient alors peuplé d'intentions ⁵ ».

L'étude la plus intéressante à notre point de vue devient celle des enfants qui sont chargés d'expliquer quelque chose à un petit camarade : « L'enfant ne se doute pas de la difficulté de se faire comprendre... Les enfants croient toujours parfaitement se comprendre, ils ont perpétuellement l'impression qu'on lit leur pensée, qu'on vole leur pensée, ils ne prennent pas la peine de l'expliquer clairement. Ils croient toujours que cela va de soi que les autres comprennent immédiatement ⁶. Quelle que soit l'obscurité de l'explication, l'enfant est toujours satisfait, il croit toujours avoir compris, les petits sont contents tout de suite ⁷ ».

Dans ces conditions il n'y a guère d'explication : un schéma global qui apparaît à l'occasion d'une syllabe ou d'un mot mal compris obscurcit et transforme toute la suite de l'histoire, c'est encore le syncrétisme verbal (p. 160). Si nous considérons les explications dont l'esprit se satisfait nous voyons qu'il s'agit presque uniquement d'explications par les intentions, par la motivation... La causalité de l'enfant n'est pas

¹ J. PIAGET. *Op. cit.*, p. 64.

² *Id.*, *Ibid.*, p. 176.

³ *Id.*, *ibid.*, p. 26.

⁴ *Id.*, *ibid.*, p. 55.

⁵ *Id.*, *Ibid.*, p. 302.

⁶ *Id.*, *Ibid.*, p. 139.

⁷ *Id.*, *Ibid.*, p. 157.

mécanique, tout se passe comme si la nature était le produit, le doublet d'une pensée dont l'enfant chercherait à chaque instant les raisons, les intentions (p. 239).

Quand nous lisons toutes ces descriptions nous avons l'impression de retrouver des traits déjà connus : cette croyance immédiate déterminée par un sentiment d'ensemble, cette pensée qui ne se distingue pas encore des mouvements extérieurs, qui ne sait pas se dissimuler et rester secrète, cette magie des mots puissants comme des êtres, cette confusion de l'imaginaire avec l'être, cette conduite intentionnelle qui voit partout des intentions sont des caractères du stade des conduites et des croyances assératives.

Si nous considérons des enfants plus âgés, aux environs de sept ans, nous trouvons des conduites différentes sur lesquelles M. Piaget insiste moins dans cet ouvrage. L'enfant se préoccupe plus de l'esprit des autres, il admet une pensée chez les autres et il cherche dans l'esprit d'autrui une base sur laquelle il puisse bâtir une construction nouvelle (p. 158). L'ordre apparaît dans ses récits en même temps qu'une certaine régularité dans la discussion, l'enfant semble avoir compris qu'il faut arrêter l'affirmation et soumettre à certaines lois les expositions à autrui (p. 145). La pensée ne procède plus par intuitions, mais par certaines étapes de déduction, il ne faut pas se borner à justifier les choses elles-mêmes il faut défendre et justifier ses propres jugements (p. 253). Nous sommes d'abord frappés d'un fait c'est que l'auteur lui-même présente cette pensée comme différente de la précédente, il admet donc un stade nouveau. Nous n'avons pas de peine à retrouver dans cette intelligence de la discussion, dans cette soumission à des règles de discussion, dans cette intelligence de l'esprit d'autrui quelques-uns au moins des caractères que nous avons constatés dans le stade réfléchi.

Enfin quand M. Piaget fait allusion à une pensée formelle qui commencerait vers l'âge de 11 ou 12 ans, « pensée portant sur des hypothèses que l'on tient pour telles, se bornant à chercher si la conclusion tirée de ces hypothèses est justifiée au seul point de vue de la déduction » (p. 255), nous ne pouvons nous empêcher de penser au stade rationnel dont il commence la description.

Il résulte de ces réflexions rapides qu'il y a jusqu'à un certain point un accord entre les auteurs qui semblent avoir des objets d'étude tout à fait différents, et qui non seulement, comme nous l'avons déjà vu, reconnaissent tous l'existence des divers stades psychologiques, mais qui encore s'accordent sur la constatation des mêmes stades et qui constatent en particulier la succession des deux formes de la croyance dont nous nous occupons ici. Sans doute il y a quelques difficultés dans la détermination des âges auxquels M. Piaget rapporte ces différentes formes de pensée : il présente en effet une remarque très juste qui complique le problème. Le progrès de transformation des opérations d'un stade inférieur en opérations du stade supérieur ne se fait pas à la fois pour toutes les tendances ; il se fait d'abord pour les actions proprement motrices, pour les perceptions qui en dépendent et il ne se fait que plus tard pour les opérations verbales. Un enfant peut donc paraître à la fois à deux niveaux différents suivant que l'on considère ses perceptions ou ses paroles. Mais d'une manière générale l'enfant jusqu'à 3 ou 4 ans présente le langage inconsistant et termine le stade intellectuel élémentaire. Le stade de la croyance immédiate, le stade assératif s'étend de 3 à 7 ans : il faudrait étudier au delà le développement du stade réfléchi. Les sauvages australiens de M. Lévy-Brühl qu'il appelle des prélogiques semblent rester toute leur vie au stade assératif.

La pathologie nous présente des phénomènes comparables, les imbéciles avec langage inconsistant sont au terme du stade intellectuel élémentaire et le stade asséritif nous semble caractériser une classe intéressante d'individus déficients intermédiaires entre les imbéciles et les hommes du niveau moyen, individus que l'on désigne souvent sous le nom de « débiles mentaux ». Ces sujets ont été décrits d'une manière intéressante dans les articles de M. A. Collin¹. Ils ne sont pas des imbéciles proprement dits, car ils ont dépassé le langage inconsistant et ils se montrent capables d'affirmation et de croyance. Mais ils fondent leurs croyances sur des « intuitions », c'est-à-dire sur des sentiments prédominants et passagers. « Ces gens-là, me disait-on à propos de l'un d'eux, n'ont aucune objectivité dans leurs croyances, ils ne déterminent pas leurs croyances par la réalité des choses ou par les règles du bon sens ; ils semblent ne tenir compte que de leurs dispositions personnelles du moment. Ils croient ce qu'ils désirent croire sans l'ombre d'une critique ». « C'est un homme, disait également M. Collin, qui s'approprie et qui élève au rang de vérité tout ce qui flatte sa nature influençable, par contre, ce qui lui déplaît il a l'art de l'oublier (c'est-à-dire de ne pas le croire) ». La moindre des influences extérieures peut déterminer ou modifier leurs croyances en dépit de toute raison. Je rappelle à ce propos l'observation de Blanche que je donnais dans mon premier ouvrage sur *L'Automatisme psychologique* et à laquelle j'ai déjà fait allusion dans ce travail. Cette jeune fille de 14 ans acceptait immédiatement n'importe quelle absurdité que l'on affirmait avec force devant elle. « Il y a un gros éléphant dans la chambre. - Oh! je lui donne du pain et il le prend avec sa trompe ». Puis elle reste étonnée quand on lui fait observer qu'un éléphant ne pourrait passer par l'escalier et par la petite porte. Il y a là un ensemble d'individus dont l'état mental est comparable à celui des prélogiques et des enfants au-dessous de 6 à 7 ans.

Quand on fera cette comparaison on trouvera évidemment des différences qui tiennent à la différence des conditions dans lesquelles se sont développées ces tendances analogues. Le débile de notre société est entouré d'individus qui réfléchissent à sa place et qui lui fournissent une foule de croyances réfléchies toutes faites, « le nombre de connaissances qu'il peut ainsi acquérir, disait M. A. Collin, peut donner l'illusion qu'il s'est modifié et qu'il a appris à réfléchir ». Le sauvage n'est pas entouré d'individus de ce genre et il aboutit à des croyances bien plus primitives et absurdes. Mais il a un grand développement des tendances perceptives et intellectuelles précédentes et il a enregistré grâce à elle une foule de choses, ce qui lui donne une vie pratique bien adaptée en contraste avec ses croyances verbales absurdes.

L'enfant est entre les deux, il reçoit beaucoup de l'adulte, mais il a peu d'acquis et surtout il évolue, il change beaucoup plus rapidement. La psychologie génétique qui commence fera sur ces rapprochements beaucoup d'études fructueuses.

Retenons seulement de nos études sur les deux croyances qu'il n'est pas nécessaire de chercher bien loin de nous les types de la mentalité primitive. Ils sont encore autour de nous, bien plus, ils sont en nous-mêmes : la croyance asséritive a joué un grand rôle dans notre enfance, elle n'est pas anéantie en nous. Cette forme primitive de croyance est simplement dépassée chez l'homme normal par des tendances supérieures qui la dominent et la dissimulent momentanément. Il nous faut rechercher

¹ A. COLLIN. L'enfance du débile intellectuel. *Annales médico-psychologiques*, février 1919, p. 82.

maintenant si cet état d'esprit latent au fond de nous-mêmes ne peut pas réapparaître dans diverses circonstances et jouer un grand rôle dans divers troubles morbides.

De l'angoisse à l'extase. Tome I :
Deuxième partie "Les croyances"

Chapitre III

Le délire psychasténique

[Retour à la table des matières](#)

La description des stades psychologiques superposés dans la psychologie génétique trouve une application et en même temps une justification remarquables dans l'étude des maladies mentales dépressives. Il ne s'agit pas de ces modifications constitutionnelles de la conduite qui placent les idiots, les imbéciles, les débiles mentaux à des stades psychologiques inférieurs, il s'agit de modifications accidentelles et passagères qui transforment pendant un certain temps une activité jusque-là à peu près normale et qui remettent momentanément l'esprit à un de ces niveaux inférieurs, tandis que les malades précédents y étaient placés pendant toute leur vie. Cette oscillation de l'esprit peut déterminer des chutes profondes à tous les niveaux et il ne serait pas difficile de montrer que les confusions mentales ramènent l'homme au niveau intellectuel élémentaire et troublent même les fonctions de ce stade, que les démences peuvent faire retomber le sujet au niveau social, au niveau perceptif et même au-dessous, que dans certains états à demi comateux la vie réflexe subsiste seule. Mais nous n'avons à étudier maintenant ni les stades inférieurs ni les stades supérieurs et nous ne devons examiner ici que des oscillations d'amplitude moyenne

portant précisément sur ces deux formes de la croyance, sur ces deux stades asséritifs et réfléchis qui viennent d'être les objets de notre analyse.

Rien ne peut être plus utile à ce point de vue que l'examen d'un délire singulier qui se présente au cours d'une maladie que nous avons particulièrement étudiée, la névrose psychasténique, ordinairement caractérisée par des obsessions, des phobies, des impulsions accompagnées de conscience mais qui dans certains cas déterminent de véritables et graves délires.

1. - De l'obsession au délire

[Retour à la table des matières](#)

Quand on décrit l'état mental de ce groupe de malades que j'ai désignés sous le nom de psychasténiques on est toujours embarrassé pour qualifier leur trouble mental. On n'ose pas classer ces malades parmi les aliénés et déclarer que leur trouble est une véritable folie, on hésite d'autre part à parler de simple névrose, car on constate de véritables troubles mentaux. C'est que, sans parler de l'incertitude du mot « aliéné »¹, on est disposé à caractériser la véritable folie par le délire, par des idées proprement délirantes et on ne peut pas constater des idées de ce genre chez ces malades.

Un délire est d'abord une idée fautive, opposée aux idées que la majorité des hommes estime comme vraies dans ces circonstances. Ce qui distingue les délires des erreurs c'est que celles-ci nous paraissent dépendre de fautes d'attention ou de raisonnement que le sujet aurait pu éviter, qu'il évitera quand nous l'aurons averti, tandis que le délire nous paraît inévitable pour un esprit malade, il ne résulte pas d'une inattention, d'une faute réparable mais d'un trouble permanent que la volonté ne peut changer. Il faut donc pour parler d'un véritable délire que cette idée fautive soit affirmée avec conviction par le malade qui n'entrevoit pas le moyen de la contrôler ou de la changer, qui n'essaye en aucune manière de le faire et qui par conséquent n'accepte ni les discussions, ni les traitements.

Or les psychasténiques présentent dans tous leurs troubles des caractères fort différents : leurs impulsions, leurs phobies, leurs obsessions sont toujours, dit-on, « accompagnées de conscience », c'est-à-dire que le malade est le premier à se plaindre de leur caractère pathologique, à en soupçonner, presque à en admettre l'erreur possible et à en demander le traitement. De lui-même il doute de la vérité de ces idées, il discute, il raisonne indéfiniment à leur propos. En un mot il essaye avec une excessive bonne volonté de les corriger comme si elles étaient des erreurs. Il est vrai qu'il ne réussit guère et que malgré les efforts du malade et les raisonnements, les preuves accumulées par le médecin, les obsessions continuent à s'imposer. Ce caractère distingue à son tour les obsessions des erreurs proprement dites. En réalité les troubles des psychasténiques sont intermédiaires entre les erreurs et les délires : on ne peut pas dire qu'il s'agit de phénomènes normaux et faciles à corriger comme les erreurs, mais on ne peut pas dire non plus qu'il s'agit de délires et d'aliénations.

¹ Cf. *Les médications psychologiques*, 1919, I, p. 112.

Aussi l'opinion générale des psychiatres, au début de l'étude des obsessions, réclamait-elle une opposition fondamentale entre les obsessions et les délires : non seulement il y avait actuellement une opposition entre les caractères présentés par les obsessions et ceux des délires, mais le trouble de l'esprit qui donnait naissance aux obsessions, avec ses doutes, ses incapacités de conclure, ses tendances à la discussion et à la critique interminables était en opposition avec l'affirmation convaincue du délire et n'était pas capable d'y parvenir jamais. Dans le premier mémoire de Westphal sur les obsessions, 1877, se trouve cette affirmation : « Jamais l'obsession ne devient une véritable maladie délirante, jamais les malades n'assimilent cette idée obsédante comme les aliénés systématiques adoptent leur délire, toujours ils continuent à en apprécier le ridicule ». Jules Falret, Magnan, Legrain soutiennent de même que jamais l'obsession n'arrive à se transformer en délire. Il est rare qu'un auteur fasse comme Baillarger une allusion à la transformation possible : « Dès qu'une idée se trouve associée chez eux à une émotion vive, cette idée ne les quitte plus, elle les poursuit, les domine et finit quelquefois par entraîner le délire ¹ ».

Depuis cette époque cependant plusieurs auteurs avaient signalé avec un peu d'étonnement des obsessions typiques plus ou moins transformées à la suite d'une longue évolution en idées délirantes. A la fin de mon livre sur « Les obsessions et la psychasténie », 1903, j'ai indiqué que cette transformation était plus fréquente qu'on ne le croyait et qu'il fallait tenir compte de ce danger en étudiant l'évolution de la psychasténie et ses complications. J'insistais à ce propos sur certains délires avec des hallucinations plus ou moins nettes et un certain degré de systématisation ². Dans le 2e volume de cet ouvrage je faisais remarquer que certains délires de persécution avaient débuté pendant une longue période par des obsessions d'amour qui s'étaient transformées en délires de haine. Mais je renvoyais à des travaux ultérieurs pour une étude plus complète des délires chez les psychasténiques ³.

Quelques années plus tard M. F. L. Arnaud a publié un article très intéressant sur ce problème ⁴. Il a montré, d'après des cas remarquables que nous avons étudiés ensemble et sur lesquels je vais revenir, que des malades douteurs et obsédés pendant la majeure partie de leur vie peuvent présenter de temps en temps de véritables délires avec affirmation convaincue et mise à exécution de leurs idées. Il a insisté pour montrer que les idées dans le délire gardaient encore des caractères qui rappelaient les obsessions précédentes, l'exagération, l'absurdité extrême, mais qu'elles n'en constituaient pas moins de véritables idées délirantes. Je suis revenu moi-même sur ce problème à plusieurs reprises, dans mon livre sur *Les médications psychologiques*, 1919, dans plusieurs études présentées à des sociétés psychiatriques et neurologiques de l'Amérique. *A case of psychastenic delirium, A case of sleep lasting five years with loss of sense of reality* ⁵, et dans une longue communication présentée en décembre 1921 au Congrès des philosophes français et anglais ⁶ sur *Les deux formes de la volonté et de la croyance*. Il me semble important de résumer ici ces recherches sur

¹ M. BAILLARGER, *Recherches sur les maladies mentales*, 1890, I, p. 256.

² *Obsession et psychasténie*, 1903, I, p. 658.

³ *Ibid.*, II p. XXIII et p. 510 et Bq. ;

⁴ F. L. ARNAUD, Psychasténie et délire, *Congrès des médecins aliénistes et neurologistes*, Genève, Lausanne, août 1907.

⁵ *The American medico-psychological Association, Boston (Mass.)*, 1921, *American Journal of Psychiatry*, January, 1922.

⁶ Les deux formes de la volonté et de la croyance. *Comptes rendus du congrès de philosophie de Paris*, 1921 publiés en 1924.

les obsessions et les délires psychasténiques car elles peuvent servir d'introduction aux études psychologiques sur les formes de la croyance qui jouent un grand rôle dans les délires mystiques.

Plaçons en premier lieu comme typique l'observation d'une malade très intéressante qui permet de mieux comprendre d'autres observations moins nettes ¹.

La malade que je désignerai sous le nom de Sophie est une jeune fille actuellement âgée de 36 ans que j'ai connue pour la première fois quand elle avait vingt ans et que j'ai suivie sans interruption depuis seize ans. J'ai pu noter régulièrement pendant ce long espace de temps l'évolution de son esprit et les états pathologiques qu'il traverse. D'une manière générale, en laissant de côté un état de santé morale relativement bonne qui existait pendant l'enfance et qui ne reparait que bien rarement, cette jeune femme oscille entre deux états pathologiques : elle reste le plus souvent dans un premier état névropathique avec dépression de profondeur moyenne, que nous appellerons l'état psychasténique ; mais elle tombe de temps en temps dans un second état beaucoup plus grave qui dure chaque fois plusieurs mois, et que nous appellerons le délire psychasténique. Il nous faut décrire ces deux états avant d'étudier les modifications que présentent la volonté et la croyance dans l'un et dans l'autre.

Sophie présente des antécédents héréditaires caractéristiques : sa grand'mère maternelle a présenté des crises périodiques de mélancolie, sa grand'mère maternelle rhumatisante, goutteuse était atteinte de la maladie de Basedow. Son père et sa mère, quoique d'apparence normale, avaient tous les deux une volonté très faible, un frère a le même caractère mou, indécis, sans aucune énergie, quoique de temps en temps impulsif.

Sophie eut une enfance malade avec des entérites interminables qui n'ont franchement cessé qu'au moment où les troubles nerveux se sont installés. Depuis l'âge de 15 ans elle se plaignait beaucoup de troubles de l'estomac : digestions difficiles, lentes, souvent douloureuses avec renvois acides, estomac dilaté et clapotant. Pendant des années elle fut soumise à des régimes sévères et subit tous les traitements possible de l'estomac. Celui-ci, chose curieuse, ne s'améliora définitivement que depuis l'installation des troubles mentaux : il y a là une alternance singulière qu'il est toujours intéressant de signaler. Cette jeune fille avait des règles irrégulières et souvent fort douloureuses, elle était susceptible au moindre refroidissement : elle était en somme d'une santé débile et ne pouvait supporter le moindre effort sans être troublée par la fatigue qui apparaissait très rapide et très exagérée.

Vers l'âge de dix-huit ans, à la suite d'une longue période de troubles gastro-intestinaux, et justement pendant la guérison de ces troubles, probablement aussi sous l'influence du chagrin causé par la mort d'une sœur, Sophie présenta une exagération de son caractère antérieur, qui était plutôt triste et paresseux, et entra dans la première forme de sa névrose, dans la période proprement psychasténique. Constamment triste et inquiète, elle était prête à pleurer pour la moindre des choses et restait immobile,

¹ Cette observation a été présentée au Congrès de la « *Medico-psychological association* » à Boston (Mass.) et a été publiée dans *The American Journal of Psychiatry*, 1922 ; elle a été également résumée dans l'étude sur les deux formes de la volonté et de la croyance à propos d'un cas de délire psychasténique présentée au *Congrès de philosophie*, décembre 1921, et publiée dans les *Comptes rendus du Congrès*, 1924.

presque toujours étendue, à rêver à ses pensées tristes ou bien elle se levait, marchait indéfiniment en parlant à mi-voix, mais sans faire davantage aucune action utile.

Ce qui arrête son action, finit-elle par expliquer d'une manière plus ou moins claire, ce sont surtout des sentiments de mécontentement, des scrupules, des remords de toute espèce à propos de toutes ses actions : « Tout acte que j'accomplis, ou que je commence à faire, ou tout simplement tout acte que je désire un peu, me semble ridicule et laid; il me semble que je joue une comédie... Ou bien l'action me paraît immorale et dégoûtante, quand ce n'est pas plus ; je dois avoir perdu toute moralité ».

J'appelle l'attention sur ce caractère que je considère comme essentiel dans la plupart des dépressions psychologiques. Il est le point de départ de la fameuse peur de l'action, des phobies, des manies de recommencement, des obsessions de scrupule et de sacrilège. J'ai longtemps étudié ce trouble fondamental et ses innombrables variétés dans mon livre sur les obsessions et la psychasténie, et dernièrement encore dans une conférence faite en Amérique au Congrès de l'« American psychopathological Society », en juin 1921¹. Ce symptôme a été très remarquable dans l'observation de Sophie dès le début de la maladie, il a toujours joué un rôle prédominant. Nous aurons à reprendre son étude dans le second volume à propos des sentiments mélancoliques.

Chez notre malade ce sentiment de la peur de l'action déterminait tout d'abord une foule d'idées obsédantes : « Il est évident, répétait-elle sans cesse, qu'il faudrait changer quelque chose à ma conduite, car je me rends bien compte, en agissant et après avoir agi qu'il y a dans ma manière d'agir quelque chose de répréhensible ; je sais à peu près ce qu'il faudrait faire, mais je n'ai pas le courage de l'exécuter, puisque je n'arrive à rien et que mes actions sont aussi mauvaises... Il faudrait vivre tout autrement, il faudrait me refaire une manière de vivre... mais je n'ai pas le courage de lutter contre moi-même... Il faudrait en un mot que je fasse quelque chose de remarquable, d'extraordinaire, pour sortir de là et pour retrouver toute ma volonté ».

D'un côté elle sent qu'elle a besoin de conseils et recherche constamment, comme tous les malades de ce genre, une personne qui ait de l'influence sur elle : « J'ai besoin qu'on s'occupe de moi et je ne me sens en sécurité que près d'une personne qui me dirige ». Mais de l'autre côté, elle retrouve vite son sentiment de culpabilité en commençant l'acte d'obéir ; elle l'explique en disant qu'elle a peur de perdre son indépendance, de se laisser aller à la mollesse en suivant les conseils qu'on lui donne, et se fait un devoir de résister à tout le monde : « Je ne veux pas qu'on prenne de l'influence sur moi, quand c'est moi qui, pour fortifier ma volonté, devrait chercher à prendre de l'influence sur les autres, à faire marcher tout le monde, mais je n'ai pas plus le courage de lutter contre les autres que celui de lutter contre moi-même. Je manque d'initiative, je ne me sens pas libre dans ce que je fais ; il faut pour retrouver ma liberté que j'arrive malgré tout le monde à faire des choses extraordinaires pour sortir de cet état ; il faut que j'arrive à soulever le monde à moi toute seule. »

Les remords sont souvent plus précis et portent sur tel ou tel devoir moral qui doit avoir été négligé, et elle se reproche de ne rien faire de bon pour les autres, d'être égoïste, et de ne pas savoir se dévouer. « Je devrais imiter Tolstoï et me dévouer pour les pauvres ; je devrais ne plus manger pour en laisser davantage aux autres... je

¹ Cette conférence « The fear of action » a été publiée dans le *Journal of abnormal psychology*, Boston, septembre 1921, p. 150.

devrais me placer comme infirmière auprès des malades. Croyez-vous que je pourrais empêcher les gens de mourir en souffrant des tortures moi-même ? » Les remords peuvent porter sur les actes les plus simples : elle se figure qu'elle n'est pas assez polie, assez aimable quand elle cause avec quelqu'un ; elle vous demande avec anxiété si elle ne s'est pas laissée aller à la grossièreté en causant avec vous ; « elle mériterait sans cesse des punitions terribles pour la façon dont elle se tient avec les personnes qui viennent aimablement la voir ».

Elle a des scrupules sur son intelligence et se demande constamment si elle n'est pas très bête : « Il me semble que je ne comprends pas bien ce qu'on dit; il vaudrait mieux que je n'ouvre pas la bouche en société, au moins on ne verrait pas que je suis si bête... Sans doute je sais ce que j'ai entendu, ce que j'ai lu, ce que j'ai vu; les choses continuent à exister pour moi (les perceptions ne prennent pas souvent chez Sophie le caractère d'irréalité, comme cela arrive fréquemment dans une autre variété de la même maladie), mais elles manquent de sens et d'intérêt, et surtout elles ne sont plus jamais belles ou jolies comme autre. fois... tout devient si laid dans le monde ! »

Un de ses scrupules les plus importants porte sur la propreté du corps : il lui semble toujours qu'elle est sale, qu'elle se salit constamment et qu'elle devrait se nettoyer à chaque instant : « J'ai envie d'aller à la selle et d'uriner, est-ce que ce n'est pas une chose sale ? C'est dégoûtant d'avoir tant d'urine dans le corps, je dois être plus sale que les autres. » Bien entendu, les craintes les plus graves portent sur les devoirs de la pudeur : elle s'accuse d'être inconvenante, d'avoir une foule de pensées obscènes, d'avoir envie de provoquer les hommes en s'exhibant. Jamais elle n'est satisfaite de la façon dont sa chemise est placée sur son corps et de la manière dont ses vêtements sont fermés.

À ce moment, pendant la période que nous considérons, toutes ces idées sans cesse présentes à l'esprit et sans cesse répétées~ ne sont que de simples obsessions en rapport avec le sentiment fondamental d'incomplétude. Jamais aucune de ces idées ne correspond à un acte réel : Sophie critique sa conduite, sent que toutes ses actions sont « des comédies dégoûtantes », mais elle les accomplit tout de même d'une manière raisonnable : « Il me semble que je suis un monstre quand je viens vous dire bonjour, mais, vous le voyez, je viens tout de même. Je me répète en dedans . c'est mal ce que tu dis là ! Mais je le dis tout de même ; n'est-ce pas que je suis bien sotte ? » Et elle se contente de se moquer d'elle-même, elle parle tout le temps de ses actes immoraux, mais elle n'en commet aucun. Elle ne dit jamais un mot grossier, ni ne fait le moindre geste inconvenant. Elle n'accomplit pas davantage aucun de ces actes de dévouement ou de ces actes extraordinaires dont elle parle sans cesse. Tout au plus peut-on noter quelques manies de précaution dans la façon de boutonner son corsage, quelques manies de lavage des mains, qui sont moins des commencements d'exécution que des attitudes symboliques destinées à la rassurer un peu.

De mêmes que ces idées ne sont pas accompagnées d'exécution il est également évident que malgré l'apparence elles ne sont pas non plus accompagnées de croyance. Sophie feint quelquefois d'affirmer ces idées, mais c'est qu'elle plaide le faux pour savoir le vrai. En réalité elle interroge sans cesse à leur propos et il suffit de la contredire pour qu'elle rie et pour qu'elle nous remercie de l'avoir rassurée un moment. Elle oscille perpétuellement, tantôt elle se déclare coupable, tantôt elle reconnaît qu'elle a toujours fait de son mieux. En somme ces idées se présentent sans cesse avec hésitation dans l'action et doute dans la croyance et Sophie finit toujours par

reconnaître qu'elle est bien sotte de se tourmenter ainsi et qu'elle doit tout simplement être malade.

L'état précédent, plus ou moins grave, se prolonge pendant des années. On peut dire que depuis l'âge de vingt ans il est chronique et constitue la vie la plus normale de cette personne. Aussi sommes-nous surpris quand nous voyons Sophie changer complètement de conduite. De temps en temps, à trois reprises, comme je l'ai déjà dit, la première fois à l'âge de vingt-six ans pendant cinq mois, la seconde fois à l'âge de vingt-neuf ans pendant dix huit mois, et récemment pendant les deux dernières années à l'âge de trente-cinq ans, elle entre dans un tout autre état, que nous avons appelé son état de délire.

Pour le dire en un mot, Sophie exécute violemment et affirme avec la conviction la plus complète toutes les idées qui, pendant les années précédentes, se sont présentées sous la forme d'obsession avec hésitation de doute. La voici qui donne aux pauvres rencontrés dans la rue tout l'argent qu'elle a dans sa poche, son mouchoir et même son chapeau. Dès qu'elle voit une personne assise, elle se précipite avec des coussins à la main pour les lui mettre sous les pieds, sous la tête, sous les bras ; elle veut vous faire manger des gâteaux, et, si vous les refusez, elle vous les met dans la bouche et vous en barbouille la figure : « Ils meurent tous si je ne m'occupe pas d'eux ; je veux faire manger les autres et ne plus manger moi-même... » Si elle aperçoit une personne qui marche dans la chambre, Sophie la prend par la taille, cherche à la soulever, et a la prétention de la porter dans un fauteuil ou dans un lit : « elle doit faire reposer les gens, les porter et les bien coucher ».

Ces actes de dévouement ne tardent pas à devenir tout à fait absurdes et délirants, car, dans la maison de santé où il est nécessaire de la placer à ce moment, elle continue à faire le geste de porter les gens dans le lit, quoiqu'elle ait les bras vides ; elle garnit de coussins, de serviettes, de tapis, tous les coins des meubles, « pour que sa mère ne se cogne pas contre les angles quand elle la transporte dans son lit... » Elle semble se prendre de passion pour un objet de la chambre : « L'esprit de ma mère est dans un rideau, il faut soigner ce rideau avec dévouement », ou bien l'esprit de sa mère est dans un tapis, et il faut absolument aller le chercher ; ou bien l'esprit de son oncle est au fond des cabinets, et elle plonge la tête au fond du vase pour le trouver. Elle reconnaît d'ailleurs fort bien que sa mère est en province fort loin d'ici, mais « elle est en même temps dans le rideau... Donner des soins au rideau ou donner des soins à sa mère, c'est exactement la même chose. »

Si les personnes présentes ou les gardes essayent de s'opposer à ces sottises, Sophie les attaque violemment, les bat, essaye de les renverser par terre : « Il faut, crie-t-elle, qu'elle impose sa volonté aux autres, qu'elle ait le courage de lutter contre eux... ; il faut que je prenne le dessus sur ma garde afin de faire un acte extraordinaire. » Elle entreprend alors contre ses gardes, qu'elle cherche à blesser, à mordre, des batailles interminables qui durent des jours et des nuits. Comme ces luttes sont épuisantes, il faut la laisser seule, mais alors elle appelle, elle frappe contre les portes, contre les murs, elle casse les carreaux pour que l'on vienne lutter avec elle. A d'autres moments elle manifeste sa volonté en refusant systématiquement tout ce qu'on lui demande : elle s'arrête de marcher si on lui dit d'avancer ; elle se lève si on lui dit de rester assise ; elle présente en apparence le négativisme le plus complet. Le plus souvent elle s'immobilise, se raidit dès qu'on lui demande quelque chose, elle reste en place comme une statue dans la position la plus absurde. Si on la touche, on constate la raideur de tous les muscles et on ne peut parvenir à déplacer un membre :

cette immobilité et cette raideur peuvent se prolonger pendant des heures ; puis tout à coup, Sophie se relâche et murmure en souriant: « Ouf! c'était bien fatigant, mais il le fallait pour manifester ma volonté. »

L'idée de l'ascétisme, l'idée de s'imposer des sacrifices, des punitions se mêle à l'idée précédente de lutter « il faut, crie-t-elle, réfréner ses passions, s'imposer des privations, des souffrances ». Bien entendu, elle refuse de manger et doit être nourrie à la sonde, mais en outre, elle cherche à s'étouffer en retenant sa respiration, ou se gonfle la poitrine, ou souffle par une narine pendant des heures. Elle adopte une phrase qui a pour elle un sens cabalistique : « Je suis lâche, vile, criminelle, assassine, je dois chercher la boule de la terre », et elle va hurler cette phrase pendant trois jours de suite. Ou bien elle s'impose de répéter les mots à l'envers ; je la trouve en train de hurler : « rineved, rineved » ; et, comme je ne comprends pas, elle daigne d'expliquer que c'est le mot « devenir », et que je lui fais perdre sa volonté en l'interrompant pour cette explication. Elle lance des cris les plus aigus possible sans interruption pendant quarante-huit heures, en disant : « Je dois faire la locomotive jusqu'à épuisement ».

Elle cherche à se blesser en se frappant de tous les côtés et malgré toutes les précautions, réussit quelquefois à se faire des plaies en se cognant indéfiniment le coude ou le genou contre un mur. Elle s'impose des choses qu'elle trouve terriblement compliquées et difficiles, par exemple elle crache par terre et déclare que « ce crachat venant de son corps est le lait de sa mère, puisque son corps a été nourri par le lait de sa mère, que ce crachat est sacré, sacré, sacré et qu'elle doit passer des heures à le lécher par terre. Il faut que je tête de nouveau le lait de ma mère » ; et la voici qui crache et qui lèche indéfiniment.

Le plus étrange, c'est que les idées qu'elle redoutait autrefois, dont elle parlait avec crainte dans ses obsessions, sont précisément celles qui sont adoptées maintenant avec une sorte d'acharnement. Dans les périodes précédentes, Sophie était tourmentée par la crainte de la maison de santé. Quand elle s'approche de la période délirante, elle parle constamment de cette maison ; elle a constamment le désir d'y entrer, et même a l'impression qu'elle y est déjà placée : « Tous les actes que je fais, même les plus simples, sont accompagnés par le sentiment qu'ils me conduisent à cette maison ». Bientôt, elle se met à faire exprès toutes les sottises possibles pour qu'il soit nécessaire de la mettre dans la maison qu'elle demande.

Nous avons vu que Sophie redoutait la grossièreté : dans ses crises, elle se montre étonnamment grossière, et cherche les injures les plus basses afin de les jeter à la tête des personnes qu'elle aime le plus. Elle avait de grandes inquiétudes sur la pudeur, la voici qui tombe au dernier degré de l'obscénité, qui cherche à se montrer toute nue, à se faire voir dans des poses ignobles, à se masturber continuellement si on ne l'arrête pas ; elle tient des discours invraisemblables, et déclare que les actes les plus malpropres sont sacrés et ordonnés par Dieu.

De temps en temps, au début des délires, elle a encore des actes de lavage et de nettoyage, mais le plus souvent elle a une tout autre conduite : autant elle craignait la malpropreté, autant elle paraît maintenant l'aimer et la rechercher. La voici qui crache partout, qui bave sur ses vêtements, qui urine et qui fait ses excréments dans son lit, sur les meubles, de tous les côtés. Si elle le peut, elle ramasse ses matières, les roule dans ses doigts s'en barbouille la figure et les cheveux, ou bien elle les prend et les mange en hurlant : « C'est mauvais et répugnant, mais c'est sacré, sacré, le caca sacré, le pipi sacré, c'est mon devoir de chercher la vérité là dedans, de l'adorer, de le

manger, d'en suivre la trace avec ma langue, cette trace me conduira à l'esprit de ma mère... Je dois faire mon devoir à tout prix même en employant des moyens épouvantables... »

Si l'on songe que de telles scènes se répètent jour et nuit pendant dix-huit mois ou deux ans, que les gardes ne peuvent rester auprès de Sophie sans provoquer des luttes atroces, qu'elles ne peuvent s'écarter sans qu'il y ait des actes absurdes et dangereux, que la malade ne peut être maintenue sans qu'elle cherche à se blesser, on comprendra que Sophie, pendant ce singulier délire, soit une malade des plus difficiles à surveiller et à traiter et qu'elle offre le spectacle le plus étrange.

2. - Diverses formes de ce délire

[Retour à la table des matières](#)

Les malades de ce genre sont beaucoup plus nombreux qu'on ne le croit et nous pourrions réunir autour du portrait de Sophie une dizaine d'observations qui sembleraient calquées sur la première. Il suffit de rappeler brièvement quelques-uns de ces faits, en résumant quelques observations du même délire qui présentent des formes d'évolution différentes.

Un jeune homme de 24 ans ¹, que j'ai déjà décrit sous le nom de Fg. appartient à une famille où l'on compte de nombreux cas d'aliénation. Depuis son enfance il a été comme il le dit lui-même « timide, sauvage, embarrassé, courageux en face des dangers physiques mais lâche quand il s'agit des dangers sociaux ». Depuis l'âge de 14 ans, il se sent faible, sans volonté : « ce qui est atteint chez moi, c'est le sentiment de la vie et le principe du vouloir... je ne jouis pas du présent que je ne sens pas réel, je suis toujours absorbé dans l'attente de quelque chose et ce n'est jamais quelque chose d'heureux, j'attends toujours quelque chose de malheureux. » Il a des tics et des manies bizarres, il ne veut plus boire d'eau et ne se désaltère qu'en suçant des pommes ou des oranges, il tient constamment en marchant les mains derrière son dos. C'est qu'il a peur de toucher son pantalon, il est inquiet à propos de toutes les fautes qu'il pourrait commettre, à propos des reproches de ses maîtres et surtout à propos des fautes sexuelles. Sans cesse il est obsédé par la crainte d'être inconvenant, de nuire aux gens, de les ennuyer, de leur faire du mal. Mais il s'agit toujours d'obsessions, d'interrogations interminables sans aucune affirmation.

C'est vers l'âge de 19 ans que certaines de ces idées malades semblent changer de nature. Au cours d'une promenade dans la montagne, à un moment où il se sent fatigué, « il sent et il voit avec une émotion horrible que cette fois ce n'est pas douteux, qu'il a réellement souillé de son sperme le dos du guide qui marche devant lui. » Depuis ce moment il est assailli constamment par des convictions délirantes qui nécessitent son internement.

¹ L'observation du même malade est également résumée dans l'article de M. F. Arnaud.

Quand on va le voir dans la maison de santé, ce jeune homme se présente avec une attitude embarrassée et timide, mais il se tient correctement. Il répond avec intelligence et montre une mémoire très présente ; sa conversation est intéressante, quelquefois spirituelle et exprime des sentiments délicats. Aussi est-on fort étonné quand on entend Fg. affirmer avec conviction des idées tout à fait absurdes. A chaque instant, déclare-t-il, il se rend coupable des actes sexuels les plus malpropres, il assaille à distance toutes les femmes qu'il voit ou dont il soupçonne la présence, il les violente, il les rend toutes enceintes, « il fait même des saletés avec sa pauvre sœur ». Il a des rapports sexuels avec tous les hommes, surtout avec ses gardiens et il abuse d'eux à un tel point que l'on voit leur épuisement sur leur figure défaite. Il fait des abominations avec des animaux et toutes les chiennes des environs sont pleines par ses œuvres. Il contamine tous les individus qu'il touche et il donne la syphilis même au bon Dieu.

Il commet encore bien d'autres crimes, il est brutal, il frappe et blesse les gens, il fait dérailler les trains et les tramways à la distance de plusieurs kilomètres en leur lançant des pierres avec ses pieds, il démolit tout autour de lui. Tous ces accidents sont beaucoup plus graves dès qu'il prend des forces, aussi doit-il le plus possible rester sans boire ni manger.

En réalité il n'exécute aucune des actions dont il parle, mais il exécute des actes qu'il considère comme des défenses, des précautions contre ces actions. Quand il marche il fait de grands détours pour éviter d'approcher du tramway ou de passer près d'une femme, il refuse de sortir de sa chambre ou il refuse de manger. Une seule fois il a commis un acte grave, en essayant « de faire disparaître cette affreuse canaille » : il a réussi à se précipiter par une fenêtre du 3^e étage, mais tombé sur des arbres il ne s'est pas fait grand mal.

La croyance dans les idées délirantes paraît très complète, il réclame des traitements rigoureux, des protections efficaces pour défendre contre lui des innocents : « Cela m'enrage d'être un animal malfaisant, objet de mépris pour tout le monde qui a le monopole de toutes les cochonneries... Cela me désespère de voir que l'on ne prend pas des précautions suffisantes, il me faut un cachot solide avec des murs bien épais. »

Cette certitude est en apparence si complète qu'elle s'accompagne de sentiments de réalité et même d'hallucinations apparentes. Il sent que des influences agissent sur lui, le dominant, le poussent à agir malgré lui. « Des personnages mystérieux lui chuchotent des choses à l'oreille ou même, quand c'est plus perfectionné, lui envoient les pensées mauvaises directement dans le cerveau. » Il peut prédire une foule de choses, il prophétise le résultat de ses crimes, il a le sentiment d'avoir prédit tous les malheurs dont il apprend la nouvelle. il voit des taches de son sperme sur les vêtements des gens qui l'approchent.

L'évolution de ce délire a été tout à fait analogue à celle que nous avons vue dans l'observation de Sophie. Ce délire, qui s'est développé vers l'âge de 20 ans après une longue période de doutes et d'obsessions, a diminué et s'est effacé en apparence complètement vers l'âge de 24 ans. Le malade a commencé graduellement à mieux raisonner ses sottises, par moments il les met en doute : « Je sors de l'Enfer, dit-il, pour entrer dans le Purgatoire, je suis rôti, je suis dérôti, je ne sais plus où j'en suis... » En quelques mois il a abandonné toutes ses convictions délirantes ; mais il est

retombé dans les doutes et les obsessions et a repris l'état mental psychasténique qui avait précédé le délire.

On pourrait également rattacher à cette forme d'évolution l'observation bizarre de Nelb. femme de 47 ans. Toute sa vie elle a été une douteuse et une obsédée, particulièrement préoccupée comme cela arrive souvent de l'amour moral et de l'amour physique, mais sans jamais dépasser les interrogations angoissantes. A l'âge de 45 ans, quelques mois après la mort de son mari, elle a présenté le délire le plus bizarre roulant constamment sur la conviction de la grossesse. Pendant dix-huit mois sans interruption la pauvre femme a été convaincue qu'elle était enceinte et aucun argument, aucune constatation, aucun calcul de temps n'a pu ébranler cette conviction. Après 18 ou 20 mois, cette conviction a diminué ; le doute et les interrogations ont recommencé et cette malade est revenue à son état antérieur. On observe de ces périodes de délire plus courtes chez beaucoup d'obsédés : Uje f. 38 est obsédée depuis l'âge de 12 ans par la pensée des fragments d'hostie consacrée qui peuvent être disséminés partout, elle rumine sur cette idée et sur d'autres analogues mais garde une vie normale, parce qu'« elle sait bien au fond que ce n'est pas vrai, c'est seulement une inquiétude et une précaution ; je peux me raisonner ». Par moments, à la suite d'une émotion religieuse, elle présente huit jours ou quinze jours de véritable délire. Elle ne peut plus se raisonner, « il y a eu un extrême dans la maison (un homme qui a reçu l'extrême-onction) et des gouttes d'huile sainte ont pu jaillir sur les murs, sur sa robe, sur les aliments ». Elle refuse de s'habiller, de manger, elle reste immobile et terrifiée ; puis elle doute de nouveau et raisonne ses obsessions.

Il faudrait aussi rattacher à cette forme d'évolution la maladie de Fkv. homme de 63 ans. Après une longue carrière de scrupuleux obsédé, constamment inquiet sur les devoirs de la religion et sur ceux de la pudeur, il est atteint vers l'âge de 60 ans d'un accès de dépression plus grave qui prend d'abord pendant six mois la forme de l'agitation, puis pendant deux ans la forme de la mélancolie. Ne nous occupons pas pour le moment des sentiments qui ont donné à cet accès à double forme son aspect caractéristique, considérons seulement l'état de la croyance. Le malade remplace le doute et les obsessions par un délire affirmatif. Il est d'abord en enfer pendant la période d'agitation, il voit et entend les démons, puis il revient sur terre. Mais il est l'objet des plus terribles accusations, il entend ou il croit entendre des voix de tous les côtés qui lui rappellent les conduites suspectes de sa jeunesse, qui l'accusent d'avoir violé toutes les jeunes filles de la Provence et en particulier ses deux nièces, il s'entend appeler assassin, espion vendu à l'Allemagne et il construit toute une histoire pour établir que les horreurs de la guerre ont été déterminées par ses fautes sexuelles. Peu à peu il consent à mettre en doute ses affirmations qui à la fin de cette période délirante n'ont plus la forme que de simples obsessions. En même temps la gravité des accusations diminue, il n'a plus violé ses nièces, il se demande seulement avec inquiétude si son affection pour elles a toujours été bien pure : il est revenu à l'état scrupuleux antérieur. Cette forme de délire plus ou moins durable mais cependant passager alternant avec des périodes prolongées de simple obsession est assez fréquente chez les psychasténiques.

Le même délire me paraît présenter une évolution un peu différente dans l'observation très intéressante de Clarisse que j'ai déjà étudiée dans *Les médications psychologiques* et qui est déjà bien décrite dans l'article de M. Arnaud. Cette jeune fille depuis la puberté à 13 ans a présenté un état typique de dépression psychasténique, avec « les fatigues à tomber par terre », les aboulies, les doutes interminables, les sentiments d'incomplétude et les obsessions scrupuleuses. Elle pleurait de

désespoir après la confession parce qu'elle n'était jamais « certaine d'avoir tout dit » ; elle allumait et éteignait vingt fois de suite une bougie, sans pouvoir « croire qu'elle fût allumée, il faut du temps pour que l'idée qu'elle est allumée pénètre dans mon esprit ». Elle demandait toujours conseil et direction : « il faut toujours une volonté étrangère pour entraîner la mienne, pour me rassurer dans les inquiétudes que je me crée à moi-même » ; elle avait toujours peur de faire et surtout d'avoir fait du mal, « de s'être couchée sur son petit frère dans son enfance, d'avoir fait une communion sacrilège, etc. ». Elle arrivait naturellement à une série de manies de précaution pour éviter ces fautes : « je désire que l'on me tienne les deux mains quand je suis assise aux cabinets, c'est plus sûr. » Malgré ces précautions, elle traversa plusieurs crises d'obsessions très graves qui la rendirent malheureuse pendant des mois : elle fut tourmentée par la peur d'avoir empoisonné plusieurs personnes avec des éclats de verre, des allumettes, du vert-de-gris, d'avoir communiqué des maladies microbiennes ou cancéreuses, d'avoir sali son lit par des gouttes d'urine ou d'avoir touché « des choses grasses, visqueuses, collantes, d'avoir commis à l'église d'épouvantables sacrilèges, etc. »

Toutes ces craintes, toutes ces idées ont, pendant des années, gardé le caractère d'obsessions ; la malade répétait elle-même : « Je ne peux pas fixer bien mon esprit sur ce que j'ai fait, je ne distingue pas bien les choses réelles... Quand je parle de mes sottises je dis que je crois les voir, mais au fond j'ai en même temps l'idée que heureusement ce n'est pas vrai... C'est parce que je suis fatiguée que je ne peux pas croire, c'est un travail que de faire entrer une pensée juste dans mon cerveau, toutes les idées y pénètrent mal et seulement à moitié. » En fait ces idées ne déterminent aucune action et ne sont même pas affirmées d'une manière complète ; à la moindre observation elles sont transformées ou remplacées par l'idée opposée : « que voulez-vous, je sais bien que je ne distingue pas le vrai du faux ».

Vers l'âge de 20 ans elle perd son père et en éprouve un profond chagrin. Elle est envahie à ce propos par des remords comme elle en avait déjà eu bien souvent : « elle a empoisonné son père, elle l'a tué avec des raffinements de cruauté, etc. ». Mais très rapidement cette idée prend une autre forme ou du moins est exprimée d'une autre manière que précédemment.

Elle affirme des choses plus compliquées, plus invraisemblables : « elle a ouvert le cercueil pour violer le cadavre..., elle a coupé le cadavre en morceaux et elle a disséminé ces morceaux dans les garnitures des fauteuils et dans les tiroirs, elle a volé des billets de banque dans le bureau de son père, etc. ». Quand on lui démontre qu'elle n'a pu matériellement commettre tous ces crimes toute seule, elle raconte qu'elle a soudoyé pour l'aider un Apache dont elle est la maîtresse, que, avec son aide, elle a fait mourir de la même manière plusieurs autres personnes, qu'elle sort toutes les nuits pour rejoindre cet Apache et pour profaner avec lui des cadavres, qu'elle est un monstre épouvantable... ».

Ces idées elle les affirme maintenant avec la plus grande force, sans aucune hésitation, sans admettre jamais la possibilité du moindre doute : elle lève la main pour jurer qu'elle est coupable, ses yeux s'emplissent de larmes et si on la contredit, elle redouble l'énergie de ses affirmations, complique et systématise son roman de plus en plus. Toutes les personnes de son entourage, ses parents, ses gardes, surtout les gardes nouvelles qu'elle ne connaît pas encore bien, jouent un rôle compliqué dans des histoires abominables : elles sont des compagnes des Apaches dont elle-même est la reine, elles l'aident à s'échapper la nuit, à commettre et à dissimuler ses crimes.

Quand elle connaît mieux la garde elle consent à admettre qu'elle n'est pour rien dans ce rôle, mais imagine qu'elle a un Sosie dans la bande des apaches dont il est extrêmement difficile de la distinguer. Suivant les cas elle croit avoir près d'elle la vraie garde ou le Sosie de la garde et cherche des petits signes, « un petit bouton au pouce gauche », pour distinguer la vraie garde du Sosie, mais ce signe ne suffit pas toujours car il peut être imité par les apaches de la bande des Chauves-souris et le délire se complique de plus en plus.

Non seulement elle affirme violemment son délire, mais elle le transforme en actes, elle exécute réellement ses croyances. Pendant deux ans elle a refusé absolument de voir sa mère car elle n'en était plus digne; elle a écrit au Parquet pour se dénoncer et réclamer une enquête ; elle a fait plusieurs tentatives de suicide des plus sérieuses en avalant un bijou, des épingles, des fragments d'un verre qu'elle a brisé entre ses dents et que l'on a retrouvés dans les selles. Pour lutter contre ses crimes, pour ne pas s'échapper la nuit elle s'attachait et se faisait attacher sur son lit avec des cordes serrées au point de produire des blessures, elle s'impose à elle-même une vie misérable pour réduire un peu ces crimes continuels.

Ce délire ressemble évidemment à celui de Sophie, quoique les actes réellement exécutés soient des actes défensifs contre les crimes auxquels elle se croit poussée plutôt que les crimes eux-mêmes : Sophie fait les malpropretés elle-mêmes, Clarisse fait des actes de protection contre les malpropretés. Mais la principale différence me paraît être dans l'évolution de la maladie.

Si nous considérons le cas de Sophie, nous pouvons avoir des inquiétudes à propos de la 3^e crise qui se prolonge déjà depuis trois ans, mais nous ne devons pas oublier que les deux premières crises se sont terminées par la disparition du délire et par le retour de la malade à l'état psychasténique antérieur avec doutes et obsessions. Il en est de même, comme on vient de le voir, dans l'observation du jeune homme Fg. et dans celle de Neb... Chez Clarisse, au contraire, la crise délirante qui a commencé à l'âge de 21 ans se prolonge depuis quinze ans sans la moindre modification, sans aucun retour net et prolongé à l'état du doute et d'obsession antérieur. Il est curieux de constater que la malade après avoir descendu un degré pour tomber dans le délire s'y est fixée en quelque sorte définitivement, ne remonte pas mais ne descend pas plus bas. C'est là une forme curieuse de la maladie dont nous aurons à tenir compte.

Cette forme est plus rare que la précédente, on pourrait rapprocher de Clarisse l'observation de Omu.¹ Cette femme de 45 ans, douteuse obsédée jusqu'à l'âge de 30 ans, préoccupée surtout d'idées religieuses à propos desquelles elle ne parvenait à aucune solution, épuisée par une série de malheurs et aussi il faut bien le dire par les débuts de la syphilis, a commencé un singulier délire religieux qui n'a pas varié depuis douze ans. Elle est en relation avec les esprits, particulièrement avec l'esprit de son père qui lui donne des conseils pour tout ce qu'elle doit faire et qui en particulier règle son costume. Elle circule en effet dans les rues à peine vêtue, recouverte d'une légère robe en toile noire et d'une écharpe noire sur la tête, elle ne doit porter ni linge, ni aucun vêtement de laine. Tout son corps y compris la tête est soigneusement rasé, car les esprits lui défendent d'avoir aucun poil. Les esprits lui dictent des procédés qui guériraient toutes les maladies, si les hommes consentaient à les utiliser. En un mot elle a un petit délire mystique assez grotesque mais peu dangereux auquel elle croit

¹ Communication de la Société de psychologie, 10 janv. 1908 ; *Journal de psychologie*, 1908, p. 157.

aveuglement et dont elle exécute les prescriptions. En dehors de ce petit délire elle est assez raisonnable pour vivre en liberté et gagner sa vie. Un délire assez restreint, systématisé, mais qui s'applique à toutes les actions de la vie a remplacé les interrogations religieuses obsédantes d'une manière qui semble définitive (Fig. 30.)

L'observation de Mme Gkv. f. 55 doit également être rapprochée de ces cas quoique les symptômes soient compliqués par des troubles plus considérables des sentiments et que le délire prenne la forme d'un délire mélancolique. Mais si nous ne considérons maintenant que l'espace intellectuel de la maladie nous voyons encore la même évolution. Gkv. a été pendant 40 ans, depuis l'âge de 10 ans jusqu'à l'âge de 50 ans, une obsédée typique, présentant successivement toutes les obsessions sacrilèges, criminelles, de la honte de soi, etc., mais gardant toujours le doute et l'interrogation. Depuis l'âge de 50 ans c'est une délirante qui répète avec entêtement des tentatives de suicide, qui s'est jetée par la fenêtre, qui s'est brûlée cruellement en mettant le feu à sa chemise, qui s'accuse avec conviction de tous les crimes possibles. Elle n'a plus présenté que bien rarement de courtes périodes de doute.



Figure 30. —

Costume et attitude de Omu, délire religieux

L'évolution de la maladie chez Nea, jeune fille de trente ans, semble au contraire se diviser en trois périodes au lieu de deux. Cette jeune fille appartient à une famille où l'hérédité vésanique est fort grave, détail curieux, elle est la sœur de Fg. ce jeune homme dont je viens de signaler le délire psychasténique. Dès son enfance elle présentait un calme et une lenteur des mouvements et des paroles qui semblent une conduite anormale. Les règles ne sont apparues qu'à 15 ans et à partir de ce moment, surtout à l'occasion des exercices religieux commencent des sentiments d'incomplé-

tude, des doutes et des obsessions : « Je ne peux plus vivre comme les autres, je n'aime pas vivre, je ne m'aime pas moi-même, plus je vais plus je descends, moins je vois les choses réelles ». Elle imagine pour expliquer ces sentiments qu'elle doit avoir une vocation religieuse et qu'elle se rétablira par des pratiques ascétiques. Elle s'interdit ou désire s'interdire les distractions, les amusements, les gourmandises : « La gêne que je sens quand je vais à des réunions agréables pour les autres doit être le sentiment du divin, Dieu veut me dire probablement que là n'est pas ma place ». Mais en fait elle n'obéit pas à ces interdictions, car elle a en même temps des doutes religieux et se demande s'il ne vaudrait pas mieux se perfectionner dans les arts d'agrément et s'habituer à une vie mondaine plus active. Elle discute indéfiniment sur ces problèmes et s'embrouille dans des interrogations obsédantes interminables. Elle reste trois ans dans cet état, et se présente comme tourmentée par une obsession de vocation religieuse, ce qui est banal.

À partir de 19 ans commence une seconde période avec des accidents plus graves. Sans doute Nea. paraît avoir conservé toute son intelligence, elle parle très bien et écrit des analyses psychologiques remarquables, mais il est vrai en ne parlant que d'elle-même. Le changement frappant c'est qu'elle ne doute plus, ne discute plus ses idées obsédantes, elle a remplacé toutes ses interrogations par des affirmations entêtées. Elle sait de science certaine par une révélation divine qu'elle a une situation morale spéciale : « Elle est une damnée par avance, elle a entendu la lecture du décret qui la condamne à l'Enfer ». Elle doit à la fois faire des actes religieux continuels et commencer les supplices de l'Enfer. À chaque instant elle se donne la communion à elle-même en mettant entre ses lèvres des petits morceaux de peau d'orange et elle organise des actes pénibles et des souffrances. Elle ne consent à boire qu'une fois par jour, seulement le matin, elle refuse de manger certains jours, si on lui offre un bonbon ou une friandise, elle doit le couper en deux et n'en prendra jamais que la moitié, elle enfonce sa tête dans le pot de chambre et boit un peu d'urine, elle se frotte les cheveux avec la crotte de chien, etc. Bientôt commencent des actes plus graves: on découvre que depuis plusieurs semaines elle garde une ficelle serrée autour d'une cuisse ce qui a amené la déchirure de la peau ; elle se brûle les mains et les pieds en y faisant tomber des gouttes d'eau bouillante, enfin comme son frère elle se précipite par la fenêtre sans se blesser très gravement. Tous ces actes sont exécutés sans hésitation de même que les croyances sont présentées avec conviction.

À partir de l'âge de 23 ans, surtout après la tentative de suicide, l'aspect de la malade change : elle n'écrit plus de longues lettres, elle ne parle plus guère, ou bien elle répète indéfiniment la même chose, elle devient à la fois plus calme et plus indifférente. Elle résiste à tout ce qu'on lui demande sans discuter, sans présenter de raisons : le délire qui apparaît encore quoique de façon fragmentaire ne joue plus un grand rôle dans sa conduite : l'activité d'ailleurs aussi bien mentale que physique est extrêmement restreinte. Nous n'avons pas à nous occuper ici de cette troisième période qui soulève d'autres problèmes. Elle se rattache à ces formes d'abaissement psychologique plus profond que l'on désigne confusément sous le nom de démence précoce. Je fais seulement remarquer que dans l'évolution de certains malades vers la démence précoce se présentent souvent au début des phases analogues à l'état d'obsession et au délire psychasténique.

3. - Interprétations

[Retour à la table des matières](#)

Reprenons l'étude des deux premiers états au point de vue intellectuel. Nous laissons de côté pour le moment les sentiments si nombreux et si caractéristiques, qui peut-être déterminent les croyances elles-mêmes mais que nous désirons étudier à part.

La première question qui se pose à propos de ces malades qui répètent indéfiniment une question absurde ou qui font des actes si déraisonnables est celle d'une perte, d'une diminution sérieuse, des fonctions intellectuelles. C'est d'ailleurs l'opinion qui est contenue dans le diagnostic de démence précoce si souvent exprimé à propos de ces délires. Cette interprétation ne me paraît guère présenter d'intérêt et il suffit de quelques remarques pour l'éliminer. Dans le premier état de Sophie évidemment et même dans le second, il est facile de constater la conservation de toutes les tendances malgré les insuffisances de leur fonctionnement. Jusqu'à présent, les grands délires quelquefois prolongés se sont toujours terminés chez cette malade par un retour sinon à l'état normal, au moins à l'état de doute, qui ne peut être appelé une démence.

Pendant le délire même, ces malades qui font de telles absurdités qui présentent par moment l'apparence typique de l'aliénation la plus profonde, sont en réalité beaucoup plus intelligents qu'on ne serait disposé à le croire. Ils ont conservé non seulement toutes leurs sensibilités et tous leurs souvenirs, mais encore toutes leurs aptitudes à l'observation ; ils reconnaissent toutes les personnes, ils peuvent parler à chacun de la façon la plus correcte. Les actes les plus absurdes ne sont jamais exécutés brutalement, sans pensée, ni conscience, comme des impulsions élémentaires ; ils sont toujours préparés et combinés. Sophie veut déposer ses excréments au milieu du lit, elle les retient quand on la met sur la chaise, elle guette un moment de distraction de la garde, comme elle a les bras entravés, elle se sert de ses dents pour enlever les toiles qui recouvrent le lit et dépose rapidement ses matières au milieu des draps ; comme elle le dit bien elle-même : « Elle le fait exprès ». Tous ces actes sont précédés et accompagnés de paroles qui indiquent le but conscient : « Je dois téter le parquet parce que le crachat que j'y ai mis vient de mon corps et qu'il est le lait sacré de ma mère ». De tels actes laissent des souvenirs fort précis, que Sophie peut exprimer pendant la crise même et surtout après la crise de délire. Elle m'a longuement expliqué, à la fin d'une crise, pourquoi elle refusait de mettre une chemise et s'entêtait à rester toute nue : « La chemise que l'on me tendait n'était pas la même que celle que j'avais sur moi entrant dans la maison de santé. Je m'étais mis dans la tête que je devais faire ma vie à l'envers, que je devais remonter en sens inverse tous les actes que j'avais faits depuis mon entrée dans la maison... C'est bien simple, quand on a mal agi il faut se convertir et refaire sa vie, je devais donc remettre la même chemise, le même costume et parcourir le même chemin en arrière. Vous ne compreniez pas tout cela et je ne devais pas vous l'expliquer pour avoir le mérite de bien faire l'acte moi-même... Je mangeais mes matières afin d'avoir une nourriture absolument pure qui vint directement de ma mère, c'était plus correct... J'attachais une signification sacrée

à mes excréments ; n'est-ce pas que c'est curieux ? Je me mettais à genoux devant -et, vraiment je les adorais. Je cherchais sincèrement ce que je pouvais faire de mieux pour les honorer, et je trouvais qu'il fallait les introduire en moi. » De tels souvenirs et de tels raisonnements au moins apparents, car nous aurons des réserves à faire sur la conservation du véritable raisonnement, sont bien loin d'un état démentiel.

On constate encore mieux la conservation des tendances intellectuelles en étudiant les intervalles lucides que Sophie présente très souvent au cours de ses délires les plus violents. On peut presque toujours, si l'on a quelque influence sur elle, l'interrompre, l'a distraire, la consoler : elle consent alors à cesser pour un moment ses sottises, à me suivre dans le jardin, à causer de tout autre chose. Cette interruption brusque d'un délire en apparence si grave présente vraiment un spectacle tout à fait frappant. Sophie, qui depuis des heures hurlait ou restait immobile comme une statue, les yeux fixes, la figure figée dans quelque grimace extravagante, qui était complètement raide quand j'essayais de remuer un de ses doigts, pousse d'un coup un soupir ; elle se détend, prend une attitude plus commode, me regarde avec un bon sourire et me dit tranquillement : « Je suis bien absurde, n'est-ce pas, quand vous venez me voir ? Oh ! que c'est ennuyeux. Je voudrais bien être aimable, mais je suis obligée de faire des choses qui vous paraissent drôles. Je ne pouvais pas atteindre mes pensées, alors il fallait bien... Vous comprenez... Je vous aime bien au fond ; mais j'ai toujours peur que vous ne preniez de l'influence sur moi... Vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas ? Donnez-moi des nouvelles de maman ». À ce moment elle montre qu'elle a conservé tous les souvenirs du passé et qu'elle se rend parfaitement compte de tout ce qui se passe autour d'elle dans la maison de santé, qu'elle observe parfaitement les malades aussi bien que les gardes et les médecins. Sans doute les actes qu'elle exécute alors présentent au plus haut degré un caractère curieux de doute et d'hésitation sur lequel je reviendrai tout à l'heure, mais ils sont corrects et les pensées sont parfaitement lucides. Nous sommes bien loin de l'état mental des déments ou même des confus, qui sont plus ou moins désorientés et qui se rendent très mal compte de leur situation et de leurs actes. Quelquefois cette période lucide peut se prolonger un certain temps ; souvent elle est fort courte et les absurdités ne tardent pas à recommencer. Mais dans les plus mauvais moments, on l'entend murmurer de temps en temps : « Que je suis malheureuse ! Je n'en sortirai jamais, cela finit par être absurde ».

L'apparition de ces intervalles singuliers, si lucides est vraiment tout à fait caractéristique ; elle exclut, à mon avis, la supposition d'une détérioration profonde et définitive. Sans doute, si de tels accès graves de délire se répètent et se prolongent pendant des années, les facultés intellectuelles s'abaisseront et Sophie s'acheminera vers un état plus ou moins démentiel : c'est d'ailleurs ce que nous avons observé dans le troisième groupe d'observations.

Mais cela prouve seulement que la maladie peut s'aggraver et qu'après s'être arrêté plus ou moins longtemps à cette forme délirante le malade peut tomber plus bas. Cela ne modifie pas nos remarques sur la conservation de l'intelligence au moment où ce délire se développe. À certains moments, pendant le cours même du délire, quelques malades, surtout Sophie, nous ont présenté des troubles plus graves. Sophie semble ne plus me comprendre, ne plus pouvoir s'expliquer et se montre assez désorientée : j'ai été disposé à admettre des périodes courtes de confusion mentale. D'ailleurs de temps en temps cette même malade se plaint de troubles de la perception assez singuliers. Les objets sont vus dans un trop grand détail sans perception suffisante de l'ensemble et en outre ils perdent leur signification et surtout leur usage : « Je vois les feuilles de l'arbre une à une, les pierres du mur trop distinctes, je ne voyais pas comme cela

autrefois... Je vois que c'est un banc mais je n'ai plus l'idée que l'on peut s'y asseoir, c'est un banc parce qu'il a des pieds, il me semble qu'il ne sert à rien ». Ces troubles assez complexes seront mieux étudiés à propos des sentiments et surtout à propos du sentiment du vide. On ne peut les considérer comme de véritables troubles de la perception intelligente.

Tout ce que nous avons à constater maintenant c'est que dans les deux premiers états de doute et de délire il n'y a pas encore de démence proprement dite. La même démonstration pourrait être faite facilement à propos des autres malades que nous avons rapprochés de Sophie. Le jeune homme, Fg. se montre intelligent et même spirituel : il a des goûts littéraires et peut exprimer, quand il est calme, des appréciations intéressantes sur les ouvrages qu'il vient de lire. Clarisse elle-même qui est figée au même degré du délire depuis des années, conserve tous ses souvenirs et toute son instruction, on ne peut pas dire qu'elle ait réellement baissé au point de vue intellectuel.

Dans la première des conférences que je viens de présenter à l'Université de Londres¹ j'ai essayé de montrer qu'une analyse de la conduite devait pour être complète, être faite à trois points de vue : 1° au point de vue de la qualité, il fallait décrire et classer les différentes conduites dont l'individu était capable, c'est-à-dire énumérer ses tendances ; 2° au point de vue de la quantité : il fallait tenir compte de la force dont le sujet disposait dans ses diverses conduites ; 3° au point de vue de la tension : il fallait apprécier le degré de perfection, le degré d'élévation dans la hiérarchie psychologique auquel parvenait la moyenne de ses actes. Nous venons de faire la première étude en constatant que la plupart des tendances au moins des tendances élémentaires étaient conservées.

Un problème plus intéressant se présente si nous considérons la conduite de la malade au second point de vue, celui de la quantité. Ne pourrait-on admettre qu'il s'agit d'une diminution des forces psychologiques dans le premier état, diminution qui inspirerait des sentiments de tristesse et de mécontentement, et d'une augmentation des forces dans le second qui amènerait de l'agitation ? Cette interprétation, évidemment un peu simpliste, conduirait à un diagnostic bien connu, celui de la psychose maniaque-dépressive. Il ne faut pas, bien entendu, se borner à qualifier de maniaque-dépressive toute psychose où l'on constate au cours de la vie des successions ou des alternances d'états psychologiques différents, quels qu'ils soient ; il faut encore donner à ces états alternants des caractères un peu déterminés. Le plus souvent on admet que l'un de ces états nous présente une activité psychologique plus faible, ralentie, une tendance à l'inertie avec disposition à la tristesse et à la défiance, tandis qu'on observe dans l'autre état une activité plus grande, de l'agitation avec un état particulier des sentiments, de l'euphorie, de la gaîté, de la confiance. Dans la forme typique de cette maladie, des alternances de ce genre dépendent à mon avis de modifications dans la quantité des forces psychologiques plutôt que dans leur tension.

Une interprétation de ce genre peut paraître ici assez vraisemblable. L'instabilité de l'humeur, l'oscillation entre deux états opposés dans lesquels prédomine tantôt l'inertie, tantôt l'agitation, est extrêmement fréquente même chez des individus à peu près normaux ; elle est tout à fait banale chez tous les névropathes. Sophie ne fait pas exception à la règle ; elle était évidemment, depuis son enfance, une asthénique,

¹ La tension psychologique et ses oscillations. *The British Journal of psychology*, Medical Section, October 1920, Jan. July 1921.

épuisée par le moindre effort ; mais elle présentait aussi très fréquemment, surtout dans les journées qui précédaient ses règles, et à bien d'autres occasions, des signes incontestables d'agitation.

Mais cette constatation, que je n'hésite pas à faire, ne nous apprend rien sur l'interprétation des deux états que je viens de décrire, parce qu'il n'y a aucune concordance entre ces oscillations banales de la quantité psychologique et ces deux états d'obsession et de délire.

Quand Sophie est dans le premier état, quand elle a simplement des mécontentements d'elle-même et des obsessions scrupuleuses, elle nous présente évidemment de nombreux symptômes d'asthénie psychologique. C'est une personne qui remue peu, qui agit peu, qui est lente et paresseuse : « Elle est si paresseuse, dit-elle d'elle-même, que c'est pour elle une fatigue de voir seulement les gens qui travaillent. C'est bien ennuyeux de vivre, car il faut faire un effort pour tout ». Elle est paresseuse même dans son langage, elle n'aime pas à exprimer ses idées et souvent elle ne daigne pas terminer ses phrases. Ce qu'elle préfère c'est de rester immobile à rêver -et surtout à ruminer ses obsessions. En effet, il ne faut pas oublier que la plupart de ces arrêts d'action et de ces lenteurs sont voulus et sont déterminés par des obsessions et des manies scrupuleuses. Sophie présente en même temps une humeur qui correspond à cette faiblesse : elle est depuis son enfance très disposée à la tristesse et au découragement. Sans doute cette tristesse ne peut pas être appelée de la véritable mélancolie : on ne retrouve ni la fixité, ni la monotonie, ni la douleur morale mélancoliques. La malade n'a jamais perdu, comme les vrais mélancoliques, la faculté de désirer, de vouloir ou de croire ; elle se laisse distraire et même égayer ; elle a plutôt un mécontentement général et un état d'inquiétude en rapport étroit avec les obsessions. Malgré ces restrictions, quoiqu'il ne s'agisse pas là des accidents de la grande asthénie psychologique, il y a incontestablement une faiblesse psychologique pendant une grande partie de la période des obsessions.

Mais il nécessaire d'ajouter qu'au cours du même état, sans que les obsessions soient modifiées, Sophie nous a présenté très souvent des périodes d'agitation. À certains moments, surtout à l'approche des règles, elle va, vient, remue beaucoup plus ; elle commence une foule d'actions sans les terminer davantage, ou même elle s'entête dans un travail qu'elle ne veut plus abandonner, même la nuit. Elle bavarde à tort et à travers et « semble rechercher le mouvement, le bruit et le plaisir à tout prix ». En même temps elle présente évidemment de l'excitation sexuelle et se déclare amoureuse de l'un ou de l'autre ; elle a à ce moment des raffinements de coquetterie qui contrastent avec son indifférence habituelle pour la toilette. Sans doute il y a là aussi dans cette agitation apparente, des manifestations de ses obsessions, mais il y a réellement une augmentation des forces déterminant des besoins de remuer, de parler, de rire, de pleurer. L'humeur n'est guère modifiée et, sauf dans de rares moments ne s'élève pas jusqu'à la gaieté, mais cette agitation augmente les interrogations et les inquiétudes, et déterminé un certain degré d'anxiété.

Si, maintenant, nous considérons le deuxième état, l'état délirant, sans doute, au cours des mois et des années qu'il remplit sans interruption, nous retrouvons ces mêmes périodes d'agitation, et souvent aux mêmes moments. Quelquefois, pendant une semaine entière, la malade est bien plus remuante et plus violente ; elle lutte, elle frappe davantage et, surtout, parmi ses innombrables -sottises, elle semble choisir de préférence les plus bruyantes. Elle crie énormément, elle chante à tue-tête et semble se complaire à faire du tapage. Pendant certaines de ces journées, l'agitation, jointe

aux conduites extravagantes, donne à la malade, à peu près l'apparence d'une maniaque. Je dis à peu près car elle conserve toujours un entêtement systématique, un calcul prolongé, bien différents de la simple agitation maniaque. En outre, même à ce moment, elle n'a aucunement l'euphorie du malade vraiment agité ; elle reste sombre et triste, quoiqu'elle soit bruyante, et elle garde une sorte d'effort sérieux dans ses extravagances. Détail particulier, l'état euphorique rend le plus souvent les agités bienveillants et optimistes et, pendant leur crise, les maniaques sont facilement amis de tout le monde. Sophie est la première à nous dire que, pendant toute la période de délire, les gens lui paraissent toujours hostiles. Ce n'est qu'à la fin de la période délirante, quand le doute réapparaît, qu'elle retrouve des dispositions plus sympathiques : « Quand je suis malade, je voudrais aimer et je ne peux pas ».

La remarque la plus importante à faire, c'est que, même au cours du délire, ces périodes d'agitation sont peu fréquentes et sont de courte durée. Le plus souvent, Sophie délire avec calme et avec tristesse : elle pousse régulièrement ses cris aigus et monotones ; elle lutte contre les gardes avec une violence froide ; elle adore ses excréments avec calme et résignation. Pendant des journées entières elle est immobile dans un coin de sa chambre, s'efforçant de maintenir un bras raide, ou de se gonfler les joues, ou de souffler par une narine. Quand on l'interroge, elle reconnaît qu'elle se sent malheureuse, fatiguée des travaux qu'elle s'impose et inquiète de tout ce qu'elle a encore à faire.

En un mot, les oscillations de la quantité des forces psychologiques jouent certainement un rôle dans cette maladie mentale comme dans toutes les autres, mais elles ne constituent pas l'essentiel des troubles que nous avons décrits. Ces oscillations se sont présentées indifféremment dans l'un et dans l'autre état ; elles en modifient quelque peu l'apparence extérieure, mais elles ne déterminent pas ces états. Ce n'est pas l'augmentation des forces qui à elle seule fait naître ce singulier délire, pas plus qu'on ne peut considérer la simple faiblesse comme l'explication suffisante des obsessions de scrupule.

4. - Les modifications de la volonté et de la croyance dans les deux états

[Retour à la table des matières](#)

Si l'on ne peut expliquer ces changements de conduite par la simple modification de la quantité des forces, il est nécessaire de tenir compte des changements que présentent les fonctions intellectuelles au point de vue de leur perfection. Ces changements sont particulièrement visibles si nous examinons les différentes formes que prennent la volonté et la croyance dans ces deux états.

Dans le premier état ou état d'obsession, qui se prolonge pendant des années, Sophie semble être avant tout une lente : elle se plaint que « tous les autres vont toujours beaucoup trop vite pour elle ». Elle est aussi une molle qui ne montre aucune fermeté dans ses actes ou ses affirmations. Elle met des heures pour faire sa toilette, pour écrire un mot sur une lettre ; elle efface ce qu'elle a écrit, elle recommence cent

fois la même ligne, et souvent elle ne termine pas la lettre parce qu'elle est incapable de la signer. Elle parle lentement sans achever ses phrases ; elle s'embrouille dans un récit parce qu'elle veut sans cesse le recommencer ou changer de sujet.

Cette lenteur, ces changements perpétuels sont en rapport avec des interrogations, des délibérations interminables. Sophie reste une heure devant une porte à se demander si elle veut entrer et à peser les arguments pour et contre ; elle discute très longtemps pour savoir si elle veut ou non allumer une lampe ; elle se demande avec anxiété « si elle est dans la bonne voie, dans la voie morale » quand il s'agit simplement de commencer à uriner. Bien entendu, elle est incapable de faire un choix et elle a souvent des crises graves dans les magasins quand il s'agit de faire un achat ; on a été obligé de la chercher et de la faire sortir de force parce qu'elle pleurait et se lamentait bruyamment : « C'est si douloureux d'avoir à décider entre un panier rond et un panier carré, pourquoi ne l'a-t-on pas choisi pour moi ? » Enfin quand elle a fait l'action tant bien que mal, elle a toujours des regrets, des remords interminables : il lui semble « qu'elle a mal fait, qu'elle a menti, qu'elle a fait le contraire de ce qu'elle voulait faire et de ce qu'elle devait faire, qu'elle a commis une action déshonorante ».

Tous ces caractères se retrouvent dans sa croyance, qui est lente, difficile à établir, instable, qui s'accompagne de doutes, de retours en arrière, de remords, de hontes. Elle a eu une grave crise d'indécision et d'interrogation pendant toute une journée, parce qu'on lui avait donné des nouvelles d'une amie malade et qu'elle ne parvenait pas à savoir si ces nouvelles signifiaient que l'amie était morte ou qu'elle était bien vivante : « C'est trop compliqué pour moi, je m'embrouille, je suis dédoublée, l'une croit une chose, l'une une autre, je ne peux pas unifier tout cela ». Qu'il s'agisse d'actions immédiates ou qu'il s'agisse de croyances, Sophie est toujours arrêtée devant d'énormes problèmes moraux qui lui semblent insolubles : « Je me demande toujours, à propos des plus petites choses, si je fais bien, si je fais mal de croire cela, si la religion, si le salut de mon âme et de celle de tous les miens y sont intéressés ; pour moi rien n'est plus simple, tout est grave et difficile, et je ne suis pas capable de résoudre tous ces problèmes ».

Ces indécisions, ces efforts désespérés pour arriver à une croyance à laquelle le malade aspire et qui semble fuir devant lui se retrouvent exactement les mêmes chez tous les malades que l'on vient de voir, si on les considère bien entendu dans leur premier état, dans celui que nous avons appelé précisément l'état de doute et d'obsession. Cela est d'ailleurs inévitable car c'est cet effort et cette incapacité d'arriver à l'affirmation complète qui détermine les obsessions et les caractères principaux de la maladie psychasténique.

On a beaucoup discuté pour savoir si les obsédés parviennent à l'hallucination véritable¹. Nous avons vu que ces malades approchent de l'hallucination, qu'ils ont des hallucinations symboliques, des hallucinations motrices, des hallucinations psychiques, etc. Mais en somme qu'ils n'ont pas d'hallucination complète : « Je ne vois pas tout à fait le fantôme de M. puisqu'elle est derrière mon dos, mais je crois qu'elle y est... Je ne vois pas tout à fait, cela reste implicite ». Le fait le plus important, ce n'est pas précisément que ces hallucinations manquent d'extériorité, c'est qu'elles manquent de réalité², comme d'ailleurs tous les objets, tous les êtres sur lesquels porte leur attention et auxquels ils essaient de croire sans y réussir.

¹ *Obsessions et psychasténie*, 1903, I, p. 91.

² *Ibid.*, p. 93.

L'obsession est toujours une affirmation incomplète et c'est précisément ce qui produit son caractère obsédant. Sophie, comme tous les autres malades, envisage à propos d'une situation donnée les conduites qui seraient utiles ou belles ou 'morales, elle se représente plusieurs de ces conduites et se trouve obligée de choisir. Elle sent très bien que ce choix dépend d'elle-même et que, après sa décision, l'action bien choisie sera rattachée à sa personne et créera une responsabilité. Aussi essaye-t-elle dans son imagination ces diverses conduites afin de se représenter leurs résultats, d'entrevoir les appréciations que ces conduites provoqueront chez les assistants ; c'est la recherche des raisons qui militent pour une de ces actions ou pour l'autre. Jusqu'à présent ces opérations sont fort correctes, malheureusement elles se prolongent indéfiniment. L'esprit oscille sans cesse d'une conduite à une autre, d'une croyance à l'autre et n'arrive jamais à se fixer sur la représentation d'une de ces conduites et à lui laisser prendre le caractère impulsif qui amène l'affirmation. Quand pour une raison quelconque l'esprit « réussit à comprendre », c'est-à-dire arrive à une solution, l'obsession disparaît. Clarisse qui a été obsédée pendant des années par la crainte des empoisonnements déterminés par le contact d'un objet en cuivre a compris une fois « que pour s'empoisonner il fallait en avaler des quantités ». Depuis ce jour l'obsession du cuivre a disparu : « cela revenait indéfiniment parce que je ne comprenais pas ». Les malades sont dans un état où ils comprennent très difficilement, où ils ne peuvent arriver à une solution.

Malheureusement les circonstances qui ont soulevé ce problème existent toujours, le sujet considère le problème comme grave et sa solution comme indispensable. D'ailleurs l'abandon du problème et la résignation à le laisser sans solution ne sont pas non plus des décisions faciles. La résignation est toujours pénible et il faudrait pour s'y résoudre une décision qui soulèverait elle aussi les mêmes délibérations interminables. C'est pour cela que l'idée devient obsédante et se représente indéfiniment en réclamant toujours une décision impossible. Comme je le disais autrefois l'obsédé est un individu qui pousse indéfiniment contre un mur avec l'espoir de le démolir. Cette délibération sans cesse répétée, cet effort d'invocation, de comparaison qui ne donne jamais naissance à une nouvelle tendance intermédiaire, deviennent épuisants et amènent des agitations et des angoisses. C'est le caractère de l'aboulie, de l'incapacité de conclure une délibération qui crée l'état obsédant ¹.

Le sentiment de l'irréalité des choses et de soi-même a des origines multiples que nous retrouverons à propos de l'étude du sentiment du vide ; mais il est certain que cette indécision joue encore ici un rôle considérable. C'est dans les crises d'aboulie que tout devient irréel, c'est au moment de la décision, quand elle peut être obtenue que la réalité réapparaît. Le besoin de direction n'est autre chose que le besoin de faire faire par un autre l'acte que l'on ne peut pas faire soi-même, et le malade aboulique supplie que l'on décide pour lui dans tous les problèmes de la vie « parce qu'il ne peut pas savoir ce qu'il veut ». Partout on retrouve cette poursuite impuissante d'une croyance parfaite à laquelle le malade ne parvient jamais.

Quand Sophie est dans le second état, l'état délirant, et qu'elle exécute un de ses actes absurdes, son allure est tout autre, et semble bien surprenante. L'acte est fait rapidement et avec fermeté, sans oscillations ni retour en arrière, sans regrets. Il faut manger les matières fécales, elle en est absolument sûre, et cela immédiatement, dès

¹ *Obsessions et psychasténie*, 1903, pp. 552, 596 ; *Les médications psychologiques*, 1919, III, p. 269.

que l'idée se présente à l'esprit : « C'est sacré, sacré, sacré comme le lait de sa mère ». Elle se précipite pour les dévorer et dit : « Sans doute, c'est mauvais et répugnant, mais j'ai bien fait d'accomplir cet effort et, dès que je pourrai, je recommencerai ». Les entêtements sont formidables pendant des semaines entières, et les résistances sont désespérées si l'on essaye d'arrêter une de ces actions.

Quand on cherche à savoir quelles sont les croyances, ce que la malade pense elle-même de sa conduite quand elle est dans cet état, il faut se défier d'un malentendu. À chaque instant Sophie semble se critiquer elle-même. « C'est honteux de vivre ainsi, je suis dégoûtante, je suis une crapule qui n'a pas assez de volonté pour en sortir ». Il ne faut pas croire que ces reproches s'adressent aux conduites que nous jugeons si malpropres et si obscènes ; Sophie au contraire s'injurie parce qu'elle ne se trouve pas encore assez malpropre ni assez obscène : « qu'elle n'a pas le courage d'aller jusqu'au bout, qu'elle ne fait pas encore toutes les choses inouïes qu'il faudrait faire pour retrouver son âme tout d'un coup ».

Elle nous embarrasse également quand elle nous prie de ne pas laisser entrer ses parents ou ses amies « qui ne doivent pas la voir comme cela... : moi qui était si propre... on ne comprendrait pas ». Il s'agit là d'un reste de sentiment d'affection : elle comprend qu'ils ne comprendront pas et qu'ils seront peinés par ce spectacle. Mais, en réalité, si je fais entrer ses parents, elle continue tout de même : « C'est plus pénible, mais il le faut ».

Elle explique elle-même la rapidité de ses actes en disant que, maintenant elle est bien sûre de ce qu'elle a à faire : « C'est sacré parce que c'est sacré, que voulez-vous de plus ?... Une voix me le dit avec netteté, c'est la voix de ma mère qui me l'affirme... C'est une révélation... Je sais que c'est mon devoir, cela se sent bien... Pourquoi voulez-vous que l'on renonce à ce que l'on sent être son devoir ?... Je ne suis pas entêtée, je montre de la suite dans mes idées simplement... Je tiens la vérité, je ne veux pas la lâcher... Ce serait perdre Dieu que d'y renoncer... Que l'on fasse de moi ce que l'on voudra... »

Cette conviction profonde n'est arrêtée par aucune absurdité, et nous avons vu que Sophie affirme sans hésitation les choses les plus contradictoires. Elle en arrive même à des déclarations compliquées et inintelligibles qui simulent les grands délires de négation : « Je ferai ce que je dois faire jusque dans le cercueil... On ne m'arrêtera pas. Mon estomac est si grand que je ne pourrai jamais mourir tout à fait, il y aura toujours de l'air et de la vie dans les profondeurs de mon estomac ; on ne pourra pas parvenir à me tuer, même si on me met dans le cercueil ».

Dans l'état précédent elle était mécontente d'elle-même et se déclarait malade ; maintenant même dans les plus mauvaises périodes du délire, quand elle est en réalité triste et inerte toute la journée elle fait un effort pour se redresser quand on lui parle : « Pourquoi dites-vous que je suis malade ? Est-ce qu'on est malade quand on est certaine comme cela ?... C'est vous tous qui êtes malades et fous, et je devrais vous soigner tous... ».

On juge de la force d'une conviction par les souffrances que l'on endure pour sa foi. Sophie a en réalité une vie très triste et très pénible dans une sorte de cabanon. Elle le reconnaît fort bien, et répète que c'est affreux de vivre comme cela. Elle sait que tout pourrait changer immédiatement si elle consentait à cesser ses efforts absurdes, mais elle ne peut y consentir. Il me semble que, dans cet état, Sophie a

absolument l'attitude d'une personne dont la foi religieuse est intense et qui est disposée à tout subir pour ses croyances : « Je veux casser le nez de la statue de Jupiter, dit le croyant. - Renoncez à cette bêtise et je vous remets en liberté. - J'aime mieux subir le martyre que de renoncer à casser le nez de Jupiter ». Sophie sait bien que les autres ne la comprennent pas et ne l'approuvent pas, elle le regrette et veut éviter de montrer à ceux qui l'aimaient ce qu'elle est obligée de faire, mais elle le fait envers et contre tout, et sans hésitation elle subirait le martyre. La foi profonde comme la volonté énergique a remplacé l'hésitation et le doute.

On pourrait répéter les mêmes remarques exactement dans les mêmes termes à propos de Fg., de Clarisse, de Neb. et de tous les autres malades dont nous avons décrit le délire. Toujours nous retrouverions cette même conviction immédiate et énorme à la place de l'hésitation, du double interminable de la période précédente.

La différence de ces deux modes du vouloir est encore plus nette quand ils sont pour ainsi dire juxtaposés. Dans les périodes de transition, au commencement ou à la fin des délires, et même au cours de la crise délirante, quand on est parvenu à fixer l'attention de la malade, à la remonter un peu, à lui donner un peu plus de confiance, on constate les changements les plus étranges à quelques minutes d'intervalle. Sophie, qui, tout à l'heure, était en pleine agitation délirante, qui se précipitait sur sa garde ou sur ses matières fécales, a pu s'arrêter presque subitement, et a consenti à sortir avec moi dans le petit jardin. Elle se traîne lentement, hésite, recule, gémit : « Ce n'est peut-être pas bien ce que vous me faites faire, êtes-vous sûr que je ne fais pas un acte immoral en vous suivant dans le jardin ? Il me semble que je mens, c'est comme si je perdais Dieu, comme si j'insultais ma mère... Vous m'entraînez par cette allée, c'est justement par là qu'il ne fallait pas aller... Est-ce que cela ne donne pas la mort à ma mère ? Est-ce que vous ne me faites pas marcher sur son cadavre ? Est-ce que vous avez la permission ? Est-ce qu'on ne nous regarde pas ? Répétez-moi que je dois me fier à vous ; est-ce que mes parents vous ont dit de m'emmener par cette allée ?... » Tout d'un coup elle s'arrête net et se met à pousser des cris aigus : « Là, je devais à cet endroit faire la locomotive, cela au moins j'en étais sûre, et je sens que j'ai bien fait... » Puis elle reprend sa promenade en se traînant à mon bras avec les mêmes hésitations et les mêmes gémissements.

Vers la fin de la crise, ces périodes lucides avec doute sont plus faciles à provoquer, plus nombreuses et plus longues. Elles sont encore remplies par des hésitations et des interrogations interminables : « Les actes que je faisais étaient répugnants, bien absurdes, mais faut-il vraiment que je cesse de les faire ? Vous me dites que je dois tout simplement me laisser vivre sans faire d'efforts ? Sans doute, c'est beaucoup plus facile et plus agréable, mais est-ce bien mon devoir ?... » Quand elle s'est fatiguée à discuter de cette manière pendant quelques minutes, elle change d'attitude, crie ou crache sur sa robe en hurlant que c'est sacré.

Le début de la crise peut d'ailleurs être reconnu par l'apparition de périodes d'abord courtes, puis plus longues, pendant lesquelles les doutes disparaissent et sont remplacés par des impulsions absurdes. « Est-ce que je deviens sale ou bien est-ce une révélation ? Tout à l'heure j'ai eu la conviction qu'il fallait lécher les cabinets et je me suis arrêtée quand j'avais ma tête dedans. J'ai cru un moment que c'était mon devoir et maintenant je me demande si je dois en avoir honte ou si c'est bien extraordinaire ».

Quand ces deux conduites sont ainsi juxtaposées, le contraste entre les deux formes de la volonté et de la croyance est vraiment saisissant. D'un côté, ce sont des actes lents, peu solides, accompagnés d'un sentiment de mécontentement qui va jusqu'au sentiment de sacrilège, mais ces actes sont à peu près adaptés aux circonstances, et ils sont entourés de délibérations et de discussions trop longues, mais relativement correctes. De l'autre, ce sont des actes très rapides, violents, durables, accompagnés du sentiment de la satisfaction la plus complète, mais ces actes ne sont pas du tout adaptés, ils sont encore précédés par une idée et, par conséquent, ne sont pas des impulsions tout à fait élémentaires, mais ils sont accompagnés par une seule idée sans aucune tentative de comparaison et de délibération. Ce sont ces deux conduites différentes qui me paraissent être les faits les plus importants de cette maladie, déterminer les autres symptômes.

5. - Le problème des deux croyances

[Retour à la table des matières](#)

Comment pouvons-nous comprendre cette transformation rapide et complète de la volonté et de la croyance. Les symptômes

essentiels que présentait les malades était de l'aboulie et du doute et ces symptômes ont disparu complètement : est-ce qu'une guérison complète de la névrose est survenue ? Évidemment non, car les malades ne sont pas revenus à la vie normale, ils sont encore incapables de se conduire et seraient exposés aux plus grands dangers si on les laissait en liberté. D'ailleurs nous avons vu chez eux des périodes d'amélioration et de guérison relative de la névrose et elles ne se présentaient pas du tout de la même manière. Le doute disparaissait graduellement et non d'une manière aussi brutale et les croyances qui restaient raisonnées ne présentaient pas ce caractère grossier d'absurdité ; les malades devenaient de plus en plus capables de se conduire seuls et reprenaient une vie normale. Loin d'être améliorée, la maladie paraît plus grave quand le malade entre dans l'état délirant : on ne peut pas dire que le trouble de la volonté et de la croyance soit disparu, il est simplement transformé.

Nous avons déjà éprouvé un étonnement du même genre à propos d'un autre phénomène, celui de la suggestion : des individus disposés à discuter des ordres ou des affirmations dès qu'ils ne leur sont pas agréables ou dès qu'ils ne sont pas absolument raisonnables, ou même des individus douteurs, abouliques, comme les précédents disposés à discuter indéfiniment à propos de toute proposition, sont tout d'un coup transformés et acceptent immédiatement la croyance la plus absurde simplement parce qu'elle est affirmée par un certain personnage d'une certaine manière. Leur croyance qui était difficile devient immédiatement très facile. Peut-on dire ici que leur fonction de croyance soit devenue plus forte et meilleure : évidemment non puisqu'elle amène des conduites absurdes, incompatibles avec la vie normale, puisque les sujets eux-mêmes s'étonnent de ces croyances et les trouvent tout à fait en opposition avec leur caractère antérieur.

Nous avons été amenés à présenter à propos du phénomène de la suggestion une interprétation, qui peut encore nous rendre service pour expliquer le délire psychasténique, c'est que dans les deux états dont l'opposition nous étonne l'opération de la croyance n'est pas la même, c'est qu'il s'agit non d'un progrès d'une même croyance, mais de deux croyances différentes. C'est justement pour approfondir cette interprétation que j'ai été amené à étudier les différents stades psychologiques et en particulier les deux formes de croyance que l'on observe au stade asséritif et au stade réfléchi. Les études sur les enfants, sur les prélogiques, sur les débiles mentaux comparés aux adultes, aux civilisés, aux individus normaux nous ont justement présenté les descriptions de deux formes de la croyance qui trouvent chez nos malades, une application et une démonstration.

La première croyance, celle qui existe chez l'individu normal quand il n'est pas suggestionné, celle qui existe chez le douteur quand il guérit réellement ou quand il arrive au terme d'une délibération, cette croyance qu'il connaît et qu'il cherche à atteindre par ses interrogations interminables est évidemment la croyance réfléchie que nous venons de décrire, elle en présente tous les caractères.

Il s'agit d'une affirmation lente survenant après un arrêt des tendances sous la forme verbale et leur transformation en idées, après discussion et modification de la proposition par la délibération. Ces transformations de la proposition primitive, même quand elles ont lieu dans la pensée intérieure dépendent d'une tendance à adapter les affirmations à l'intelligence des autres hommes, à les faire comprendre, à les rendre plus sociales si l'on veut. C'est pour cela qu'elles sont soumises à des règles logiques et morales, qu'elles doivent éviter les immoralités et les contradictions choquantes. Les croyances auxquelles parvient la décision sont le résultat d'une série d'actes intelligents relationnels, elles sont des conduites intermédiaires entre plusieurs autres, c'est pourquoi elles se présentent comme assez générales, capables de s'adapter à un assez grand nombre de circonstances envisagées d'avance, c'est aussi pourquoi elles ont une certaine stabilité et ne changent pas à tout instant suivant le caprice des sentiments, elles paraissent plus intellectuelles que sentimentales et relativement indépendantes du sentiment. Enfin ces croyances présentent des degrés et des nuances, elles distinguent des degrés de réalité et peuvent s'appliquer tantôt à des conceptions imaginaires reconnues comme telles, tantôt à des êtres déclarés réels. Cette forme de croyance donne naissance à des personnalités bien développées, à des « moi » spirituels, uniques et identiques. Elle détermine des parties bien distinctes du temps et en particulier sait reconnaître le présent. En un mot il serait facile d'appliquer à ces croyances toutes les études qui viennent d'être faites sur le stade réfléchi.

Ce qui est plus intéressant et ce qui demande un peu plus de démonstration c'est l'assimilation qui me paraît nécessaire de la croyance pendant la suggestion et pendant l'état de délire psychasténique avec le type de croyance que nous avons décrit au stade asséritif chez l'enfant, le prélogique ou le débile.

Ce sont des affirmations rapides qui suivent immédiatement l'ordre donné ou la perception provocatrice. On dit à la somnambule : « Vous êtes sur un bateau, vous avez le mal de mer. - Oh ! comme j'ai des nausées » et elle fait des efforts de vomissement avant d'avoir cherché à rien ressentir. Sophie voit la surveillante qui entre dans la chambre et elle s'écrie immédiatement : « Oh ! j'ai tué Mme X en la regardant, elle est morte par terre, c'est horrible. - Mais calmez-vous un moment, ouvrez les yeux et regardez Mme X qui est debout et qui vous tend la main. - Non, ce n'est pas la peine puisqu'elle est morte ».

Nous nous trompons quand nous essayons de faire raisonner ces malades ou quand nous croyons les entendre faire des raisonnements : « Si vous commettez des crimes à chaque instant de la journée, vous devez être souvent pris en flagrant délit, combien de fois votre garde vous a-t-il arrêté hier au moment de faire des crimes ? - Je n'en sais rien, le garde ne voit rien, moi non plus ; mais cela ne fait rien, puisqu'il y a des crimes continuels, qu'on les voie ou qu'on ne les voie pas ». M. Arnaud en décrivant ces malades parle de leur abus du raisonnement. Cet abus du raisonnement est certainement très caractéristique dans leur vie antérieure avant la période de délire ; il existe encore dans les moments de doute qui alternent quelquefois avec le délire. Ce raisonnement antérieur laisse des manières de parler, des répétitions de formules de raisonnement, mais je suis disposé à croire que pendant les périodes proprement délirantes il n'y a rien de plus et que ces malades ont complètement cessé de raisonner véritablement.

Pour qu'il y ait raisonnement en effet, il faudrait qu'il y eut d'abord une suspension de l'affirmation, la proposition restant à l'état d'idée jusqu'à la conclusion du raisonnement. Or nous ne constatons rien de tel puisque l'affirmation est immédiate : « C'est la voix de ma mère qui me le commande, que vous faut-il de plus ? » Le pseudo-raisonnement, quand il existe, ne vient qu'après l'affirmation par simple habitude. « Ce crachat c'est ma mère » crie Sophie, de la même manière qu'elle criait : « Ma mère est dans le rideau. L'âme de mon oncle est dans le tuyau de la baignoire ». Elle ajoute comme une démonstration : « Ma mère m'a nourrie de son lait, ce qui sort de mon corps c'est ma mère ». Mais elle affirmait que ce crachat était sa mère avant d'avoir fait ce singulier raisonnement, et d'ailleurs pour la mère dans le rideau et l'oncle dans le tuyau elle ne songeait pas à faire un raisonnement.

En outre, pour raisonner, il faut tenir compte de la pensée d'autrui, de ses objections, il faut faire un effort pour être compris de lui : nous avons vu que la pensée réfléchie avec ses délibérations et ses raisonnements est sortie de la discussion avec les autres personnes. Or il me semble évidemment que ces malades dans leur délire ne tiennent aucun compte de la pensée d'autrui qu'ils croient être compris dès qu'ils affirment sans essayer de faire rien de plus. On pourrait dire qu'ils ont une pensée égocentrique, si on doit employer l'expression de M. Piaget, mais on a vu les difficultés que, si je ne me trompe, soulève cette expression. Il vaut mieux dire qu'ils ont une pensée plus sentimentale qu'intellectuelle. Fg. est avec moi dans le parc et il pousse des cris d'horreur en apercevant une femme dans le lointain : « Je viens encore de commettre un crime horrible, cette femme je la souille malgré elle. - Mais, lui dis-je, elle est un peu loin pour cela, vous êtes près de moi, vous n'êtes pas près d'elle. - Mais c'est la même chose, je suis avec elle comme je suis avec vous ; vous ne comprenez pas, tant pis, c'est un miracle comme il y en a toujours, des choses que vous ne pouvez pas comprendre. - Comment est-il possible que votre pantalon qui a été traversé ne soit pas mouillé ? - Je n'en sais rien et qu'importe, puisque c'est un miracle, c'est incompréhensible pour vous. Mais vous-même, est-ce que vous comprenez mieux que moi ? - Non, pas plus que vous, mais cela ne fait rien, je suis toujours forcé de faire ce que je fais par une tapée de miracles ». On voit par ce dernier détail que le malade ne s'explique pas à lui-même plus qu'il n'explique aux autres. Il croit parce que cela lui convient de croire sans avoir besoin d'expliquer sa croyance par aucun raisonnement.

On peut remarquer aussi que Fg. bien qu'il n'ait aucun délire proprement religieux parle à chaque instant de miracles ou de phénomènes magiques : « Il y a des aimants

magiques dans le ventre des femmes et dans les tramways pour attirer mes mauvaises actions ». Affirmer si souvent des miracles et des actions magiques c'est se passer facilement d'explications pour les autres et pour soi-même.

De même que ces malades parlent de miracles et de magie ils font sans cesse allusion à des inspirations mystérieuses qui justifient leurs croyances et les dispensent de preuves : « Si je me mets toute nue, dit Sophie, c'est que j'obéis aux voix saintes qui m'inspirent, ce sont mes parents qui me commandent de montrer mon cul sacré. - Vous entendez donc la voix de vos parents ? - Non, je ne l'entends pas par les oreilles, ce sont des inspirations qui me viennent dans l'esprit. - Alors, comment savez-vous que ces idées viennent de vos parents ? - Je sens qu'elles sont sacrées, sacrées, sacrées ! » On ne peut obtenir rien de plus.

Le mot « inspiration » va jouer un aussi grand rôle que le mot miracle : Clarisse est « inspirée par son Apache » et Fg. est inspiré par les Jésuites, par saint Antoine de Padoue, par un tas de gens qu'il ne connaît pas, mais qui lui donnent ou qui lui retirent des idées en agissant sur sa nuque ». La pauvre Nelb. au 20e mois de sa grossesse se moquait des médecins : « Ils mettent du temps à examiner mon ventre et ils n'arrivent pas à voir une grossesse, moi je sais tout de suite que je suis enceinte : c'est une sorte de révélation ». Les mots « inspiration, révélation » comme les mots « miracle, magie » ne sont que l'expression de la croyance absolue qui s'impose sans réflexion et sans raisonnement.

Dans ces conditions, il n'est pas surprenant que ces croyances immédiates sans aucune critique renferment une foule d'absurdités. D'abord, comme on l'a bien vu dans les observations précédentes, ces croyances ne tiennent aucun compte de l'intérêt même du sujet. Sophie, comme Fg., comme Clarisse, sont placés par leurs croyances dans des situations fort pénibles et ont une vie très triste sous une surveillance continue. On leur répète sans cesse que leur situation changerait immédiatement s'ils acceptaient un moment de discuter de pareilles croyances. Mais, quoiqu'ils souffrent de cette situation, quoiqu'ils désirent leur liberté, ils sont incapables de faire agir ces désirs sur leurs affirmations, ils souffriraient le martyre sans modifier leurs croyances exactement comme les fanatiques religieux. Il est très important de remarquer que dans cet état l'intérêt personnel ne semble pas être compris comme dans les autres états. Ces malades ont des désirs isolés les uns des autres, ils semblent ne pas savoir ce que c'est que l'intérêt, moyenne des désirs ; ils semblent ne pas comprendre que l'intérêt peut jouer un rôle dans la détermination des volontés et des croyances. C'est cette incapacité de calculer l'intérêt et d'en tenir compte qui les sépare des autres hommes et qui les rend si incompréhensibles aux individus normaux.

De même que ces malades ne tiennent pas compte de leur intérêt personnel ils ne se préoccupent pas davantage des règles de la pensée sociale, ils ne savent pas soumettre leur croyance à ces règles morales et logiques que les hommes se sont imposées pour se comprendre les uns les autres. Il serait trop long de relever dans leurs affirmations toutes les absurdités logiques, car les principes de la raison et en particulier le fameux principe de contradiction semblent ne pas exister pour eux. Les philosophes soutenaient autrefois que le principe de contradiction était nécessaire et qu'aucune croyance contradictoire ne pouvait exister, ils seraient bien embarrassés s'ils essayaient d'expliquer les affirmations de Sophie: « Où est donc Madame votre mère en ce moment ? - À Grenoble dans sa maison, vous le savez bien. - Alors pourquoi la cherchez-vous ici sous le tapis ? - Elle est sous ce tapis, comme elle est à Grenoble, c'est évident »... « Vous me séparez de ma mère en mettant votre lorgnon,

s'écrie-t-elle. -Mais votre mère n'était pas ici, je ne puis donc vous en séparer. -Ma mère n'était pas ici, mais vous l'avez fait sortir tout de même »... « Je suis un rat, je suis un rat qui mord. - Les rats ne parlent pas et vous parlez très bien. - Je le sais bien, aucun rat ne parle, ils ne peuvent faire que couic, couic, couic, mais je suis un rat tout de même, c'est comme cela ». Elle se mêle ainsi à toutes sortes d'objets, d'animaux ou de personnes et l'on ne sait jamais jusqu'à quel point elle se confond avec l'objet ou s'en distingue ; les relations de ressemblance, d'analogie, d'action réciproque sont devenues pour elle des croyances confuses à une sorte d'identification : nous sommes en pleine participation.

Je voudrais insister sur un autre caractère qui me paraît intéressant et que l'on pourrait peut-être désigner par cette expression un peu bizarre, la brutalité des croyances. Ces malades n'ont aucune délicatesse, aucune nuance dans leurs croyances : ils mettent indéfiniment toutes leurs affirmations sur le même plan.

On remarque facilement qu'ils ne font aucun usage de certaines notions qui jouent d'ordinaire un grand rôle pour préciser le degré des croyances. Ils n'ont aucune notion du hasard - « Ce caillou est mis là par le destin pour qu'il le jette sur le tramway... Cette flaque d'eau a été mise au milieu du chemin pour qu'elle y cherche l'âme de son oncle ». Ou bien ces malades ne remarquent rien ou bien le fait qu'ils remarquent a été préparé par quelque individu visible ou invisible qui avait à leur égard des intentions bonnes ou mauvaises : c'est toujours et uniquement l'explication artificielle et intentionnelle. Ces malades n'ont pas non plus les conduites ni les croyances relatives au possible ou à l'impossible : nous avons vu Sophie sautiller indéfiniment sur la pointe des pieds pour atteindre une branche à 3 mètres au-dessus de sa tête ou pousser sans arrêt contre une porte fermée. Après la guérison de la crise, elle se souvient de ce dernier fait et s'en étonne : « J'avais toujours la conviction que tout allait être cassé tout d'un coup, jamais je n'ai pensé un moment que c'était impossible, cela me semble maintenant bien drôle. » Ces observations sont intéressantes mais elles ne sont pas très démonstratives dans notre étude actuelle, car ces notions du hasard et du possible sont des notions élevées qui appartiennent à des stades psychologiques supérieurs, elles peuvent manquer même chez des individus au stade réfléchi.

Ce qui est plus important pour notre étude actuelle c'est la suppression ou la confusion perpétuelle de toutes ces notions délicates qui nous permettent de distinguer l'un de l'autre le présent, le futur, le passé et surtout l'imaginaire. Les événements passés, la mort des parents, les fautes commises, les accidents anciens sont décrits comme des choses actuelles et restent toujours des choses actuelles. Les événements futurs, que le malade les redoute ou les espère, sont déjà actuels et déterminent de violentes émotions. Sophie voit d'avance la maison de santé où on va la mettre et la manière dont on la traitera comme si elle prophétisait. Fg. voit tout son avenir d'une manière si réelle que sa famille en est émue et demande si la névrose ne lui donne pas des facultés de prévision.

Ce qui est le plus frappant c'est que ces malades ne nous comprennent pas quand nous leur disons qu'il s'agit de choses imaginaires, que tout cela n'existe pas en réalité. Leurs rêveries sont des choses qui existent, des êtres aussi bien que des objets et des phénomènes réels et elles prennent tout de suite l'apparence d'hallucinations : « Autrefois, dit Fkv. en faisant allusion à la période de doute, j'avais des inquiétudes et des idées plus ou moins imaginaires, je me demandais si j'avais commis des actions contraires à la pudeur, maintenant ce sont des voix qui nie répètent que j'ai violé mes

deux nièces, tout le monde le crie dans le parc. » Quand on accorde au langage la plus grande croyance possible, sans admettre aucun degré de croyance, on transforme toute parole en parole entendue réellement et prononcée par les autres. Croire brutalement ses pensées, c'est-à-dire son langage intérieur, c'est transformer son langage intérieur en paroles entendues et lui donner l'apparence d'une hallucination de l'ouïe. « Pourquoi répétez-vous que j'ai des imaginations, dit Fg. Je n'ai pas des imaginations ni des pensées, j'ai des voix. Tout ce que je puis vous accorder c'est que le plus souvent ces voix sont dans ma tête ». Sophie va plus loin et fait de ses imaginations de vrais objets : « Mon oncle est dans le tuyau de la baignoire, pourquoi dites-vous qu'il n'existe pas, il existe aussi bien que le tuyau. » Une action que ces malades se représentent et que nous appellerions une imagination, ils la prennent pour une action véritable qui a été exécutée. Fg. qui a toujours peur de s'échapper pour faire des sottises m'explique que le mur au bout du pare n'est pas assez haut et qu'il peut le sauter, ce qui est fort dangereux. Quoique nous soyons dans sa chambre, il me décrit le petit mur et fait le geste de le sauter : « Vous le voyez bien, je l'ai sauté devant vous. - Pardon, nous sommes assis dans votre chambre, nous ne sommes pas devant le mur au bout du pare. - Qu'est-ce que cela fait, l'essentiel c'est que je viens de sauter ce mur facilement, il faudra le faire élever davantage ». Clarisse, quand elle me raconte la journée de la veille et la visite de sa mère mêle confusément les détails vrais et les détails absolument faux et absurdes, elle a la même conviction pour ce qui est souvenir et pour ce qui est imaginaire et je ne peux pas arriver à lui faire sentir une différence.

Ces affirmations si brutales, si exagérées n'ont cependant pas de stabilité, elles sont éminemment variables : tantôt Sophie déteste ses gardes et les croit criminelles, tantôt elle les caresse et les croit parfaites ; tantôt Clarisse me prend pour un vrai docteur qui vient la défendre, tantôt elle fait de moi un lieutenant du chef des Apaches et ces diverses affirmations toujours aussi violentes se remplacent très facilement l'une l'autre.

Il est facile de comprendre ces variations, si on se souvient des caractères que nous avons décrits dans la croyance asséritive, dans cette forme de croyance qui existe chez les enfants, chez les prélogiques, chez les débiles et qui caractérise un stade de développement antérieur au stade réfléchi. Cette croyance qui était caractérisée par l'exagération, l'illogisme, la brutalité dépendait du sentiment prédominant. La croyance réfléchie qui dépendait au contraire non d'un sentiment unique, mais de la moyenne des tendances et des sentiments opposés les uns aux autres pouvait conserver une certaine stabilité, la croyance asséritive changeait dès qu'un sentiment nouveau devenait momentanément plus puissant. Nous aurons l'occasion de voir plus tard que les actions des stades psychologiques plus élevés dépendent beaucoup moins des sentiments que les actions des stades inférieurs.

6. - Le personnage du délire

[Retour à la table des matières](#)

Nous venons de rapprocher le délire psychasténique de l'état mental qui existe au cours du stade asséritif des prélogiques et des débiles. Ce rapprochement qui a été fondé surtout sur l'étude de la croyance peut être confirmé par l'étude d'un autre phénomène psychologique, de la notion de la personnalité au cours de ce délire.

La personnalité du délirant n'a pas les caractères que nous avons trouvés dans le moi réfléchi, ce caractère synthétique qui réunit dans le moi toutes les tendances et tous les souvenirs de la vie, cette unité indivisible et cette identité au cours du temps. Au contraire nous retrouvons nettement en elle le personnage asséritif qui semble construit uniquement pour un rôle particulier et qui correspond simplement à un sentiment momentané. Sophie répète qu'elle est « un petit éléphant blanc, un petit monstre, un personnage bizarre et malfaisant » : ce personnage est l'incarnation de la tendance « à faire des actions extraordinaires » et rien de plus, il ne correspond aucunement à la vraie personnalité de cette pauvre fille simple et inquiète. Fg. se croit un Don Juan, le pauvre garçon! Clarisse a imaginé pour elle-même un personnage très curieux : elle est la maîtresse du chef des Apaches, la reine de la bande des Chauves-souris avec des tendances débauchées, audacieuses et sanguinaires. Il y a là un fait psychologique curieux, c'est que ce personnage ne correspond pas du tout à la personnalité de Clarisse, prude, peureuse et inoffensive qui aurait peur d'écraser une mouche. On peut dire plus, ce personnage n'est pas seulement différent de la personnalité réelle, il en est l'antithèse, la contradiction. On dirait que le sujet se conçoit non seulement différent de lui-même, mais opposé à lui-même et il fait la même chose avec les personnes qui l'entourent, quand il donne des rôles cruels aux gardes qu'il apprécie le plus pour leur douceur. Il y a là une application intéressante de la *loi d'inversion des sentiments et des actions* dont nous venons de voir l'importance à propos de la peur de l'action et que nous étudierons plus complètement à propos des sentiments. Les malades sont amenés à concevoir l'action tout à fait opposée à celle qu'ils désirent réellement faire, le sentiment tout à fait contraire à celui qu'ils éprouvent réellement. Le personnage de Clarisse est inventé de la même manière. Mais comme la malade est dans un état mental où les inventions de ce genre sont immédiatement transformées en croyance : le personnage contraire prend les apparences de l'existence et lui semble être sa véritable personnalité.

Ce personnage mal formé ne peut être stable et indivisible comme le moi, il est fragile et variable comme le sentiment qui lui a donné naissance et c'est pourquoi ces personnalités délirantes présentent si souvent des dédoublements, des variations en apparence étranges. De temps en temps Clarisse et Sophie seront tout simplement « des bonnes filles » et ne comprendront plus un mot à leur personnage.

Voyons chez Clarisse une forme curieuse de ces complications, c'est l'invention des Sosies. Le délire des Sosies qui se présente dans plusieurs maladies mentales et qui consiste à imaginer deux personnages différents au fond, quoique identiques et indiscernables en apparence, ne doit pas avoir toujours la même explication. Je

n'insiste donc que sur son explication dans ce cas particulier. Pourquoi Clarisse gratifie-t-elle ses gardes, ses médecins et souvent elle-même d'un Sosie pratiquement indiscernable ? C'est parce que son intelligence et surtout sa réflexion antérieure proteste contre l'attribution de personnages chimériques aux individus qu'elle connaît et qu'elle aime bien. Comment sa garde honnête, dévouée et douce peut-elle être cette Apache obscène et cruelle ? Eh bien ! ce sera simplement un Sosie de la garde qui sera l'Apache : voilà qui satisfait le reste de réflexion. Mais cette distinction ne sera pas complète. A de certains moments le Sosie sera parfait, il imitera même le petit bouton que la garde a au pouce gauche, il sera vraiment indiscernable et on pourra redouter la garde comme l'Apache . voilà qui satisfait la croyance délirante asséritive.

On voit également chez ces malades une transformation des sentiments qui accompagnent la personnalité. Pendant leur état de doute ils sont à la fois mécontents et inquiets de leur personnalité, ils répètent qu'ils ont des doutes sur la réalité de leur moi et qu' « ils ne s'aiment pas eux-mêmes ». Maintenant ils n'hésitent plus, ils ne parlent que d'eux-mêmes, ils ont oublié toutes les autres personnes et ne s'intéressent qu'à eux-mêmes. Ils sont, dit-on, devenus très égoïstes. Mais cet égoïsme est devenu bien bizarre, il est incapable de comprendre et de rechercher ce qui nous semble être l'intérêt le plus évident de la personnalité. Le sujet se condamne à une existence très pénible et se fait perpétuellement le plus grand tort à lui-même en ayant l'air de ne s'occuper que de lui-même. On dira qu'il se trompe et qu'il calcule mal son intérêt. Il est cependant assez intelligent pour éviter ces grossières erreurs. À mon avis il ne calcule pas du tout son intérêt et il ne sait plus ce que c'est qu'une conduite intéressée. Ses actes sont déterminés par ce personnage momentané, variable et ne sont pas en rapport avec l'intérêt du moi. L'égotisme du stade asséritif s'est substitué à l'égoïsme réfléchi.

Enfin il faut encore rappeler une conséquence importante de cette modification de la personnalité. La réflexion nécessite un arrêt et en même temps une recherche et une évocation des tendances, elle s'accompagne, comme on le verra plus tard, d'un vif sentiment de l'action qui éveille la notion du moi à propos de tous les actes. Les douteurs le savent bien et ils travaillent désespérément à atteindre la décision réfléchie « pour arriver à sentir que c'est moi qui ait voulu cela, qui crois cela ». Au contraire les affirmations asséritives ne sont pas accompagnées de cet effort et n'éveillent pas toutes nécessairement le personnage. Bien des actions sont exécutées sans être rattachées à la personnalité, sans être personnifiées : cela est surtout vrai, comme le remarquait M. G. Poyer¹ pour le langage intérieur, pour l'évocation des idées « sur lesquelles la volonté a toujours moins de prise que sur les mouvements, l'automatisme idéatif sera encore plus considérable que l'automatisme moteur ».

Déjà le douteur obsédé chez qui le pouvoir de la réflexion diminue a des troubles de la personnification ; mais il les sent et s'en plaint, il fait effort pour arriver à la synthèse et c'est ce qui produit toutes les obsessions de dépersonnalisation ; le délirant cesse de lutter, il affirme immédiatement que certaines idées sont étrangères à son personnage. Il n'en prend plus la responsabilité et très facilement sous différentes influences il attribue ces actes et ces idées à d'autres personnages différents de sa personnalité. Tous ces malades répètent à chaque instant « qu'ils sont conduits par des puissances occultes... que des influences extraterrestres leur donnent leurs idées... » même quand leurs idées sont parfaitement simples et banales : « Tenez, me dit gravement Fg., voici qu'en ce moment même la puissance extra-terrestre me fait

¹ M. G. POYER. - *Le souvenir automatique*, 1914, p. 39.

entendre que je ne dois pas manger de haricots à déjeuner, que si je les mange la bonne du pavillon voisin deviendra enceinte par mon fait, voilà bien une révélation de l'au-delà ! » Sophie reçoit à chaque instant des révélations, des inspirations qui viennent de sa mère cachée dans les rideaux, sous le tapis, ou dans la baignoire.

Tous ces caractères que nous retrouvons dans la personnalité du délirant psychasténique nous sont déjà connus par l'analyse que nous avons faite de l'état mental au stade asséritif. Nous pouvons résumer ces études en disant que la première période de la maladie, l'état de doute nous présente une forme incomplète sans doute et malade de l'état mental du stade réfléchi et que la seconde période de la maladie, l'état de délire nous présente un état mental très analogue à celui des individus que nous avons observés au stade asséritif. Nos malades, pendant cette période de délire se rapprochent des enfants, des prélogiques, des débiles mentaux, dont ils ont repris la croyance et la personnalité.

7. - Les oscillations du niveau mental

[Retour à la table des matières](#)

Les notions relatives à la hiérarchie des actions nous ont déjà permis de classer divers individus suivant qu'ils parviennent à tel ou tel niveau psychologique au-dessus duquel ils ne peuvent s'élever. En décrivant les actes réflexes, perceptifs et sociaux, les actes intellectuels élémentaires, les volontés et les croyances immédiates du niveau asséritif, les volontés et les croyances réfléchies, les actes ergétiques et rationnels, les conduites expérimentales et les conduites progressives, nous avons reconnu chemin faisant l'idiot, l'imbécile, le débile mental, l'égoïste passionné, le systématique, l'esprit scientifique, le génie. Mais il nous faut ajouter une notion de plus pour comprendre les troubles de l'esprit, les épuisements et les émotions, c'est que peu d'hommes restent ainsi fixés à un certain niveau et que sous mille influences l'esprit est capable de monter ou de descendre les échelons de cette hiérarchie des tendances psychologiques. On admet assez facilement l'évolution graduelle ascendante qui fait passer de l'enfant à l'adulte, du prélogique au logique. On connaît également les dégénérescences et les involutions qui ramènent le vieillard au niveau de l'enfance et qui font descendre le dément au-dessous du débile mental et du prélogique. Mais il faut aller plus loin et admettre au cours de la vie des oscillations passagères de la tension psychologique qui déterminent des abaissements momentanés de la conduite suivies d'un relèvement de l'activité psychologique à un stade supérieur.

Rappelons brièvement à ce propos les notions auxquelles j'étais parvenu à propos de la tension psychologique ¹. « D'une manière générale le degré de la tension psychologique ou l'élévation du niveau mental d'un individu dépend du degré qu'occupent dans la hiérarchie les tendances qui fonctionnent en lui et du degré d'activation auquel il faut porter les plus élevées de ces tendances... Il faut donc ajouter à la notion

¹ Cf. *Obsessions et psychasténie*, 1903, I, 476 ; *les névroses*, 1909, p. 361. *La tension psychologique*, ses degrés, ses oscillations. *British Journal of Psychology, medical section*, July 1921. *Les médications psychologiques*, 1919, II, 14-19, III, 118, 407.

de la hiérarchie des tendances celle de la tension des conduites : il y a des conduites de basse tension dans lesquelles des tendances inférieures sont seules en exercice et des conduites de haute tension qui réclament la mise en jeu de tendances élevées dans la hiérarchie et leur activation complète ».

Dans les dépressions, dans les agitations on ne constate pas seulement des modifications de la force psychologique dont nous nous occuperons plus tard, mais aussi des changements dans la valeur et le niveau des actes. Dans un grand nombre de cas les actes au lieu d'être diminués paraissent au contraire exagérés : le malade remue beaucoup, il accomplit des actes de défense, de fuite, d'attaque, il parle énormément, il paraît évoquer beaucoup de souvenirs et combiner toutes sortes de récits dans des rêveries interminables. Mais examinez la valeur et le niveau de tous ces actes, ce sont de simples gestes, des tics, des commencements d'actes inachevés, des secousses des membres ou des secousses de la poitrine, des rires, des sanglots, de efforts respiratoires, en un mot des réactions simplement réflexes ou perceptives en rapport avec des stimulations immédiates sans inhibition, sans choix, sans adaptation, sans réflexion. Les pensées qui remplissent ces ruminations sont enfantines et bêtes comme les actes sont grossiers et maladroits, il y a un retour manifeste à l'enfance et à la barbarie et la conduite de l'individu agité est bien au-dessous de celle qu'il devrait normalement avoir. Il est facile de traduire ces faits dans le langage que nous avons adopté : l'agitation consiste tantôt dans une activation complète de tendances inférieures, tantôt dans une activation incomplète de tendances un peu plus élevées mais encore fort en dessous de celles que le sujet devrait utiliser.

C'est qu'en réalité l'agitation n'existe jamais seule et qu'elle est toujours accompagnée par un autre phénomène très important qu'elle dissimule quelquefois, je veux parler de la dépression caractérisée par la diminution ou la disparition des actes appartenant aux niveaux les plus élevés de la hiérarchie. On observe toujours que chez ces malades certaines actions ont disparu, que certains actes exécutés autrefois rapidement et aisément ne peuvent plus être accomplis. Ces individus semblent avoir perdu leur délicatesse, leur altruisme, leur critique intelligente. L'arrêt des tendances éveillées par la stimulation, la transformation des tendances en idées, la délibération, la réflexion, l'essai semblent supprimés aussi bien que l'effort moral et l'appel aux réserves pour exécuter un acte pénible. Il y a visiblement un abaissement du niveau psychologique et il est juste de dire que ces individus sont au-dessous d'eux-mêmes.

« Au fond, comme je le disais autrefois, cette association de la dépression et de l'agitation est une chose bien simple. Après les terribles bombardements qui ont dévasté nos villes, les toits des maisons et les étages supérieurs sont détruits, mais les caves subsistent et prennent même de l'importance, car on se met à les habiter. Inversement, quand la maison se reconstruit ou quand les fonctions mentales se restaurent, on voit les caves et les fonctions inférieures perdre de leur importance, on voit au-dessus réapparaître les actes plus compliqués et plus récents, enfin les plus parfaits viennent restaurer le sommet de l'édifice ¹ ». Je n'ai fait qu'appliquer aux troubles mentaux une remarque que Hughlings Jackson avait appliquée à l'étude des troubles nerveux organiques.

Il est probable que cette association de la dépression et de l'agitation dépend de quelque loi très générale relative à la dépense des forces psychologiques. Il est probable que les phénomènes supérieurs exigent sous une forme de concentration, de

¹ La tension psychologique. *British Journal of Psychology, medical section*, oct. 1920, p. 12.

tension particulière, beaucoup plus de force que les phénomènes d'un ordre inférieur, quoique ceux-ci puissent paraître extérieurement plus violents et plus bruyants. « Quand une force primitivement destinée à être dépensée pour la production d'un certain phénomène supérieur reste inutilisée parce que ce phénomène est devenu impossible, il se produit des dérivations, c'est-à-dire que cette force se dépense en produisant une grande quantité d'autres phénomènes inutiles et surtout bien inférieurs ¹ ».

Pour ne prendre qu'un exemple considérons un moment le trouble banal de la timidité. Le timide qui a entrepris de parler en public ne peut y parvenir, il ne peut pas soutenir une conversation, il ne peut même pas entrer correctement dans un salon. C'est, dit-on, qu'il est troublé par l'émotion : il a des palpitations, des spasmes respiratoires, des secousses musculaires, un afflux d'idées dans la conscience, ce sont ces phénomènes d'agitation qui le gênent et qui l'empêchent d'agir. Si ces phénomènes ne le troublaient pas, il serait fort capable de bien s'exprimer : il réussit fort bien à faire tout seul dans sa chambre en parlant à des chaises la conférence qu'il ne peut pas faire devant le public. Il y a là un malentendu : l'action accomplie quand on est tout seul est une toute autre action que l'action faite devant le public, la première peut n'être qu'un bavardage du niveau des actes intellectuels élémentaires, la seconde demande un acte du niveau énergétique ou rationnel. Celle-ci se complique encore par l'acte d'affirmer sa personne, de l'exposer aux jugements d'autrui : c'est une de ces conduites relatives à la valorisation de la personne qui jouent un rôle essentiel dans les conduites énergétiques. Il est facile de constater que le timide est en réalité incapable d'une action de cet ordre élevé et que la dérivation se produit toutes les fois qu'il est amené à essayer d'en accomplir une semblable. Sans doute il y a des cas embarrassants que nous aurons plus tard à étudier quand nous parlerons de l'émotion où la dépense excessive des forces peut être jusqu'à un certain point primitive et amener à sa suite l'épuisement et la dépression, mais en général l'agitation et la dépression se développent parallèlement.

L'abaissement de la tension psychologique est quelquefois si net que certains phénomènes caractéristiques apparaissent au moment où il se produit. Nous avons déjà souvent fait allusion au phénomène de la décharge qui permet d'interpréter bien des troubles pathologiques. Quand nous faisons autrefois l'étude des crises nerveuses, des attaques hystériques ou des accès épileptiques nous avons trop considéré l'attaque en elle-même pendant son développement; il faudrait à mon avis étudier davantage l'état physiologique du sujet avant la crise et après la crise, on noterait des changements fort importants qui nous apprendraient beaucoup sur cette dynamique psychologique dont j'essaye de montrer l'importance. Déjà les anciens observateurs comme Briquet avaient observé que « malgré le brisement qui suit immédiatement l'attaque spasmodique les femmes hystériques se sentaient plus légères, les membres plus dispos et l'esprit moins préoccupé qu'avant l'attaque ». Avant l'attaque il y avait disproportion entre la quantité et la tension des forces psychologiques et la dépense des forces pendant l'attaque a rétabli cet équilibre important.

Très souvent l'attaque nous permet d'observer un autre fait également bien instructif, c'est le phénomène de la détente. On peut constater des faits de ce genre au cours des traitements des malades déprimés et il constitue malheureusement un des plus grands obstacles à leur guérison. Par différents procédés nous avons déterminé une excitation, c'est-à-dire que nous avons obtenu un fonctionnement plus actif et la

¹ *Obsession et psychasténie*, 1903, I. p. 559.

restauration des activités dont le sujet paraissait incapable : les amnésies, les paralysies, les doute, les obsessions et même quelquefois les délires semblent avoir disparu, la guérison des troubles mentaux semble complète. Mais après un temps variable, après quelques jours ou quelques heures survient une attaque plus ou moins violente et au réveil les mêmes symptômes sont réapparus car la dépression est de nouveau la même. Il n'y a pas eu simplement décharge des forces surabondantes, il y a eu changement de toute l'activité psychologique et diminution de la tension. Les accès épileptiques surtout nous permettent, trop souvent de constater cette déchéance : l'état mental d'un épileptique avant et après la crise pourrait souvent être représenté par une figure schématique où la courbe de la tension psychologique nous montrerait la profondeur de la chute pendant l'accès quand le malade retombe au niveau des actes simplement réflexes et quand son agitation convulsive n'est qu'une dérivation par arrêt complet des phénomènes supérieurs, puis elle nous montrerait le relèvement d'abord assez rapide puis plus lent des fonctions psychologiques et enfin l'arrêt plus ou moins prolongé à un niveau inférieur à celui où se plaçait le malade avant l'accès. De telles courbes d'ailleurs pourraient être employées dans bien d'autres cas pour caractériser bien des troubles névropathiques où l'on observe également des phénomènes analogues de détente ¹.

Il n'est pas nécessaire qu'il y ait une crise convulsive pour que nous observions des détente importantes, nous les constatons après des crises de pleurs, des migraines, des agitations variées. D'ailleurs la détente ne se manifeste pas toujours d'une manière aussi visible : elle peut se faire graduellement d'une manière insensible, mais toujours on constatera dans les troubles des névroses et des psychoses qu'il y a eu en même temps que l'agitation un abaissement du niveau hiérarchique des conduites.

L'étude des causes qui interviennent dans ces dépressions et qui déterminent ces décharges et ces détente soulève le gros problème des épuisements et des émotions, c'est-à-dire des dépenses psychologiques. Je l'ai déjà abordé à plusieurs reprises ², j'essayerai d'en reprendre l'examen dans le second volume de cet ouvrage. Pour le moment constatons seulement les services que cette hypothèse des oscillations du niveau hiérarchique des conduites peut nous rendre dans l'interprétation et le classement des troubles pathologiques. La connaissance de la hiérarchie des fonctions psychologiques peut en effet nous aider à mettre un peu d'ordre dans la description des innombrables troubles de l'esprit observés et décrits isolément comme au hasard par les moralistes et par les médecins. Il faut cesser de mettre une cloison imperméable entre les erreurs, les fautes, les bizarreries du caractère décrites par les moralistes et les romanciers et les maladies de l'esprit étudiées par le médecin. Les aliénistes ne doivent pas non plus se borner à décrire isolément les aboulies du psychasténique, les états mélancoliques, les états confusionnels, etc. : ils doivent établir les relations de ces divers états les uns avec les autres. Il me semble possible de démontrer que la plupart de ces troubles de la conduite ne sont que des degrés de la même dépression plus ou moins profonde. La profondeur de l'abaissement est caractérisée par le nombre plus ou moins grand des fonctions supérieures qui sont altérées et par le degré qu'occupent dans la hiérarchie les fonctions conservées et exagérées. Ce sont ces degrés de profondeur dans la dépression qui donnent aux différents troubles de l'esprit leur apparence si distincte.

¹ *Les médications psychologiques*, 1920, III, pp. 115, 124, 122, 273-377.

² Rapport sur le problème psychologique de l'émotion. *Revue neurologique*, 30 décembre 1909 ; *Médications psychologiques*, 1919, II, pp. 41, 81, 268-276.

Nous ne pouvons faire à ce propos que quelques remarques générales¹ : certaines dépressions n'atteignant que les degrés les plus élevés de la hiérarchie psychologique, les fonctions progressives ou les expérimentales ou même les tendances rationnelles. Ces dépressions légères sont le plus souvent compatibles au moins en apparence avec la santé normale et les hommes ne sont pas habitués à les considérer comme des maladies ; les troubles qu'elles déterminent sont appelés des erreurs logiques ou des fautes morales. Un esprit faux, un individu qui ne tient pas compte des souvenirs dans sa conduite présente, qui « donne le coup de pouce à l'expérience » paraît simplement raisonner mal ; le paresseux, celui qui manque de courage, qui ne tient pas ses engagements, c'est-à-dire qui descend au-dessous des tendances énergiques et rationnelles se conduit mal et fait une faute morale. Quand le trouble atteint les tendances réfléchies et détermine les aboulies, les doutes, les phobies nous commençons à parler de névroses. Mais nous n'hésitons pas à employer les mots de psychose et d'aliénation quand il s'agit des délires psychasténiques et des confusions mentales où apparaissent les agitations et les insuffisances des opérations asséritives ou des intellectuelles élémentaires. Enfin nous découvrirons des maladies du système nerveux, de vraies lésions organiques quand nous constaterons des altérations des actes perceptifs ou des actes réflexes. Nous ne devons cependant pas oublier que toutes ces altérations sont au point de vue psychologique de la même nature et se rattachent les unes aux autres d'une manière continue.

En nous plaçant à un autre point de vue, les mêmes notions nous permettent de déterminer l'importance de tel ou tel syndrome en le situant à sa place dans une série. Pour prendre un exemple on connaît ces malades si intéressants rattachés autrefois par Krishaber à la névrose cérébro-cardiaque, ces malades qui se plaignent d'avoir perdu la réalité des objets ou la réalité d'eux-mêmes : « Je ne sais plus si le monde existe... Je me demande si les objets qui m'entourent ne sont pas un rêve, une comédie... Il me semble que je suis morte et entourée de cadavres dans un tombeau noir... Ma personne réelle a disparu et vous ne parlez qu'à une ombre vaine de moi-même... » Ces malades ont justement attiré l'attention des philosophes et nous nous rappelons la page brillante de Taine qui voit dans l'étude de ces malades toute une restauration de la philosophie : « Une observation de ce genre valant plus, disait-il, que tout un volume de métaphysique sur la substance du moi. » J'ai recueilli longuement au moins 60 observations de ces malades qui sont plus nombreux qu'on ne le croit, j'ai noté avec curiosité toutes les variétés quelquefois bien bizarres du phénomène et à bien des reprises j'ai proposé une interprétation de ce curieux symptôme.

Il faudra revenir avec plus de détails sur l'étude de ces « sentiments du vide » dans un chapitre du second volume de cet ouvrage ; mais dès maintenant il est utile de signaler déjà ici quelques conclusions de cette étude.

Il me semble indispensable d'écarter les théories qui cherchent à expliquer ce trouble par des modifications des sensations élémentaires, qu'il s'agisse des sensations externes ou des sensations internes, d'écarter les théories qui rattachent le sentiment de l'irréel à des altérations des sensations viscérales ou des sensations musculaires, à quelque trouble de ce qu'on a appelé la « somatopsychose ou la myo-psychose ». D'abord les troubles réels de ces sensations tels qu'on les observe dans les maladies organiques, dans le tabès en particulier, ne s'accompagnent de rien de semblable ; en

¹ Cf. sur ce sujet la conférence que j'ai faite à la célébration du centième anniversaire de l'hôpital de Bloomingdale à New York. *The relation of the neuroses to the psychoses*. May 26, 1921

outre, comme je le répète depuis trente ans, les mesures les plus précises n'ont jamais permis de constater aucun trouble d'une sensibilité interne, externe, viscérale ou musculaire chez les douteurs de ce genre. Continuer à répéter que le doute de la personne dépend d'une perte de la « somatognose » c'est expliquer un symptôme réel par un mot vide et par un symptôme imaginaire, « *obscurum per obscurius* ». Il me semble plus intéressant et moins ambitieux de constater simplement la nature et la profondeur des troubles de la conduite qui accompagnent le sentiment de l'irréel et de situer ces troubles à leur place dans la série des dépressions.

Or ce trouble n'apparaît jamais ni dans les dépressions légères, ni dans les dépressions profondes : il n'existe jamais ni chez le neurasthénique léger, ni chez le mélancolique. Il n'apparaît jamais que chez le psychasténique au niveau des troubles de la réflexion ; il se développe parallèlement aux troubles de la passion, de l'égoïsme, de la conduite intéressée. Ces individus qui doutent de la réalité de leur personne « ne s'aiment plus eux-mêmes » et se plaignent de n'avoir plus de passion pour rien, « je sais bien, répètent-ils en gémissant, que si je pouvais avoir une grande passion je guérirais tout de suite. » Ils ne savent plus mettre dans une conduite l'intérêt de toute leur personne, en un mot ils ne savent plus adopter une volonté ni une croyance après réflexion. Ces observations m'ont amené à penser que la conduite réfléchie amène la croyance à la réalité et au présent comme l'assentiment simple sans réflexion donne naissance à la simple notion d'être, d'existence. C'est parce que le sujet a passé de la croyance réfléchie à une croyance plus élémentaire qu'il ne reconnaît plus son sentiment de la réalité. Sans doute ce n'est pas là une explication complète et nous aurons à revenir sur le sentiment de réalité. Mais c'est une indication utile sur la direction des recherches, sur nature des conduites qu'il faut étudier pour comprendre le phénomène.

Considérons un autre phénomène pathologique, dont nous venons souvent de signaler l'importance, le phénomène de la suggestion ¹. Il s'agit d'un assentiment, c'est-à-dire d'une volonté ou d'une croyance ordinairement complète et parvenue à son dernier degré d'activation, cet assentiment d'ordinaire s'accorde mal avec la réalité et nous paraît contenir une erreur. Mais cette exécution complète et ce caractère erroné ne suffisent pas pour caractériser la suggestion, car toutes les volontés complètes, toutes les certitudes absolues même quand elles aboutissent à des erreurs ne sont évidemment pas des suggestions. Le caractère essentiel de la suggestion doit être tiré de la manière dont le sujet arrive à cet assentiment. Le fait essentiel c'est que l'assentiment de l'individu suggestionné est immédiat, sans réflexion : il appartient au niveau des tendances assératives que l'on peut appeler aussi en raison de ce fait des tendances pithiatiques. Il y a là un assentiment analogue à celui des peuplades primitives ou à celui des individus atteints de débilité mentale ; il est déterminé uniquement par la force momentanée que prend dans l'esprit du sujet une phrase, une expression particulière. Cette force particulière vient des circonstances environnantes, quelquefois simplement du sentiment qui l'accompagne, de l'influence de la personne qui énonce la phrase avec autorité, qui la répète avec énergie ou avec douceur. La suggestion est l'assentiment immédiat à une formule verbale qui s'impose, elle rentre

Mais pourquoi sommes-nous surpris de ce genre d'assentiment et lui trouvons-nous un caractère anormal tandis que nous ne remarquons pas le caractère analogue des assentiments chez les débiles ? C'est que les sujets sur lesquels on a observé des suggestions ne sont d'ordinaire ni des sauvages, ni des véritables débiles : ce sont des individus capables de réflexion et qui dans la plupart des circonstances de la vie

¹ Cf. *Les médications psychologiques*, 1919, I, p. 213.

utilisent la réflexion plus ou moins habilement. D'ailleurs ces sujets ont souvent à propos de la proposition suggérée un début de réflexion et on peut constater chez eux un essai de délibération ou de raisonnement. Mais comme on l'observe chez les individus incapables de conduire jusqu'au bout une discussion, leur délibération ne peut pas être prolongée et surtout ne peut pas aboutir à une décision réfléchie capable de donner à l'assentiment son dernier perfectionnement. Cependant la proposition se transforme tout de même en assentiment parce que le sujet semble renoncer à la réflexion et retombe dans une forme inférieure d'assentiment, l'assentiment immédiat sans réflexion. Nous sommes surpris de ce changement de conduite et le sujet s'en étonne lui-même : il ne retrouve pas dans l'acte ainsi accompli, le sentiment de personnalité et de réalité qu'il était accoutumé à constater dans sa conduite : « Ce n'est pas moi qui ai agi, répète-t-il souvent, ce sont mes mains... J'ai été transformé en machine, j'ai agi comme dans un rêve... »

Le problème de la suggestion consiste à comprendre comment un individu ordinairement capable de réflexion cesse tout à coup de pouvoir réfléchir et tombe dans un état inférieur où l'assentiment est déterminé d'une toute autre manière ¹. Il y a là une dépression particulière qui dépend évidemment d'une certaine prédisposition, mais qui est produite momentanément par des influences capables d'abaisser la tension psychologique. Nous aurons à revenir sur ces influences, mais nous remarquons seulement ici que la notion d'un abaissement momentané de la tension psychologique est nécessaire pour comprendre le phénomène de la suggestion. Cette hypothèse de l'oscillation du niveau psychologique atteint par les conduites d'un individu permet de classer et d'expliquer bien des faits et se présente comme un complément indispensable de la classification hiérarchique des tendances.

8. - Les oscillations de l'esprit dans le délire psychasténique

[Retour à la table des matières](#)

C'est cette même hypothèse de l'oscillation de la tension psychologique, de l'abaissement momentané sous diverses influences du niveau des conduites qui me semble encore la plus capable de résumer les faits complexes que nous ont présentés les deux états de doute et de délire de nos malades.

Les malades que nous avons décrits semblent placés dans une situation en quelque sorte intermédiaire ; ils se trouvent entre les prélogiques et les logiques, entre les débiles mentaux et les égoïstes réfléchis, passant d'un groupe à l'autre suivant les oscillations de leur esprit. Dans leur enfance et pendant les périodes de guérison, qui sont rares mais qui existent nettement chez quelques-uns, ils doivent être placés au stade réfléchi et en présentent d'une manière assez correcte toutes les opérations. Dans la première forme de la maladie, dans l'état de doute, ils sont encore au moins en partie à ce stade, ils savent ce qu'est une conduite réfléchie, ils cherchent toujours à

¹ *Les médications psychologiques*, 1920, I, pp. 203, 249-293.

y parvenir. Mais ils sont au plus bas degré de la réflexion et les opérations réfléchies sont très troublées : les premières opérations de la réflexion, l'arrêt de la tendance éveillée, l'évocation des autres tendances sous forme verbale, la délibération, le raisonnement existent encore plus ou moins normalement, mais la dernière partie de la réflexion est lente, rare et souvent incomplète. De là tous les troubles de la peur de l'action et de l'obsession qui apparaissent quand ces malades essayent de réfléchir. C'est la réflexion et surtout la conclusion de la réflexion qui est difficile, car si on supprime les essais de réflexion, les actes deviennent immédiatement faciles. Sophie est arrêtée depuis une demi-heure par l'opération de lacer ses bottines, parce qu'elle réfléchit à la signification morale de cette action et qu'elle n'en sort pas. Parlez-lui d'autre chose, portez sa réflexion sur un autre sujet, et elle terminera rapidement les nœuds de ses lacets. J'ai souvent eu l'occasion de montrer qu'il en est de même chez tous les psychasténiques dont toute la maladie porte sur un trouble des opérations réfléchies.

D'ordinaire, ces malades psychasténiques restent à ce degré ils remontent de temps en temps au-dessus quand ils parviennent à achever mieux leurs réflexions, mais ils ne descendent guère au-dessous. Ce qui est intéressant, dans le cas de Sophie et de quelques autres malades du même genre, c'est que cette réflexion toujours imparfaite, peut, dans certaines circonstances, disparaître entièrement. Les malades deviennent tout à fait incapables d'arrêter la formule verbale avant l'assentiment et de commencer la délibération. Ils retombent dans le stade mental inférieur, celui de l'assentiment immédiat. L'aspect de la conduite change complètement, et nous voyons apparaître les actes impulsifs absurdes et violents chez des malades si lents et si indécis. À ce moment, si vous réussissez à relever un peu le malade, à rappeler pour un moment la réflexion débile, vous retrouverez immédiatement la conduite hésitante avec peur de l'action et sentiment de sacrilège comme nous en avons vu bien des exemples. Le délire psychasténique ou, si l'on veut, le délire pithiatique est une conséquence de cet abaissement de la tension psychologique, de ce retour à l'assentiment immédiat.

Nous avons vu, en effet, que la croyance pendant ce délire présente tous les caractères de la croyance asséritive immédiate, sans règles logiques, sans nuances. Nous retrouvons dans ce délire tous les caractères qui résultent de ce genre de croyance. On sait que la suggestibilité dépend précisément de cet épuisement et de la chute dans l'état asséritif. C'est même pour cette raison que j'ai souvent désigné ce dernier état sous le nom d'état pithiatique ce mot, qui a quelque célébrité, s'applique beaucoup plus justement à un état psychologique qu'à une maladie. En apparence nos malades délirants semblent être peu suggestibles car nous ne pouvons guère obtenir immédiatement chez eux les actes et les croyances que nous désirons. Ils semblent plutôt résister avec obstination à tout ce qu'on leur demande. Mais il ne faut pas s'y tromper, cette résistance dépend de circonstances accessoires qui troublent la disposition à la croyance immédiate. D'abord ces malades ont déjà un délire, une croyance adoptée immédiatement sans critique, ils sont dans la situation d'un individu très suggestible, mais qui a déjà reçu une suggestion, qui l'exécute et à qui on veut en imposer une autre : on sait que cela est le plus souvent fort difficile. En outre, comme on le verra tout à l'heure encore mieux, ces malades ont été auparavant dans l'état de doute psychasténique qui leur a inspiré certaines idées et ces idées se sont transformées actuellement en croyances absolues. Parmi ces idées une des plus fréquentes, bien visible chez Sophie, est l'idée de se méfier des ordres ou des conseils d'autrui, de résister à tout prix à une influence extérieure afin de manifester sa volonté et de faire

quelque chose d'extraordinaire. Tout cela gêne énormément les manifestations actuelles de la suggestibilité.

Mais cependant les gardes de ces malades qui les connaissent bien ont peur des visites nouvelles et de toutes les paroles imprudentes que des personnes peu averties peuvent prononcer devant eux, car ces paroles, auxquelles les malades semblent ne prêter aucune attention, deviennent très souvent après quelques jours le point de départ de nouvelles impulsions. Si une personne dit devant Sophie : « Sophie va mieux, elle est moins bruyante et depuis longtemps elle n'a plus fait la locomotive », la malade semble ne pas réagir et ne modifie pas la conduite absurde qu'elle a en ce moment. Mais quelques jours après elle va hurler de nouveau et faire la locomotive. Le fait que j'ai noté très souvent peut s'expliquer de la manière suivante : au début le malade résiste à la suggestion, car il est déjà disposé à résister à toute pensée venant d'autrui ; mais après quelques jours il oublie que l'idée a été formulée devant lui par une autre personne, il trouve l'idée en lui-même comme s'il l'avait inventée et elle prend alors toute sa valeur suggestive. En réalité ces malades qui changent rapidement sinon la forme du moins le contenu de leur délire, transforment en croyances absolues toutes les idées qui surviennent dans leur esprit, ce qui est le propre de la suggestibilité.

Cependant quand nous interprétons le délire psychasténique comme un retour momentané à l'état de la croyance asséritive, ne rencontrons-nous pas une difficulté ? Ne peut-on pas remarquer très facilement que les individus de ce niveau inférieur, les enfants, les peuplades au stade prélogique ou même les débiles mentaux, sont loin de présenter constamment des conduites aussi absurdes que celles de Sophie et de Clarisse pendant leurs délires ? Il faut bien distinguer, à mon avis, les individus dont l'esprit a toujours été à un niveau inférieur, et ceux qui ont vécu pendant des années à un niveau supérieur avant d'être dégradés, comme il faut distinguer entre ceux qui ont toujours vécu dans la médiocrité et ceux qui sont tombés de la richesse dans la pauvreté. Ceux qui ont eu autrefois une activité d'esprit supérieure ont acquis un grand nombre d'idées compliquées, ont soulevé un grand nombre de problèmes dont les autres n'ont jamais eu connaissance, et ils sont bien plus troublés quand ils n'ont plus les, moyens de se servir convenablement de ces idées, de même que les riches devenus pauvres ont gardé une foule d'habitudes et de désirs qui ne sont plus d'accord avec leur nouvelle situation.

Le mécontentement de soi-même, qui apparaît quand la réflexion est présente, mais qu'elle s'exerce d'une manière difficile et incomplète, donne naissance à une foule de manies de la perfection. Les scrupuleux ont presque tous la manie de l'extrême, et j'ai montré autrefois qu'ils semblaient souvent jouer au « jeu des combles ». Sophie a déjà imaginé depuis longtemps, dans les premières périodes de sa maladie, une foule de perfectionnements extravagants de sa conduite ; elle a déjà répété bien souvent qu'elle devait faire quelque chose d'extraordinaire pour réparer sa conduite insuffisante.

Dans mon étude sur la peur de l'action ¹, j'ai exposé d'autres sentiments qu'engendrent également les troubles de l'activité réfléchie. Les actions normales qu'il faut exécuter avec réflexion prennent aux yeux du sujet déjà déprimé un aspect pénible,

¹ The fear of action. *Journal of abnormal psychology*. Boston (Mass.) Septembre 1921 : cette étude de « la peur de l'action » sera reprise dans le second volume à propos des sentiments mélancoliques.

répugnant, odieux, sacrilège, qui engendre la peur de l'action. Il en résulte une très singulière inversion des sentiments et des désirs. À la place du désir normal de l'action que l'on veut faire en réalité, apparaît un désir au moins apparent de l'action contraire, un sentiment d'impulsion qui paraît entraîner vers l'acte opposé. Le grand mystique anglais Bunyan, quand il voulait faire une prière fervente, était obligé de tenir sa mâchoire avec les deux poings, tant il sentait monter en lui l'envie de hurler des blasphèmes. Sophie, dans ses périodes de doute, nous a déjà souvent confié qu'elle se croyait entraînée vers les actions les plus effroyables, les combles de la malpropreté et de l'obscénité.

Comme je viens de le rappeler ¹ les psychasténiques qui cherchent à sortir de leur doute, qui ont des manies de précaution et de vérification, qui ont peur d'une idée obsédante poussent tout à l'extrême, ils arrivent souvent au colossal, à l'in vraisemblable et ils semblent jouer au jeu des combles. Le délire présente une disposition du même genre : il y a chez Sophie un effort énorme pour crier le plus fort possible, pour être le plus obscène, le plus sale possible. Si la pauvre fille pouvait concevoir une action encore plus sale elle la ferait immédiatement. Les crimes dont parle Fg. comme ceux de Clarisse sont d'une énorme absurdité: comme le dit très bien M. Arnaud, « ils sont contradictoires, en opposition flagrante avec les données des sens, avec les faits matériels, avec toutes les possibilités, on n'observe rien d'aussi choquant dans les grands délires vésaniques ». Il y a là dans le délire même un reste des dispositions de la pensée pendant l'état de santé.

L'exagération même de la croyance que nous avons notée, cette assurance énorme que « toutes les plus grandes absurdités sont évidentes, sont des choses que l'on voit, que l'on entend, que l'on vous répète » peuvent aussi se rattacher à la manie de l'extrême, à la manie du tout ou rien si caractéristique du psychasténique. Comme on vient de voir, une formule verbale absolument certaine est une parole que l'on entend au dehors répétée par tous et le malade en arrive à affirmer l'hallucination continuelle.

Ces observations nous montrent que bien des caractères du délire psychasténique dépendent de la période précédente de doute et d'obsession. La chute dans l'état asséritif transforme en délire des phénomènes psychologiques déjà anormaux, des idées qui étaient bizarres en raison de la longue durée du trouble précédent. Tous ces caractères du délire justifient notre hypothèse du passage d'une des formes de la croyance à l'autre.

Les caractères cliniques que nous a présentés le délire psychasténique dépendent donc de deux conditions, l'une particulière, un état de doute et d'aboulie assez prolongé avant la crise de délire, l'autre plus générale, l'abaissement de la tension psychologique et la transformation de la croyance réfléchie en affirmation immédiate. Il en résulte que ce délire psychasténique n'est qu'une forme particulière d'une classe de délires beaucoup plus nombreux qui dépendent seulement de la condition générale, l'abaissement de la croyance et n'ont pas tous été précédés par une longue période de doute.

1 Le délire, comme nous venons de le montrer, n'est pas seulement l'affirmation d'une croyance considérée comme erronée par la majorité des hommes ; pour qu'il y ait délire il faut que cette croyance ne puisse pas être corrigée par un effort d'attention du sujet. Il faut qu'elle dépende d'un trouble mental qui rend le sujet momentanément

¹ *Obsessions et psychasténie*, 903, I, p. 136.

incapable de l'opération psychologique nécessaire pour cette correction. Il y aura des délires différents les uns des autres suivant que l'abaissement de la tension troublera telle ou telle opération psychologique qui joue un rôle dans les croyances de divers niveaux. Dans l'état de civilisation actuelle les opérations du stade expérimental qui ont commencé dans la recherche scientifique, mais qui se sont peu à peu généralisées, interviennent dans les opinions de tous les hommes considérés comme intelligents. Les opinions correctes ne sont pas uniquement fondées sur des raisons logiques et sur des déductions parfaites, elles tiennent un certain compte de l'expérience représentée par les souvenirs et de la vérification expérimentale des suppositions. Un individu dont la tension s'abaisse un peu conserve la conduite rationnelle, mais cesse de pouvoir tenir compte de l'expérience: il raisonne parfaitement, mais tire toutes ses opinions de quelques principes théoriques sans savoir jamais vérifier leur exactitude. Il peut arriver à de grossières erreurs et de véritables délires tout en restant parfaitement logique. Certaines formes des délires systématiques, des délires d'interprétation sont de ce genre.

Supposons au contraire une chute de la tension beaucoup plus profonde qui abaisse l'individu au niveau du stade intellectuel élémentaire ou même au-dessous de ce stade. Non seulement le raisonnement logique et la réflexion, mais même les croyances et les affirmations immédiates deviennent impossibles. Le langage même, les conduites relationnelles, les orientations deviennent difficiles et incorrectes. Les anciennes expressions verbales qui étaient en rapport avec des opérations supérieures sont en grande partie conservées, mais ne correspondent plus à aucune opération actuelle et ne servent qu'à augmenter la confusion. Ce sera le délire confusionnel ou le délire onirique, le seul que les écrivains anglais aient conservé sous le nom de « delirium » ; ce délire a une toute autre signification que le précédent à cause de la profondeur de l'abaissement psychologique qu'il suppose.

Entre ces deux délires on peut placer le délire pithiatique qui nous intéresse particulièrement en ce moment et qui dépend d'un abaissement arrêté au stade asséritif. On décrivait autrefois une série de troubles délirants qu'il était juste de distinguer des autres et auxquels aujourd'hui, si je ne me trompe, on n'accorde plus un intérêt aussi grand. C'étaient les délires hystériques de Charcot, les bouffées délirantes des dégénérés de Magnan, certaines formes de paranoïa, les délires épisodiques de la psychopathie constitutionnelle¹. Dans tous ces délires il n'y avait pas de véritable confusion mentale, c'est-à-dire que l'on ne voyait pas de troubles de la conduite intellectuelle élémentaire. Le sujet, bien orienté dans le temps et dans l'espace, était capable d'affirmer. Mais il était facile de constater dans toutes les croyances ces caractères généraux que nous avons décrits à propos d'une forme particulière, celle du délire psychasténique. La croyance était immédiate, sans raisonnement et sans réflexion, avec sentiment de miracle et d'inspiration étrangère, cette croyance contenait nombre d'absurdités manifestes non seulement par une négligence de l'expérience, mais par méconnaissance des principes de la raison et de toutes les conventions sociales nécessaires Pour se faire comprendre ; enfin ces croyances étaient brutales, sans nuances, sans distinction du réel, du demi-réel, de l'imaginaire.

¹ Cf. Paul SERIEUX. - V. MAGNAN, sa vie et son œuvre, *Annales médicopsychologiques* oct., 1917, p. 469. Discussion sur la paranoïa, *Ann. méd. psych.* Janvier 1918, p. 166. S. VENTURI. - *Corrélations psycho-sexuelles*, p. 418. ROGUES DE FURSAC. - *Manuel de psychiatrie*, 1917, p. 400.

Ces délires en général se distinguent du délire proprement psychasténique : on ne retrouve pas dans le contenu du délire ces exagérations énormes, ce jeu des combles, cette recherche de l'opposé, ces résistances aux influences extérieures qui appartiennent particulièrement à la forme proprement psychasténique. D'autre part on y voit plus facilement et plus souvent des manifestations de la suggestion. Le contenu du délire est influencé par les manifestations de la névrose antécédente, par les rêves ¹, les somnambulismes, les souvenirs traumatiques, l'influence de l'entourage.

C'est dans ce groupe plus large qu'il me semble juste de faire rentrer le délire psychasténique. Sans doute, comme nous l'avons vu dans le dernier groupe d'observations, certains malades descendent au-delà du stade asséritif et présentent de la confusion mentale. Sans doute exceptionnellement apparaissent quelques moments de confusion au cours du délire, mais d'une manière générale nos malades délirants n'ont que des troubles de la croyance analogues à ceux qu'on observe dans tous les délires pithiatiques, ils leur donnent seulement en raison de leurs doutes antérieurs une forme particulière.

[Fin de la deuxième partie : JMT]

¹ Ch. CHASLIN. - *Du rôle du rêve dans l'évolution du délire*, Thèse 1887.